



La grande peur venue du ciel

Konsalik, Heinz G.

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

KONSALIK



LA GRANDE PEUR VENUE DU CIEL



HEINZ G. KONSALIK

LA GRANDE PEUR VENUE DU CIEL

PRESSES DE LA CITÉ

Le titre original de cet ouvrage est :
EIN KOMET FÄLLT VOM HIMMEL

traduit de l'allemand par
Gilberte MARCHEGAY

© Heinz G. Konsalik, 1974
© Les Presses de la Cité 1975 pour la traduction française.

ISBN 2-266-00839-0

— INADMISSIBLE ! lança Mortonson, – absolument inadmissible ! C'est le calcul d'un dément !

Il se pencha encore sur les chiffres livrés par l'ordinateur auquel il avait fourni lui-même une série de dates précises puis, désespéré, il secoua la tête : l'ordinateur devait avoir un court-circuit ou quelque mauvais contact interne. Le résultat en chiffres qui s'étalait devant Mortonson dans la précision cunéiforme des caractères de la machine à écrire automatique était à ce point monstrueux qu'il ne pouvait s'agir que d'une erreur.

Le professeur Henry Mortonson n'était pas homme à perdre facilement son sang-froid, acquis au cours de vingt-cinq années consacrées à l'étude de l'univers et de ses constellations, aux calculs des orbites planétaires, à l'auscultation à l'aide d'un télescope catoptrique géant des spirales de brouillards d'étoiles éloignées de la terre par des millions d'années-lumière. C'était peu, en regard d'une simple erreur de calcul.

Pourtant l'espace d'un clin d'œil Mortonson se sentit déconcerté. En sa qualité de directeur scientifique en second de l'observatoire des recherches astronomiques du Mont Hillary, il s'était choisi dans les cieux, pour les semaines à venir, un sujet d'étude fascinant : la comète de Kohoutek, découverte par hasard neuf mois auparavant, le 7 mars, par l'astronome de Hambourg Bergedorf Lobus Kohoutek. L'astre se rapprochait de la terre à une vitesse vertigineuse. Il apparaîtrait aux terriens à la fin de l'année et au début de janvier. Vision céleste de grande envergure qui fuserait à travers le firmament suivie d'une queue gigantesque, à une distance approximative de 250 millions de kilomètres... Ce spectacle envoûtant n'est visible de la terre que tous les neuf à douze millions d'années. Par la suite la comète Kohoutek devait disparaître dans l'infini, ne laissant rien derrière elle que des milliers de photos destinées aux ouvrages historiques.

Une étoile filante... une nouvelle étoile de Bethléem, après deux mille ans... mais cent fois plus puissante, proche et belle, régnerait dans le ciel l'espace de quelques heures.

Tout cela, l'ordinateur du Mont Hillary le contestait à présent. Le calcul dont il donnait le résultat était pure folie. Le docteur Mortonson le considéra encore et le déposa auprès de lui, puis il livra de nouveau à l'ordinateur la somme de tous les chiffres dont il était sûr. C'étaient des calculs, des mesures que Mortonson avait lui-même établis d'après la comète Kohoutek. Nombres routiniers en quelque sorte : mesure de la rapidité à laquelle se décrivait son ellipse et s'effectuait son passage

à travers d'autres champs d'étoiles. Impossible de se tromper, sa trajectoire s'était précisée ces derniers jours. Pour un astronome, Kohoutek était une sorte de cheval dont on pouvait à présent suivre le parcours céleste aussi commodément que celui d'un favori dans un champ de courses terrestre.

De nouvelles feuilles sortirent de l'ordinateur. Les résultats étaient clairs, ils concordaient et avaient la même signification que ceux exprimés par les chiffres déments du premier pronostic livré par la machine. Un cerveau électronique ne se trompe pas comme un cerveau humain.

— C'est effroyable, conclut Mortonson en posant ses mains à plat sur les calculs obtenus.

Il remarqua qu'elles tremblaient et à présent il sentait tout son corps tressaillir. Il considéra fixement les divers planisphères où se trouvait tracée, parmi d'autres, la voie parcourue par Kohoutek. Plus rien ne s'accordait à cette figuration si les chiffres nouvellement obtenus annonçaient la vérité.

Il fallut à Mortonson une demi-heure pour se calmer. Puis il demanda une communication urgente avec la Suède et avec l'Allemagne.

L'Allemagne la première répondit de l'observatoire de Saint-Agatha. Les inflexions des voix lointaines mais distinctes heurtèrent ses tympanes comme des coups de cymbales.

— Le docteur Pohle, demanda-t-il d'une voix enrouée, c'est urgent, des plus urgents !

Il y eut quelques craquements dans l'appareil-radio puis Mortonson entendit la voix claire, énergique de l'astronome allemand, Peter Pohle.

— Oui ? Ici Pohle, c'est bien le Mont Hillary que j'entends ?

— Ici Mortonson !

— Quel plaisir de vous entendre, Henry, je viens justement de dicter pour vous un télex...

— À cause de Kohoutek ? demanda Mortonson d'une voix tendue, comme rouillée.

— Mais non ! N'est-ce pas demain votre anniversaire ?

— C'est juste, répondit Mortonson avec un hochement de tête. — « J'aurai cinquante et un ans et je l'avais tout à fait oublié », se dit-il. — Lorsqu'on est un veuf solitaire, sans enfant, les anniversaires personnels n'ont pas d'intérêt. — Mais je vous remercie d'avance Peter ! — Mortonson toussota : — Qu'avez-vous appris de neuf concernant Kohoutek ?

— Que voulez-vous qu'il y ait ? Cette bonne grosse fille fonce à notre rencontre afin de nous offrir pour la Saint-Sylvestre un feu d'artifice gratuit. Je me réjouis déjà à la pensée de voir les photos

prises par Skylab. D'ailleurs, vers le 7 janvier, Kohoutek atteindra l'apogée de sa luminosité et se glissera tout droit par-dessus Vénus pour passer à la frôler tout contre Jupiter.

— Je sais, répondit sèchement Mortonson. — Ensuite il fit une profonde aspiration : — Mais il n'y aura pas de 7 janvier !

Peter Pohle attendit la suite. Comme rien ne venait il dit enfin :

— Henry, il semble que vous ayez omis une importante partie de votre plaisanterie, aussi ne me fait-elle pas encore rire !

— Personne ne vous le demande. Le 5 janvier toute datation cessera, le 5 janvier de l'année prochaine tout cessera d'exister pour nous !

— Vous la réussissez tout de même votre plaisanterie ! lança Peter Pohle, mais sa voix était moins assurée : — Henry, que vous arrive-t-il ?

— J'ai sous les yeux les derniers calculs, Peter. Vous devriez observer sérieusement Kohoutek une bonne fois : son orbite s'est déplacée. D'après ces calculs, elle ne passera pas près de nous, mais entrera en collision avec la terre le 5 janvier prochain !

— Allons, procurez-vous un médecin pour votre ordinateur, dit Peter Pohle d'une voix étouffée, l'imagination de ce pauvre bougre est déréglée. Henry, avez-vous obtenu des hypothèses analogues d'autres stations de recherches ?

— Pas jusqu'à présent : j'ai amorcé un échange de vues avec Gustafsen et j'appellerai aussi Cobernet à Paris. Quant à Nikita Sotov, impossible de l'atteindre, c'est le diable et son train avant qu'on ait obtenu de communiquer avec lui dans son repaire sibérien ! Si les calculs sont exacts, Sotov sera parvenu au même résultat ! Mais les Russes n'en souffleront mot !

— Si ! Tout de même en ce cas-là ! Cela les concerne aussi !

— Naturellement ! — Mortonson jeta un regard vers son second ordinateur. Une lumière rouge clignota et l'on entendit un bourdonnement : — J'ai la Suède en ligne, à tout à l'heure, Peter, je vous rappellerai !

En Suède, à l'observatoire d'Akerström, le professeur Ingmar Gustafsen se trouvait justement occupé à manger une tartine lorsqu'on le mit en communication avec Mortonson. Il salua cordialement son collègue américain et lui offrit ses bons vœux d'anniversaire.

— C'est une nouvelle année qui sera brève, remarqua Mortonson sombrement, on ne peut plus brève.

— Êtes-vous malade, Mortonson ? — Gustafsen posa sa tartine beurrée. — Qu'avez-vous Henry ? Ne croyez pas tout ce que disent les médecins, il arrive à ceux-là aussi de se tromper.

— Mais cela n'arrive pas aux ordinateurs.

— Presque jamais. Que dit votre ordinateur ?

— Il annonce que le 5 janvier Kohoutek s'écrasera sur la terre !

Pendant un instant le silence régna du côté de la Suède, puis Gustafsen dit sur un ton d'irritation :

— Balivernes, Henry ! Pas plus tard qu'hier, je...

— Moi aussi, Gustafsen ! Mais aujourd'hui la situation a un tout autre aspect, Kohoutek a dévié de 250 kilomètres et fait route directement sur nous ! Elle nous atteindra de plein fouet à une vitesse de 50 kilomètres à la seconde : point d'impact l'Europe centrale, c'est-à-dire votre région ! Du cap Nord aux côtes africaines, de l'Oural à Terre-Neuve, tout sera anéanti. Faut-il que je vous explique la longue chaîne de catastrophes que sera cette fin du monde ?

Et comme de l'observatoire de Saint-Agatha lui parvinrent aussi ces paroles apaisantes :

— Henry, envoyez promener votre ordinateur, l'Amérique devrait se procurer du matériel plus sérieux ! – Puis Gustafsen reprit sa tartine et remarqua en mâchant : – Mais je vais m'en assurer tout de suite. Buvez un whisky bien tassé, Henry.

Dédaignant de répondre, Mortonson raccrocha. Il fallait s'y attendre, aucun de ses collègues ne le croyait. Le fait que le 5 janvier prochain la terre serait anéantie était par trop absurde pour qu'on pût y croire sérieusement. Mais si tout était incroyable, il n'en restait pas moins que, là-haut, dans le ciel, fusait de jour en jour plus visible, la comète Kohoutek... un noyau solide de 18 kilomètres de diamètre, une tête de 100 000 kilomètres de diamètre enrobée d'une chevelure d'hydrogène gazeux d'un million de kilomètres de diamètre et à sa suite s'étalait une queue mesurant 60 millions de kilomètres. Nuée gazeuse lumineuse, le bouclier de la comète repousse ou absorbe dans l'infini tout ce qui peut se trouver sur son chemin. Aux yeux de l'humanité, elle apparaîtrait comme un obus incommensurable déchiquetant la terre...

Mortonson renonça à appeler encore Jean Cobernet à Paris. Ce petit Français vivace ne manquerait pas de lui dire : « Mon cher ami, venez donc à Paris, vous êtes en proie aux complexes de la solitude. Ici nous ne manquons pas de jolies femmes... »

Mais qu'en était-il de Sotov ? Nikita Mironovitch Sotov, dans l'observatoire central de recherches de Novo Kiousnov, en Sibérie septentrionale ? Si quelqu'un prenait jamais au sérieux les nouveaux calculs, ce serait Sotov.

Mortonson appela Washington, il ne voyait pas d'autre issue. Les alignements de chiffres étalés devant lui amorçaient un papillotement fulgurant. « Ce sont les nerfs, pensa-t-il, je ne me domine plus. Mais quoi d'étonnant, puisque le 5 janvier prochain, le monde sera détruit ? »

À présent ce n'est plus une plaisanterie, la comète Kohoutek est une réalité qui se dirige sur nous à une allure de 50 kilomètres à la

seconde...

Les reporters qui se voient tenus de pourchasser chaque jour quelque nouvelle à sensation sont à plaindre, surtout aux États-Unis où le fait d'être le « premier sur place » revêt pour un reporter une nécessité aussi vitale que la présence du sang dans les veines. La moindre nouvelle qu'un concurrent aura fait connaître le premier, vaut un trait de crayon rouge en marge du nom d'un autre reporter. Lorsque ces traits se trouvent avoir atteint un nombre précis, celui-ci fera bien de chercher un nouveau job – peut-être celui de « mixer » dans une laiterie-bar.

Herp Masters était un garçon dégourdi. Il était en relation avec tous ceux qui livrent des informations, mais il lui en coûtait une somme prodigieuse de bavardages et les affres d'une curiosité toujours en éveil. Malgré cela, il lui arrivait de temps à autre qu'un « papier » lui échappât, alors il se gourmandait : – Herp, tu es reporter et pas seulement un bon petit gars, au lieu de perdre ton temps avec Lil, tu ferais mieux de te placer dans l'axe de l'actualité !

Aussi, Herp vit-il d'abord d'un bon œil Lil prendre le chemin de Munich comme correspondante d'un groupement d'entreprises de constructions électroniques qui avait une succursale à Munich. Lil Abbott s'engagea donc à rester un an en Allemagne. « Nous aurons fait assez d'économies pendant ce temps-là pour nous permettre de nous marier, dit-elle en lui faisant ses adieux. Quant à toi, Herp, ajouta-t-elle, fais en sorte de mettre la main sur le *scoop* de ta vie ! »

Herp Masters était donc à l'affût, mais à part le butin journalier de petits faits insignifiants que recueille tout journaliste, il ne prenait rien dans ses filets qui eût rendu le nom de Herp Masters brusquement célèbre dans le monde entier. Aucun assassinat de président qu'on ne sût déjà, pas de nouveau Watergate... le monde restait amorphe au chapitre des grandes sensations. Aussi Herp Masters ne prêta-t-il aucune attention au fait qu'un certain professeur Mortonson était introduit au ministère des Affaires étrangères puis recherché deux heures plus tard pour avoir un entretien particulier à la Maison-Blanche avec le président.

Masters qui rôdait aux environs de celle-ci avec d'autres reporters, nota seulement que Mortonson était très pâle. Il ne se doutait pas encore combien, à compter de cet instant, lui, Herp Masters, était proche de l'heure où il tiendrait en main le monde entier.

Henry Mortonson resta une heure auprès du président américain. Seuls étaient présent à cet entretien, le ministre des Affaires étrangères et un secrétaire. Lorsque les portes du bureau présidentiel s'ouvrirent, le sourire constant qui éclairait le visage du président s'était effacé, les verres de lunettes du ministre des Affaires étrangères s'étaient

embuées, quant au secrétaire, il mordillait nerveusement sa lèvre inférieure. À l'instar de Mortonson, ils se déplaçaient l'un comme l'autre avec des gestes saccadés, comme des marionnettes.

— Pas un mot de notre entretien ne doit être porté à la connaissance du public, avait dit le président Garrison. — Professeur Mortonson, vous ne pouvez pas vous être trompé ?

— Moi oui, mais pas l'ordinateur. Que décidez-vous ?

— Nous allons réunir quelques-uns de ces messieurs du conseil des urgences, avait dit le ministre des Affaires étrangères, d'autre part nous nous informerons à Moscou... Mon Dieu, si cela se confirme, Henry...

— C'est certain ! — Mortonson essuya la sueur froide qui inondait son front — le 5 janvier, la terre explosera !

Ce fut une idée subite qui poussa Herp Masters à accoster le professeur Mortonson sur le grand escalier intérieur de la Maison-Blanche et à lui adresser la parole. Herp revenait d'une conférence de presse quotidienne.

Pourquoi Herp happa-t-il précisément en cet instant, dans l'escalier, Mortonson qui le descendait ? Il ne put l'expliquer par la suite. La décision du destin se trouva parfaitement accomplie.

— N'êtes-vous pas l'astronome Mortonson ? lança Herp avec sa maudite et coutumière impertinence. — Allons, mon ami... Monsieur le Professeur... ne vous sauvez pas ainsi. Vos étoiles ne sont pas si pressées. Une question seulement : est-il possible qu'un jour on puisse recueillir toute l'énergie nécessaire au progrès du monde dans l'espace sidéral ? Par exemple l'énergie solaire ou encore d'autres champs de potentiel électrique que nous pourrions exploiter ? Une telle éventualité est-elle possible, théoriquement ?

Mortonson eut un mouvement convulsif, comme s'il venait de recevoir une gifle, puis il fixa le reporter d'un regard vide :

— Tout est possible, dit-il sourdement, dans un siècle ou plus tard... mon Dieu... dans un siècle...

— Pas avant ?

— Non ! — Mortonson secoua la main de Herp qui s'était posée sur son avant-bras — peut-être jamais... sûrement, jamais...

Il se détourna et descendit l'escalier en courant comme s'il était poursuivi pour meurtre du président. Herp Masters le suivit des yeux et il allait déjà lancer narquois : l'observation des étoiles vide certainement le crâne de toute sa cervelle ! lorsqu'il aperçut le ministre des Affaires étrangères qui, suivi de son secrétaire, descendait l'escalier tout aussi précipitamment et se ruait vers la voiture qui l'attendait.

Herp avait souvent eu affaire à lui, en particulier lorsque le brillant

Henry Messenger s'était une fois de plus affiché avec une fracassante beauté. Mais aujourd'hui, il voyait un ministre des Affaires étrangères méconnaissable : nerveux, n'ayant plus son impassibilité coutumière, dépouillé de son enveloppe éclatante d'éternel optimiste.

— Quelque chose ne colle pas, c'est louche ! conclut Herp Masters avec le flair du bon reporter. – Qu'est-ce que Mortonson pouvait bien aller chercher chez le président et en présence du ministre des Affaires étrangères ? Pourquoi ces deux-là se sauvent-ils à croire qu'ils ont une guêpe dans les chausses ?

Mais il lui fut impossible d'obtenir le plus mince renseignement. Les meilleurs informateurs de Herp à la Maison-Blanche se révélèrent lamentablement à cours d'informations. Personne ne savait rien. Et même dans l'entourage immédiat de Dick Garrison, une surprise était réservée à Herp : personne ne se doutait que Mortonson avait été chez le président auprès duquel Messenger l'avait introduit sans passer par l'habituel protocole.

C'est extrêmement louche, conclut Masters dans son for intérieur, est-ce que Garrison mènerait sa politique, inspiré par la lecture des constellations ?

Être reporter, cela signifie aller vite. Herp choisit pour aborder ce mystère la seule voie d'accès logique... il roula aussitôt vers le Mont Hillary. Le fait que Mortonson y était retourné dans une voiture du gouvernement semblait prouver que quelque chose se manigançait derrière des portes closes.

Tard dans la soirée, Herp Masters arrivait à Jamestown, petite ville au pied du Mont Hillary. Il prit une chambre à l'hôtel, appela sa salle de rédaction et annonça qu'il s'intéressait soudain vivement à l'astronomie. Le rédacteur en chef le traita d'idiot et raccrocha.

Dans la nuit, Herp Masters quitta sa chambre d'hôtel pour commencer son « assaut » du Mont Hillary. Il monta par une bonne route presque jusqu'à l'observatoire, là où commençait la zone interdite enfermant les instituts scientifiques, où l'on ne pénétrait que muni d'un laissez-passer. Herp arrêta sa voiture sur le parking des visiteurs, glissa sous son bras un bleu de mécanicien enroulé et disparut dans l'obscurité des rochers puis de la forêt montagnarde.

C'était au moment même où le professeur Mortonson extrayait de son ordinateur les derniers chiffres : la comète Kohoutek gardait sa voie de déviation, elle se précipitait exactement en direction de la terre.

Nikita Mironovitch Sotov, un petit homme décharné souvent impoli, sujet à des colères brusques, avait peu d'amis, mais ses capacités dans le domaine de l'astronomie étaient tellement indiscutées qu'on lui avait confié la direction de l'observatoire de

recherches de Novo Kioussnov. Il n'y avait pas de meilleur astronome dans toute l'U.R.S.S. Sotov ne l'ignorait pas et devint encore plus imbuvable. Il écrivit deux ouvrages qui firent sensation, enfin il reçut l'Ordre de Lénine.

Pour cette raison, il se montra assez grossier lorsque son collègue, le professeur Gustafsen le demanda au téléphone. Le Suédois avait dépensé des trésors de patience afin d'obtenir la communication avec Sotov, car avant d'avoir celui-ci à l'appareil dans la lointaine Sibérie, il fallut attendre cinq heures. Une quantité de relais assuraient la communication puis transmettaient aussi cette conversation ailleurs.

Gustafsen comprit que leur discussion téléphonique était enregistrée sur bandes magnétiques, il s'imposa donc, de ce fait, la plus extrême prudence.

— Professeur Sotov, dit-il d'une voix hésitante, j'ai reçu une communication de notre collègue Mortonson, il s'agit de Kohoutek, il nous prie de vérifier ses calculs, peut-être aussi que son ordinateur est simplement détraqué !

Sotov grommela quelque chose, puis répondit d'une voix claironnante :

— Et c'est pour ça que vous m'appellez, Gustafsen ? Kohoutek est un vrai coup de chance pour notre science !

— Mortonson pense le contraire...

« À présent il va comprendre » pensa Gustafsen, et Sotov comprit.

— C'est absurde ! dit-il grossier. Mortonson était donc ivre ?

— Non, déconcerté.

— Nous allons reprendre tous les calculs. Saluez pour moi la belle ville de Stockholm !

Un craquement... La Sibérie se taisait de nouveau.

Cinq heures plus tard, le chef du Parti Voroucov fut demandé au téléphone, le professeur Sotov de Novo Kioussnov était au bout du fil et, s'il put parler à Voroucov, il le dut à un détour de ligne téléphonique par-dessus quatorze grands camarades du Parti et à la mise en circuit du Premier ministre.

— Les étoiles branlent-elles là-haut dans les cieux ? demanda Voroucov de bonne humeur.

Sotov était tombé sur un bon jour, aussi répondit-il immédiatement :

— Certainement et elles ne branlent pas seulement, elles se détachent du ciel ! Le 5 janvier, la comète Kohoutek tombera sur la terre, ce sera la fin du monde !

— N'êtes-vous pas fou ? lança Voroucov interdit. Nikita Mironovitch, je ne supporterai pas...

— Le professeur Mortonson de l'institut du Mont Hillary aux U.S.A. a été le premier à découvrir que la comète est sortie de sa trajectoire.

D'après les derniers calculs elle doit tomber sur la terre ! Je ne puis que confirmer ces constatations.

Voroucov regardait le mur d'un œil fixe et appuyait le récepteur contre son oreille. Là-bas, en Sibérie, on n'entendait plus que sa respiration laborieuse.

— Et alors ? demanda Sotov.

— Rien ! Avant tout observer un silence absolu. On ne saurait se faire la moindre idée de cette panique mondiale ! Je réunis tout de suite le conseil des Ministres. Nikita Mironovitch, pas un mot à quiconque à ce sujet !

Au cours de cette nuit tous les ministres que l'on put atteindre furent tirés de leurs lits et amenés en voiture au Kremlin. À Washington, le conseil des urgences siégeait déjà depuis des heures.

Le monde ne se doutait encore de rien. La vie continuait comme auparavant entre la naissance et la mort, l'amour et la haine, le don et la rapine, la richesse et la pauvreté. Les humains vivaient encore en tant qu'humains... Seuls quelques savants voyaient ce qui se précipitait sur eux du fond de l'univers.

Impuissants, ils restaient assis devant leurs calculs. Il n'y avait rien à opposer à cette mort de la terre, impossible d'y échapper, de se sauver, de se tapir dans quelque trou.

Le 5 janvier, la terre ne serait plus.

Mais cette nuit-là Herp Masters réussit à pénétrer au cœur même de l'institut du Mont Hillary et à découvrir la chambre dans laquelle dormait Mortonson lorsqu'il restait la nuit à l'observatoire. Ce fut un jeu d'enfant. Revêtu d'un bleu de mécanicien, Herp Masters, du moment qu'il s'introduisit à l'intérieur de l'observatoire y fut considéré comme un ouvrier travaillant sur place. La première personne qu'il rencontra, un assistant, lui expliqua où il trouverait le professeur Mortonson.

Dès lors, le travail de Masters ne fut plus que routine de son métier. Il apprit que Mortonson était encore dans la salle des ordinateurs et s'en fut avec sa sacoche d'outils ouverte à travers les couloirs jusqu'à la chambre à coucher de Mortonson, y pénétra et se mit en toute sérénité à inventorier les papiers déposés sur sa table.

— Voilà ce qu'on récolte lorsqu'on a été jadis gratifié d'un 5 en maths ! gronda Herp en considérant de nombreuses formules qui pour lui étaient lettre morte... Autant eût il valu tenter de déchiffrer des hiéroglyphes qui, du moins, comprenaient des dessins d'animaux reconnaissables !

Herp Masters jura et continua à fouiller parmi les documents. Il inventoria les tiroirs et découvrit quelques notes personnelles mais qui, elles aussi, n'étaient que colonnes de chiffres. Ce fut seulement après de longues recherches qu'il mit la main sur un cahier à la

couverture en plastique qui ressemblait à un journal de bord.

Que peut bien vouloir se rappeler, un professeur d'astronomie si ce n'est ce qui concerne les étoiles en général et la comète Kohoutek en particulier ? Masters allait mettre de côté ce cahier insignifiant. Toujours cette stupide comète ! lança-t-il, lorsqu'il lut une ligne qui le cloua sur place. Mortonson avait écrit : « Que dois-je faire ? Comment garder cela sur la conscience ? Ai-je les nerfs assez solides pour tenir jusqu'au 5 janvier ? J'en doute. J'ai peur et je me suiciderai avant que la comète ne me frappe. »

Masters relut ces lignes. Alors il commença à envisager ce qu'il ne voulait ni ne pouvait comprendre, pour la bonne raison que c'était par trop incroyable...

La comète Kohoutek... le 5 janvier... Était-ce une toquade née du cerveau dérangé de Mortonson ou une sinistre réalité ?

Masters, le reporter, se sentait envahir par une onde glaciale.

La visite de Mortonson au président à la Maison-Blanche, le secrétaire surexcité qui se ruait dans l'escalier, l'aspect de Mortonson, décomposé, est-ce que tout cela était dû à une imagination déréglée ? Non ! Il y avait là un fait évident, un fait dont jusqu'à présent seuls le président Garrison et le secrétaire Messenger avaient connaissance... et lui-même, maintenant, Herp Masters. La date de la fin du monde avait été calculée avec précision !

Herp sortit de sa poche sa mini caméra et se mit à photographier le journal du savant, ainsi que les notes et calculs qu'il put trouver. Puis il remit le tout dans les tiroirs et quitta, sous l'aspect d'un innocent ouvrier mécanicien, la chambre, le bâtiment, le centre de recherches Mont Hillary.

À l'allure d'un fou, il retourna au motel, prit au bar une bouteille de whisky qu'il monta dans sa chambre et ne réussit à se calmer qu'après avoir absorbé trois bonnes lampées bues au goulot.

À 3 heures du matin, heure de Washington, le président Garrison entra en contact par le fameux téléphone rouge, avec Andréi Voroucov à Moscou. Les deux traducteurs, à chacun des bouts de la ligne, ayant une fois encore fait serment de se taire, traduisirent d'une voix tremblante, la brève conversation qui eut lieu.

— J'ai à vous annoncer un événement qui intéresse le monde entier, commença Garrison.

À quoi Voroucov répondit aussitôt :

— J'en suis déjà informé, Monsieur le Président, depuis des heures nous nous livrons aux prévisions les plus sombres et j'avais aussi l'intention de vous appeler au téléphone demain matin. Nos scientifiques assurent que la comète Kohoutek doit tomber, sur la terre.

— Qui en a encore été informé ?

— Un certain professeur Gustafsen, en Suède, et probablement l'Allemand Peter Pohle, naturellement votre professeur Mortonson. En plus autour de moi – et sûrement aussi autour de vous, un cercle restreint de personnes sûres.

— Envisagez-vous une action que nous pourrions tenter d'ici le 5 janvier ?

— Non, pas encore ! – La voix de Voroucov résonnait lasse. – Nous nous demandons si nous pourrions détruire cette comète à l'aide de fusées atomiques.

— Une masse de 100 000 kilomètres de diamètre ? Ce qui équivaut à quatre fois autant que le diamètre de la terre !

— Avez-vous un avis à nous donner ?

— Non ! répondit honnêtement Garrison, mais nous n'avons plus beaucoup de temps, notre unique sauvegarde est à présent entre les mains des savants. Je propose de garder le secret pour commencer.

— Et la Suède ? Et l'Allemagne ?

— Je parlerai tout de suite avec les chefs des gouvernements. En tout cas, une chose est à éviter : une panique aux dimensions mondiales, c'est-à-dire le chaos absolu...

« Lequel régnera le 5 janvier, pensa Garrison en raccrochant, mais on ne doit pas permettre qu'il ait lieu !

Il est impossible que le monde soit anéanti aussi simplement, rapidement, totalement : une étoile glisse des cieux et tue la terre : c'est inadmissible ! »

Dans cette même nuit, on tira aussi de son lit, à Bonn, le chancelier de la République fédérale.

— Impossible ! dit celui-ci tranquillement lorsque Washington lui fit part de la situation, absolument impossible ! On ne peut pas imaginer ce qui arrivera lorsque les masses humaines l'apprendront ! Il faut, par tous les moyens, empêcher que cela ne se sache !

— On ne l'apprendra pas, répondit l'interlocuteur de Washington sur un ton confiant, aucun « non initié » ne le saura !

Presque au même instant Herp Masters obtenait la rédaction au téléphone et rugissait dans l'appareil :

— Arrêtez les rotatives ! Arrachez la *Une* pour la remplacer par une autre ! Qui est à l'appareil ? Jimmy Black ? Passez-le-moi ! C'est toi Jimmy ? Écoute : arrête tout. J'ai mis la main sur le plus gros scoop qui jamais remua le monde !

— Qui est mort ? demanda Jimmy Black, suppléant du rédacteur en chef d'un ton excédé. Dix heures de conférence venaient de s'achever, à présent il reprenait des forces en avalant des bocks de bière.

— Mort ? Un type ? 2,5 milliards de morts veux-tu dire... toi, moi, tous... le même jour ! Je dicte, Jimmy...

— Bougre de soûlaud ! lança Black en lançant le récepteur sur sa fourche et il ajouta à l'adresse de sa secrétaire : – Si ce vieux Herp me rappelle, décourage-le !

Le lendemain matin, seulement, vers 10 heures, alors que le rédacteur en chef était présent, Masters, rugissant de rage, réussit enfin à obtenir la communication avec la salle de rédaction. On l'écoula calmement, sans l'interrompre, mais on ne fit aucune réflexion, lorsque Masters, épuisé, se tut.

— Ça ne vous suffit pas tout ça ? lança-t-il haletant.

— Sans doute ! – La voix du rédacteur en chef résonna, un peu voilée : – Viens me trouver, mon vieux Herp, tout de suite et pas un mot aux autres ! Terminé.

Puis le rédacteur en chef raccrocha lentement le récepteur et jeta un regard à ses rédacteurs restés silencieux, effarés.

— Il semble qu'il ne comprenne pas vraiment la situation, dit-il, Herp et nous, nous tenons à présent le chaos mondial entre nos mains. Si un seul d'entre vous se permet une seule allusion hors de cette salle, je lui fais la peau !

C'était une menace vaine, puisque le 5 janvier, toute vie cesserait à la surface de la terre.

Herp Masters ne comprenait pas ce qui arrivait.

Voilà qu'il apportait le plus gros *scoop* que jamais journaliste s'appropriera, laquelle n'était ni un événement du jour ni la story du siècle comme on dit, mais bien la nouvelle la plus sensationnelle tant que le monde durerait... et à New York on bouclait les issues, on faisait la sourde oreille, laissant le monde dans l'ignorance de ce que le 5 janvier il serait détruit.

Herp Masters monta à bord du premier avion pour New York, prêt à lutter par tous les moyens pour cette « story » qui, d'un coup, lui vaudrait une célébrité mondiale, même si ce n'était que jusqu'au 5 janvier.

Mais avant qu'il eût décollé de Washington, il appela Munich et entendit la voix ensommeillée de Lil Abbott, car à Munich il était 2 heures du matin. Lil était sagement seule au lit, lorsque le téléphone l'arracha à son sommeil.

— Chérie ! entendit-elle s'exclamer la voix très éloignée de Herp, pardonne-moi, mais c'est urgent. Fais tes valises et regagne les States ! Immédiatement !

— Es-tu fou ? – Lil Abbott était habituée à maintes singularités de la part de Herp, mais ceci dépassait tout le déjà vu. – En pleine nuit ? Et avec un contrat d'un an ? Pourquoi si vite ?

— Pas de questions : viens ! – La voix de Herp vibrat d'émotion, ce qui frappa Lil et la fit réfléchir. Lors de ses idées ou lubies subites les plus extravagantes, il était toujours resté maître de la situation. À

présent, il semblait qu'un coup de poing magistral lui avait fait perdre l'équilibre : – Prends le premier vol pour New York, chérie ! Fiche-toi du contrat ! De toute façon ce serait bientôt un chiffon de papier !... Oui, moins encore, pas même de la cendre ! Chérie, ne me questionne pas trop maintenant... viens tout de suite !

— As-tu fait ton plein de whisky ? demanda Lil sèchement. Va donc faire un bon somme !

Nous en aurons tout le temps bientôt ! – La voix de Masters se brisa : – Nous ne vivrons plus que quelques semaines... quelques jours, Lil... Le monde va être anéanti ! Je le sais, je connais la date exacte... Lil, m'entends-tu ?

Lil Abbott avait raccroché et s'était tournée sur l'autre côté en retombant sur ses oreillers. Elle était furieuse. L'appeler au téléphone en pleine nuit alors qu'il venait de se saouler à ce point ! Il lui fallut longtemps pour se rendormir mais Herp la pourchassait à présent dans ses rêves et elle le fuyait, car il tenait d'une main un globe terrestre flamboyant.

Un rêve idiot, constata Lil le matin venu, alors qu'absurdement elle s'en souvenait encore.

À Bonn et Paris, Londres et Rome, Moscou et Washington, Bruxelles et La Haye, Stockholm et Oslo, dès le lendemain, les ministres réunis délibéraient derrière des portes closes. À la demande de Garrison, on évitait pour commencer de mettre d'autres États dans le secret, bien que l'on pût prévoir que d'autres astronomes s'apercevraient de la direction de la comète Kohoutek et donneraient l'alarme dans le plus grand secret : mais que faire ? Doit-on informer l'humanité de ce péril imminent ?

Qu'arriverait-il si l'on annonçait que le 5 janvier la terre serait supprimée, impossible de le prévoir. Aucune loi d'urgence ne serait du moindre secours, car tout châtement prenait fin le 5 janvier. Inutile de maintenir l'ordre, à quoi bon, lorsque tout est condamné en l'espace de quelques jours. À l'instant où la réalité s'imposerait dans toute sa puissance, tandis que la terre exploserait, le monde appartiendrait à tous les humains. La propriété serait abolie..., les heures de la journée n'étant plus réparties selon un ordre rigoureux, il n'y aurait plus de travail ni de salaire, ni production, ni commerce, ni fortune, ni misère... tout ce qui avait été « vie », ce quelque chose d'indicible aux mille facettes chatoyantes, tellement pris au sérieux, défendu avec tant d'amour, d'abnégation, de sang et de larmes, serait parfaitement dénué de signification.

Une étoile géante tomberait du ciel brisant tout. Il n'y aurait pas de survivants... la planète Terre ne serait plus qu'un monceau de graviers en ignition tournoyant dans le vide absolu.

— A-t-on le droit d'annoncer cela aux humains ? Ou doit-on leur cacher que le monde touche à sa fin ?

C'était la seule question proposée au débat dans tous les conseils des Ministres. Question de pure rhétorique, car chaque homme, assis autour des tables rondes ou ovales, derrière des portes closes, se cabrait intérieurement à la pensée d'être supprimé au sein d'un drame céleste grandiose. Les observatoires et les centres de recherches astronomiques ne cessaient de se livrer à des calculs, à des mesures, à des observations et de fournir des données aux ordinateurs. Ainsi qu'on pouvait s'y attendre les solutions étaient dissemblables. Alors que Mortonson et Sotov croyaient toujours à une dérivation de la comète Kohoutek, d'autres astronomes réfutaient cette opinion qui révélait une situation aussi menaçante. Jean Cobernet à Paris, un spécialiste des comètes, traita Mortonson d'idiot dangereux, au cours d'une table ronde. Peter Pohle, à Saint-Agatha, s'exprima plus poliment, mais de manière analogue. « La déviation de la trajectoire n'a pas été corrigée, mais elle est tellement insignifiante, que la comète passera tout de même à 100 ou 150 millions de kilomètres de la terre. Il est vrai que, même à 175 millions de kilomètres d'après les calculs actuels, l'effet produit dans le champ magnétique et électronique créerait pour la terre des problèmes graves. »

— C'est assez clair, conclut l'un des ministres à Bonn. Même si Kohoutek passe à distance de nous, ainsi qu'on peut le supposer, on doit s'attendre à des catastrophes de grande envergure.

Non seulement à Bonn, mais partout dans le monde, on décida de prendre des mesures en vue d'un plan urgent de sauvegarde tel que jamais encore il n'en avait été établi.

Pendant trois jours – tandis que la vie dans le monde s'écoulait aussi normalement que par le passé – les gouvernements se consultèrent au cours d'une séance extraordinaire secrète de l'O.N.U. Le professeur Mortonson expliqua ses observations. Sotov envoya de Sibérie ses calculs. Une montagne de documents émanant de centaines d'observatoires les corrobora... Un fait demeurait : la comète avait changé de direction.

La terre était en danger !

Que faire ?

Prier ?

Empêcher un chaos alors que dans quelques jours tout finirait dans le chaos ?

Ou se taire ? Laisser cette étoile s'incliner vers la terre et attendre ?

— Mortonson, dit Garrison ce jour-là, en fin de séance de l'O.N.U., tout ce qu'on a pu prendre comme mesures de précautions possibles si vos calculs ne sont pas exacts... si tous les calculs...

Garrison s'interrompit lui-même, il constatait que tout aboutissait à un pieux mensonge – tant d'erreurs dans tous les ordinateurs, c'était impossible.

— La comète peut-elle encore nous éviter ? murmura-t-il enfin. Henry, le pourrait-elle ? Reste-t-il la plus petite chance ?

— Théoriquement oui. – Mortonson qui évitait de regarder Garrison en face, considéra le drapeau américain placé en retrait dans une encoignure –, mais...

— Je sais. L'orbite... Et si Kohoutek la change encore comme maintenant ?

— Soyons francs, Monsieur le Président, reprit Mortonson à voix basse, il ne reste que la foi.

Herp Masters s'arrachait les cheveux. Il avait joué sa grande scène, mais le rédacteur en chef ne réagissait pas. Il avait fait venir du whisky que Herp buvait d'ailleurs habituellement comme de l'eau et il avait essayé d'expliquer pourquoi « le plus grand *scoop* du monde, la fin de la terre », il lui était impossible de la publier ! Masters ne le comprenait pas.

— Vous voulez étouffer cette nouvelle ? cria-t-il.

— Exactement. Souhaitez-vous donc provoquer un chaos absolu ?

— Prétendez-vous mentir à l'humanité ? Vous refusez de lui dire que c'est la *fin* ?

— Plus tard.

— Le 6 janvier il n'y aura plus de rédaction du journal !

— Mais elle existera encore le 4 ! – Le rédacteur en chef restait calme : – Lorsque nous aurons vu cette Kohoutek remplir la moitié du ciel avec sa chevelure enflammée, je croirai aussi que le lendemain tout sera fini. Mais pas avant. Allons, Herp, mon vieux gars, imagine que nous mettions cette nouvelle à la Une ! Dès 7 heures du matin, le monde sera livré à une anarchie totale. Point d'impact : l'Europe centrale ! Cela signifie que des millions d'individus fuiront l'une des faces de la terre pour se réfugier dans l'autre. Sur les routes, dans les aéroports, devant les embarcadères des navires, on s'assassinera pour avancer d'un mètre ! L'Europe ne sera plus qu'un cri ! Tu veux ça, mon garçon ?

— C'est mon *scoop*, répondit Masters haletant, et j'ai appris qu'un journaliste doit dire la vérité, si inconfortable soit-elle.

— Mais ce n'est plus une vérité, mon vieux Herp, s'écria le rédacteur en chef, c'est la fin de l'ordre établi !

— Est-ce ma faute ? Suis-je la comète Kohoutek ?

— Oui ! Si cette nouvelle était imprimée, tu te montrerais tout aussi destructeur que la comète ! – Le rédacteur en chef regarda longuement Herp Masters : – J'ai aussitôt téléphoné à Washington pour leur dire

que nous étions informés : ils en sont tombés de leur chaise et il a fallu que je leur promette dans l'intérêt de l'humanité tout entière de garder bouche close !

— C'est vous qui l'avez promis, pas moi, je ne laisserai pas enfermer ce *scoop* dans le coffre-fort ! – Masters assena ses poings sur la table : – Si vous ne marchez pas, il existe d'autres journaux !

— Il n'y a plus d'autre journal pour toi, Herp, dit tranquillement le rédacteur en chef. Dehors, derrière la porte, se tiennent deux amis du F.B.I. Tu vas être arrêté par mesure de sécurité.

Herp Masters regarda autour de lui, Jimmy Black était adossé contre la porte du secrétariat ; derrière celle-ci, dans le couloir, se tenaient les types du F.B.I... Il ne restait plus d'autre issue salvatrice que la fenêtre qui ouvrait sur une cour intérieure. Juste en dessous de l'appui, à peine à 1 mètre plus bas, s'arrondissait la verrière de la salle des compositeurs.

— Voyons, Herp, reprit le rédacteur en chef, ne va pas faire de bêtises ! Le 4 janvier au soir tu seras relâché par le F.B.I. afin que le 5 tu puisses prendre part, en homme libre, à la fin du monde. Reconnais que cette précaution est nécessaire... nous serons tous dans le même panier si on en arrive là !

— Sans moi ! lança Herp d'une voix éclatante, puis il fonça vers la fenêtre, les avant-bras croisés devant les yeux, tomba sur la verrière qu'il brisa et fut précipité assez doucement sur un chariot d'acier rempli de déchets de papier. Se relevant aussitôt il s'élança. Avant même que l'on eût compris ce qui était arrivé, il avait traversé la cour et détalait à l'air libre.

La sonnette d'alarme retentit exactement dix secondes trop tard.

Herp Masters ne courut que le temps de franchir quelques rues, puis il disparut dans un gigantesque supermarché, où il se mit à avancer d'un pas nonchalant, les mains enfouies dans les poches de son pantalon, à la manière d'un acheteur qui s'ennuie. Puis il alla s'asseoir dans le restaurant du second étage et commanda une bière, deux hamburgers et un pot de moutarde. Comme beaucoup d'Allemands fréquentaient ce supermarché, c'était bien la meilleure façon de passer inaperçu. Il y resta deux heures, fuma, but encore un cocktail de jus de fruits et se demanda comment la situation pouvait évoluer.

Impossible de rentrer chez lui où les hommes du F.B.I. l'attendaient déjà, bien qu'ils pussent se douter qu'il n'apparaîtrait pas en ce lieu. Il ne fallait tout de même pas le prendre pour un idiot parfait. Puis il réfléchit à ce qui arriverait encore : clôture de son compte en banque, surveillance de tous les aérodromes, de toutes les gares de chemins de fer ainsi que des ports d'embarquement et des autres moyens de déplacement. Tout cela fort discrètement, cela va de soi, car tous

avaient intérêt à éviter que le cas de Herp Masters devienne une sensationnelle affaire mondiale. Il était à présent certain que toutes les rédactions de journaux avaient été prévenues contre lui et que tous les postes du F.B.I. dans tous les U.S.A. avaient reçu une mise en garde particulière ; Herp Masters figurait à présent en tant que numéro 1 sur la liste des individus les plus dangereux et les plus recherchés d'Amérique. Il ne s'agissait plus d'un chef de gangsters ou d'un espion atomique, mais de lui-même, l'homme qui pouvait dire *quand* ce monde-ci serait anéanti. Il en éprouvait un chatouillement étrange qui se propageait de sa nuque en dessous de son cuir chevelu comme s'il avait eu la chair de poule.

Oui, le monde entier pourchassait un seul et même homme... et cela en silence... Car il était clair pour Herp Masters qu'en cet instant on émettait du F.B.I. des messages radio donnant son signalement, en rappelant le danger qu'il représentait, aux préfets de police de tous les pays. Où qu'il puisse surgir afin de vendre son *scoop*, on était prévenu à son sujet et on l'arrêterait. Que ce fût au Japon ou dans la Haute-Volta, au Groenland ou en Terre de Feu... pour une fois le monde entier était d'accord : courez après ce Herp Masters qui détient le moyen de transformer la terre en enfer !

Jusqu'à la nuit Masters resta à l'abri dans le supermarché. Nulle part on n'est plus inconnu qu'au sein d'une foule. Chacun y est anonyme et ne s'occupe que de soi-même. Herp fit halte dans les quatre restaurants du supermarché afin qu'on ne remarque pas cet homme qui s'attardait si longtemps à sa table, alors qu'un supermarché a été créé pour économiser du temps en achetant vite. Mais deux heures chaque fois dans quatre restaurants cela fait huit heures que Masters avait gagnées, une avance par rapport au F.B.I. que celui-ci ne rattraperait jamais.

Lorsque le supermarché ferma, Masters s'en fut tranquillement au bureau de poste le plus proche et y demanda la communication avec Munich où il dérangerait Lil Abbott alors qu'elle déjeunait à la cantine. Avant qu'elle eût pu le gourmander pour son dernier appel il dit bien vite :

— Lil, ne viens pas ! Je t'expliquerai plus tard pourquoi. Reste à Munich. Je te rappellerai dans trois jours : tout aura pris un autre aspect. Ici, on veut me liquider mais ils ne m'auront pas ! Lil, lorsque je dirai : viens à présent me trouver... Pars immédiatement ! Il ne nous reste que quelques jours...

Il avait parlé vite. Les mots fusaient de ses lèvres comme des balles de mitrailleuse... puis il raccrocha en hâte, paya la communication et, se retrouvant dans la rue, il plongea dans la masse des piétons.

Cela se passait vingt minutes avant que le F.B.I. fouillât dans la vie

de Masters fût tombé sur le nom de Lil Abbott. On avait enfin enfoncé la porte de son logement et passé l'intérieur au peigne fin, ce qui avait permis de mettre la main sur les lettres de Lil. Après une conversation éclair avec Munich, on chercha Lil Abbott dans son bureau et on l'amena au quartier général de la C.I.A. pour la soumettre à un interrogatoire.

— Je n'ai plus entendu parler de Herp, dit-elle avec présence d'esprit. Je n'ai pas cessé d'écrire, mais ce paresseux ne répond pas. « Elle est certainement bien dans cette bonne vieille Allemagne, pense-t-il sans doute, elle est en tout cas assez loin pour ne rien voir. » Connaissez-vous Herp ? Non ! Vous avez tort, autrement vous ne m'auriez pas questionnée à son sujet : un lévrier est un escargot comparé à lui...

La C.I.A. lui posa encore quelques questions-pièges, mais Lil n'était pas bête, même si elle avait l'air d'une poupée. Elle subit l'épreuve brillamment et fut rendue à la liberté.

« Que s'est-il donc passé avec Herp, pensait-elle tout en roulant vers son domicile situé à Unterhaching. Qu'a-t-il inventé pour que le F.B.I. et la C.I.A. s'intéressent à moi ! Mon Dieu, Herp serait-il devenu fou ? C.I.A... voilà qui est sûrement militaire ! Ça sent l'espionnage ! Comment Herp ose-t-il se mettre à dos la C.I.A. ? Qu'a-t-il dit au téléphone : Ils veulent me liquider ? Mais... pour quelle raison ? »

Ce soir-là Lil, assise dans sa petite maison, restait hésitante. Devait-elle téléphoner à Herp ? Si on le recherchait, il ne devait pas être chez lui, c'était évident, mais elle ignorait ce qui arrivait à Herp. Que fait une sotte amoureuse en un tel cas ? Elle téléphone. Pour Lil, c'était le meilleur moyen de faire croire à son ignorance et à sa naïveté apparente.

Elle approuva d'un petit signe de tête la logique de cette pensée puis elle demanda New York et attendit. L'appel fut enregistré, mais nul ne décrocha le récepteur dans l'appartement de Herp. Lil attendit jusqu'à l'instant où le signal « ligne occupée » retentit, alors elle raccrocha.

« Les voilà tous satisfaits, pensa-t-elle contente. Ils ont attendu cet appel de ma part. À présent, je suis en dehors de la zone de leurs suspicions. Ces petits trucs logiques réussissent vraiment à merveille... »

Mais ce n'était que la première partie des mesures à prendre. Il restait cette question : devait-elle attendre que Herp la rappelle ainsi qu'il l'avait promis ? Ou s'en garderait-il ? Il devait savoir que le F.B.I. s'adresserait à elle puis la surveillerait.

Ne viens pas, avait-il dit... et cela précipitamment, en haletant, à croire qu'il courait avec le téléphone à la main. Ne viens pas...

Lil Abbott était non seulement une jolie fille, mais aussi une enfant

courageuse, qualités qui ne s'accordent pas si souvent dans la même personne.

Pour elle il était clair qu'il lui fallait rejoindre New York le plus rapidement possible, mais entre Munich et New York il y a la moitié d'un monde et si même personne ne surveillait discrètement sa demeure de la rue en bas, Lil savait cependant qu'elle ne ferait pas un pas les jours suivants, sans être l'objet d'une filature.

Elle traversa sa chambre plongée dans l'obscurité, s'approcha de la fenêtre et contempla dans la rue la solitude nocturne, la clarté d'un lampadaire, le pavé luisant de pluie.

« Ça ne peut marcher que pendant les heures de travail », pensa Lil. Dans l'immeuble du bureau, il y a de nouvelles portes de sortie et quatre portes menant au sous-sol et aux garages souterrains. Demain est un mercredi, c'est le jour où Mr Pudcock, directeur du département A III s'en va en voiture à 10 heures du matin exactement, pour se rendre à l'aérodrome Munich-Riem afin d'avoir un entretien avec le directeur technique, cela chaque mercredi. C'est devenu un rite comme le thé au Japon. En réalité, il s'agit d'un important contrat pour l'électrification de nouvelles pistes d'envol, Mr Pudcock estime que la goutte d'eau tombant sans trêve finit par percer la pierre. Le lendemain il est vrai, Mr Pudcock devait involontairement rendre à sa patrie un service signalé.

À 10 heures moins 10, Lil descendit par l'ascenseur dans le garage du sous-sol au premier palier et y trouva la voiture de Mr Pudcock, une Lincoln Continental. Elle se glissa à l'intérieur du grand coffre et attendit. Exactement à 10 heures, la porte du côté du volant claqua, le moteur fut mis en marche et Lil, doucement bercée sur des ressorts moelleux, se trouva en route pour l'aérodrome Riem.

Tout marcha impeccablement. Un appareil décollait à midi pour Paris, de Paris on pouvait se rendre à Londres... où Lil passa la nuit et s'envola le lendemain matin pour Montréal au Canada, d'où elle prit un train pour Détroit, puis avec un autre train s'en fut de là à New York.

Elle atteignit ainsi New York, tandis que le F.B.I. contrôlait chaque avion atterrissant aux U.S.A. et même faisait visiter par les services de police internationaux tout navire en route pour l'Amérique.

Cette fuite vers sa patrie avait duré trois jours... à présent Lil se trouvait dans l'intense cohue de la gare centrale de New York et se demandait ce qu'il allait entreprendre au juste. Parler à Herp ? Chercher Herp ? Où et comment ? Était-il même encore à New York ?

Elle loua une chambre dans un petit hôtel new-yorkais sous le nom de Hadhock et commença par dormir douze heures d'affilée comme une léthargique. Puis elle but trois tasses de café fort qui lui

procurèrent l'idée unique, salvatrice, nécessaire. Il existait quelque chose que seul Herp et elle-même connaissaient et Herp saurait que Lil était à New York lorsqu'il lirait dans le *New York Times* : Qui me procurera la musique de la chanson « En Alabama croît un arbre... », répondre à Mrs Hadhock à l'agence de ce journal.

« En Alabama croît un arbre... », c'était le texte d'une chanson composée par Herp et qui n'avait jamais été publiée parce qu'il la trouvait stupide. Nul ne connaissait cette production de son esprit à part Herp lui-même et Lil. Aucun moyen de correspondance ne serait aussi sûr que cet arbre stupide en Alabama...

Puis Lil attendit. Herp donnerait-il signe de vie ? Lirait-il cet avis ? Pourquoi le poursuivait-on ? Nulle part dans la presse on ne pouvait lire quoi que ce fût au sujet de Herp Masters. Pourtant Lil avait eu soin de parcourir dans une salle de lecture du *New York Times* les numéros des jours précédents. C'était à croire que Herp Masters s'était métamorphosé en fantôme.

La commission extraordinaire de l'O.N.U., les ministres et les chefs d'État étaient toujours en conférence. Cinq jours avaient passé depuis que de New York l'incroyable nouvelle était venue selon laquelle le 5 janvier de l'année prochaine le monde finirait. À présent on voyait nettement la comète Kohoutek à l'aide des énormes télescopes qu'assaillaient, dans les observatoires, les chefs d'État anxieux. D'abord ce n'était qu'un point lumineux dans l'infini, mais déjà si précis que chacun comprenait aussitôt le danger qu'il représentait. Une comète qui fuse vers vous à une allure de 50 kilomètres à la seconde, qui a un diamètre de 100 000 kilomètres et une queue incandescente de 60 millions de kilomètres à sa suite, c'est bien assez pour annoncer la mort inévitable de la terre.

Pour commencer, qu'on médite ces chiffres écrasants : peut-on s'imaginer une queue de 60 millions de kilomètres ? Peut-on s'imaginer que bientôt l'incendie s'étendra d'un horizon à l'autre, emplissant tout le ciel qui ne sera plus qu'un brasier ?

Que feront les créatures humaines face à l'imminence de leur destruction ? Sera-t-il alors bien fou de se suicider ou de se borner à s'agenouiller en prières ? À Bonn, se trouvaient les comptes rendus exacts émanant des centres de recherches de Saint-Agatha et de Bochum. Borck, le chancelier de l'Allemagne fédérale, en lisait les quelques pages avec une sérénité presque émouvante :

« La composition de la queue de la comète et de sa tête comprend en grande partie de l'ammoniaque, du méthane, du cyanure, du potassium, de l'oxyde de carbone, du dioxyde de carbone et des métaux lourds. La masse compacte de la comète représente 1 000 milliards de tonnes, le diamètre de son noyau mesure à peu près 1 500 kilomètres. Le point de collision avec la terre est prévu, selon

les calculs, pour le 5 janvier, le point d'impact sur la surface terrestre peut être situé, avec une marge d'erreur de 500 kilomètres, en Europe centrale.

Suites d'un tel choc : rupture de la croûte extérieure, jusqu'au magma interne qui se répandra alors à la surface de la planète. Le choc ayant lieu dans une région couverte par les océans provoquera une colossale lame de fond de plusieurs centaines de mètres qui submergera le continent européen et atteindra partiellement des régions qu'elle dévastera. ».

Le chancelier de l'Allemagne fédérale déposa le document et prit une cigarette qu'il fuma avec de profondes aspirations.

« Cela ne dépasse-t-il pas l'imagination humaine ? pensait-il. Que tout ce que l'homme peut faire est donc minuscule et chétif ! »

À New York, le président Garrison prenait connaissance des conclusions rédigées en ces termes par le professeur Mortonson : « Le noyau de la comète, de même que sa queue, transportent de hautes concentrations de méthane, de cyanure, d'acide carbonique, de dioxyde de carbone en plus des parties d'hydrogène qui provoqueront des explosions et des phénomènes d'embrasement de l'atmosphère qui transformeront pour le moins une moitié de la terre en une région totalement ravagée. La température de l'air sera portée à 190 degrés, ce qui rendra toute vie impossible... »

— Et c'est ce que ce Herp Masters prétend annoncer à l'humanité ? lança Garrison. — Il s'essuya le front d'un geste de la main : — Messieurs, une telle provocation ne doit pas être tolérée ! Il vous faut retrouver ce Herp Masters !

— Et la réalité, qu'en faites-vous, Monsieur le Président ? Que ferons-nous d'ici le 5 janvier ! Le monde doit-il sombrer irrémédiablement ?

— J'attends d'un moment à l'autre les propositions du Conseil Universel. Moscou aussi y prend part, il y a un plan élaboré par cette assemblée : faire exploser la comète au moyen de fusées intercontinentales chargées à l'hydrogène dès que nous pourrons l'atteindre. Mais réussirons-nous ?

Garrison haussa les épaules et regarda le ciel à travers la fenêtre en s'imaginant que cette sereine profondeur ne serait bientôt plus qu'une formidable vague de feu. C'était tellement monstrueux que le président ferma les yeux.

Pendant ce temps Herp Masters se disposait à vendre son *scoop*, le plus formidable qu'un journaliste eût jamais recueilli dans ses files.

Il avait changé extérieurement. Tout homme qui est resté cinq jours sans se raser et qui, par-dessus le marché, porte lunettes, est tellement changé que sa propre épouse ne le reconnaîtrait pas. D'ailleurs, c'est tout juste si Herp reconnaissait son image dans une glace.

Il connaissait dans l'état d'Idaho le vieux chef de rédaction d'un journal minuscule, vraie feuille de chou de petite ville, dans laquelle Herp avait commencé en tant que jeune stagiaire. Ce journal appartenait à la même famille depuis cent quarante-cinq ans et depuis autant d'années cette publication avait des difficultés de trésorerie.

« Voilà mon « porte-voix », pensa Herp. C'est à partir de l'Idaho et de la petite cité de Cookooville, que le plus grand *scoop* de l'histoire de l'humanité prendra son essor. »

Mr Josuah Burns, soixante-quinze ans, manquant d'argent depuis à peu près autant d'années, ce qui était une tradition familiale, tout comme la possession du *Cookooville Post* qui depuis cent quarante-cinq ans n'avait rapporté que des désagréments mais qu'on maintenait en vie par pur entêtement, jeta à l'adresse de Herp Masters un regard en biais assez peu accueillant. C'est-à-dire que pour commencer il ne reconnut pas dans cet individu portant une barbe de plusieurs jours son ancien stagiaire. Il crut qu'un vagabond venait lui proposer un article sur la félicité de l'âme par le L.S.D... mais lorsque Herp lui lança : – Eh bien, Mr Burns, toujours la même poche percée, il sut à qui il avait affaire.

— Herp, tu es fou ! répondit le vieux Burns, ils te cherchent par tout le pays et dans le monde entier ! Ils ont émis ton signalement par radio dans toutes les directions, ils me l'ont même adressé à moi !

Il plongea une main dans un tas de paperasses amoncelées sur son bureau et en tira un béliogramme que la police lui avait remis. Un mauvais portrait ; mais on identifiait facilement Herp Masters d'après cette photo. Elle provenait des archives du personnel du *Cookooville Post* pour lequel Herp avait travaillé. Masters rejeta la photo sur la table.

— Personne ne me reconnaîtra à présent avec l'aspect que je me suis donné et je sais que vous êtes le seul qui ne me trahira pas.

— Et que venez-vous faire à Cookooville ? Restez à distance, vous et vos problèmes ! Je ne sais quel crime vous avez commis, Herp, même la police l'ignore... on sait seulement que vous êtes devenu le numéro 1 des personnes recherchées et que mort ou vif... sans commentaires ! Herp, qu'avez-vous trafiqué ?

Burns vouvoyait Masters à présent, une preuve qu'il élevait une barrière entre lui et son ancien stagiaire.

— J'ai en poche le plus gros *scoop* de tous les temps, reprit Herp qui s'assit sur un tabouret. Il n'y en eut jamais de plus énorme et il n'y en aura plus désormais. Mr Burns, je vous l'abandonne !

Joseph Burns dévisageait Herp par-dessus ses verres de lunettes :

— Tout de même, Herp, ce n'est pas pour un *scoop* quel qu'il soit, que l'on vous recherche dans le monde entier !

— Si, car celui-ci en vaut la peine. — Masters se pencha en avant : — Mr Burns, vous croyez en Dieu n'est-ce pas ?

— Je suis prédicateur du mouvement « J'aime Dieu », vous le savez bien, Herp.

— Votre Dieu sera visible le 5 janvier, traînant à sa suite une queue flamboyante de 60 millions de kilomètres !

— Herp, tu as bu ? lança Mr Burns d'une voix indulgente. Est-ce qu'ils te rechercheraient en tant que fou dangereux ?

— Le monde sera anéanti ! cria Masters, j'en ai les preuves en main, les voici !

Il sortit de la poche de poitrine de sa veste la photo agrandie du carnet de notes-journal de Mortonson, et celle représentant ses calculs. Josuah Burns les considéra sans comprendre, puis il secoua la tête.

— C'est l'écriture de Mortonson, Mr Burns ! s'écria Herp, il s'agit du grand Mortonson du Mont Hillary ! J'étais présent lors de sa visite, au moment où il s'est rendu auprès de Garrison avec Messenger. Je les ai vus ressortir du bureau présidentiel pâles et défaits. Voici la preuve : « Le 5 janvier la comète Kohoutek tombera sur la terre et la fera exploser. » Mais tout le monde fait la sourde oreille. Tous les chefs d'État sont d'accord : silence absolu ! Il faut que la vie continue comme si elle ne se bornait pas à quelques jours de durée. Nous devons être anéantis sans en avoir conscience.

— Et ce sera bien, répondit le vieux Burns, presque solennel.

Il parcourut les notes de Mortonson, on pouvait voir à l'expression de son visage qu'il doutait de la justesse de ces prévisions, comme les autres. La fin du monde ? Bon pour les générations des siècles passés d'en avoir peur, mais il ne fallait pas croire que l'on pourrait effrayer si facilement ses contemporains dans un univers où chacun savait réfléchir. La croyance à la fin des temps, c'était un des privilèges de la mystique. Il était absolument impossible que, précisément le 5 janvier, la terre éclatât.

Mr Burns posa les papiers :

— Vous êtes vraiment dangereux, Herp, dit-il enfin. Et l'on ne vous pourchasse pas sans raison. Si vous réussissiez à publier cette singulière hallucination, il y aurait forcément un grand nombre de détraqués pour y croire et il en résulterait l'abolition de tout ordre établi. Des millions d'individus se déchireraient les uns les autres. Herp, dans le cas où vous n'accepteriez pas de vous taire jusqu'au 5 janvier, on devrait vous loger simplement une balle dans la peau !

— Vous dites cela, vous, un prédicateur ? bégaya Masters.

— Qu'attendiez-vous donc de moi ?

— J'ai pensé que vous seriez tenté d'imprimer mon *scoop*, Mr Burns.

— Moi ?

— Vous seriez d'un seul coup un homme riche et vos cent quarante-cinq ans de vaches maigres se transformeraient en un troupeau de vaches grasses ! Si vous commencez, les autres ne pourront pas garder le silence et le monde entier vous achètera la story !

— Je briserais plutôt mes presses et mes machines à composer !

— Je vous passe le *scoop* pour rien ! cria Herp, c'est une offre cela, Mr Burns ?

— Satan qui tenta le Christ au Désert était un ange comparé à vous, Herp ! Quittez immédiatement Cookooville, et je ne ferai pour vous qu'une chose, une seule : je ne dirai pas que vous êtes venu me trouver.

— Mais vous savez à présent ce qui menace la terre, Mr Burns. Pourrez-vous encore dormir en paix ?

— Oui, répondit le vieux Josuah, je le pourrai et je prierai lorsque le moment sera venu... Herp, à quoi servirait la publication de votre terrifiante vérité ?

— À quoi ? À rien ! Mais jusqu'au 5 janvier je serais enfin le plus grand journaliste du monde !

— Et pour cette notoriété à bon marché, vous prétendez précipiter l'humanité dans une totale anarchie ?

— Pas moi, la comète Kohoutek, Mr Burns, lorsque la gigantesque queue de flammes apparaîtra visiblement dans le ciel, on ne pourra plus taire ce qui devra se passer dans quelques jours. Lorsque à la fin de l'année la comète deviendra plus grande et plus éblouissante que le soleil et qu'un incendie incommensurable se trouvera suspendu dans le ciel, on ne pourra plus dire à l'humanité : c'est inoffensif, ça va passer... car déjà les arbres commenceront à griller et les glaces des pôles à fondre. Faudra-t-il assister à cela les bras croisés ?

— Que faire d'autre si ces prédictions sont toutes exactes ? Dieu châtie enfin...

— C'est à vomir ! – Masters se leva d'un bond : – Vous refusez, Mr Burns ?

— Je n'accepterai pas pour tout l'or du monde !

— Alors j'imprimerai le texte moi-même et je distribuerai des feuilles volantes que je placarderai la nuit sur les murs ! Je veux me libérer de cette vérité !

— Vous ne trouverez pas d'imprimeur, Herp !

— Alors j'achèterai une table de composition portative, quelque chose comme les imprimeries-jouets destinées aux enfants. Cela me suffira ! – Il enfouit dans ses poches les photos des papiers de Mortonson et se tourna vers la porte : – Adieu, Mr Burns. Bonne chance !

— Pas à vous, Herp ! Que votre *scoop* vous étouffe ! Ah ! Une chose encore... Burns fouilla encore dans son amoncellement de paperasses

et en retira un numéro du *New York Times* : – N’auriez-vous pas publié une chanson chez moi alors que vous étiez très jeune ? « En Alabama croît un arbre... » ou quelque chose d’approchant ?

Herp Masters s’immobilisa brusquement.

— Oui, dit-il, tous les nerfs tendus.

— Je vois là qu’un type en recherche la mélodie... j’ignorais que cette bluette eut un accompagnement musical.

Masters arracha le journal des mains de Burns et lut l’avis.

Lil ! Une onde brûlante l’envahit. Lil était à New York ! Elle était arrivée à passer au travers des réseaux de filatures ! Quelle fille diablement maligne !

— Oui, ma poésie a une mélodie, dit-il, dois-je vous la fredonner ?

— Allez gazouiller ailleurs, Herp lança Burns grossier, contentez-vous de vous cacher. Je publierai une page encadrée de rouge lorsqu’on mettra la main sur vous ! Vous êtes le plus grand danger pour l’humanité ! Disparaissez !

Herp Masters quitta aussitôt Cookooville et roula de nouveau vers New York. Mais il ne commit pas la faute de se présenter au *New York Times* ou d’écrire en réponse à l’annonce. Il téléphona au bureau des annonces pour dire qu’il avait la musique de la poésie citée dans le journal : « En Alabama croît un arbre... » et il laissa le numéro de téléphone d’un dancing : prière de répondre à 22 heures exactement.

La dame préposée au bar « Chez Ronnie », une boîte à danser, ne posa guère de questions lorsque Herp, portant lunettes avec sa barbe de huit jours égalisée et brossée se présenta devant son comptoir en disant :

— Ma blonde, on va m’appeler au téléphone dans un instant sans que le client donne son nom... la discrétion est de rigueur, pas vrai ? Une alliance au doigt, ça vaut des menottes, ne crois-tu pas ? Aussi, passe-moi tout de suite le récepteur !

Exactement à 22 heures, le téléphone sonna. La dame du bar poussa le combiné vers Herp et continua de servir les clients.

— Oui ? dit simplement Herp.

— Alabama ? cria la voix claire de Lil.

— Un bel arbre !

— Où es-tu ?

— Où es-tu toi ?

— Au Hack’s Hôtel, une boîte miteuse.

— Puis-je venir ?

— Nous nous rencontrerons sur la piste de bowling de Buddy Bill.

— Okay !

— Je porte une perruque noire, des lunettes à monture rose.

— Quant à moi j’ai une barbe et d’effroyables lunettes cerclées de nickel. Je t’attendrai devant la piste III.

— Je me réjouis ! J'ai eu si peur !

— Terminé ! lança Herp d'un ton bref et il raccrocha. On aurait toujours le temps d'en venir aux sentiments. L'important était que Lil avait regagné les U.S.A. Si toute l'Europe centrale était détruite et si par hasard la terre n'explosait pas tout entière, on aurait la chance de survivre. En tout cas on mourrait ensemble dans les bras l'un de l'autre.

Herp Masters sentit sa gorge se nouer. Comme pour tous les autres, qui savaient déjà ce qu'il en était, il n'arrivait pas à s'imaginer que l'on pût vivre l'heure de l'anéantissement final avec un esprit lucide. Peut-être serait-on atteint de démence... Deux milliards et demi de déments retournant à la poussière...

Une heure plus tard, il était accoudé en bordure de la piste de bowling III, contemplant avec un vif intérêt les hommes et les femmes qui jouaient et il se demandait ce qui arriverait s'il allait les trouver à présent pour leur dire : « Écoutez donc les amis... le 5 janvier sera... »

Ils se moqueraient de lui, lui offriraient un whisky ou lui octroieraient un coup de pied au derrière.

Cependant dans l'infini, la comète Kohoutek fusait vers eux surveillée par tous les États de la terre dans un silence absolu... Grandissant, grandissant toujours, plus proche de 50 kilomètres à chaque seconde, le cap mis résolument sur la terre.

La porte s'ouvrit et Lil parut, vêtue d'une robe sans prétention, ignoble, avec de longs cheveux noirs et des lunettes impossibles. On eût dit une habituée des boîtes fréquentées par la pègre.

— Lil..., dit-il tout bas, dans un souffle, lorsqu'elle se trouva auprès de lui.

Personne ne les observait.

— Que je suis heureux que tu sois venue, tu es mon seul rayon de soleil...

— Pourquoi te poursuivent-ils ? murmura Lil en déposant un rapide baiser sur la joue de Herp, timide témoignage de tendresse. — À Munich la C.I.A. est même venue chez moi. Que se passe-t-il ?

— C'est la fin du monde, Lil... le 5 janvier... voilà ce qui se passe.

Elle le considéra d'un regard en biais, glissa son bras sous le sien et l'éloigna de la piste III.

— Viens à l'hôtel, dit-elle d'une voix tremblante, tu t'y étendras et tu te reposeras car tu as l'air tout à fait épuisé.

— Toi non plus, tu ne me crois pas, Lil ?

— Plus tard, chéri, plus tard.

— Je ne suis pas fou, je sais seulement quelques jours avant les autres ce que l'on cache au monde entier pour l'en aviser ensuite trop tard.

— Suis-moi, dit Lil tendrement. Nous aurons tout le temps d'en

parler. Mais d'abord repose-toi...

Ils sortirent et s'arrêtèrent un instant dehors. Au-dessus d'eux s'arrondissait un ciel de décembre, glacial et merveilleusement clair. À une distance de quelques rues on entendait gronder la circulation. Les enseignes au néon scintillaient... Happy Christmas...

Herp considéra fixement le ciel constellé.

— Là-haut... dit-il d'une voix enrouée, de là-haut notre mort vient vers nous.

Elle l'embrassa, lui sourit avec un peu d'angoisse et l'attira vers la petite voiture qu'elle avait louée.

Au Hack's Hôtel, un coin vraiment minable, mais où l'on était sûr que l'on ne vous poserait pas de questions d'autant plus que les chambres s'y louaient à l'heure et changeaient bien six fois par jour d'occupants, Herp Masters s'étendit sur le lit de sangle et considéra fixement le plafond d'un air irrité. Lil lui fit aussitôt un café très fort sur un petit réchaud électrique à deux foyers et porta la tasse à ses lèvres comme s'il était un grand malade incapable de boire seul.

— Lil, commença-t-il en lui ôtant la tasse des mains pour la boire précautionneusement, il faut en arriver à une solution ! Songe : toute l'humanité continue à vivre dans l'insouciance, vaque à ses affaires, se gruge, amasse de l'argent, fait des enfants, établit des plans, boursicote en vue de l'avenir... alors qu'il n'y a plus d'avenir. Tout ce qu'elle entreprend actuellement n'a aucun sens, et personne ne dit rien !

— Pourquoi veux-tu le leur dire, Herp ?

Il la considéra d'un œil fixe, comme s'il ne la comprenait pas :

— Mon Dieu, dit-il à mi-voix, n'as-tu donc pas peur, Lil ?

Elle lui rit au nez :

— Peur de la fin du monde le 5 janvier prochain ? Non !

— Mais c'est vrai, Lil ! rugit-il.

— À quelle heure, mon chéri ? Quel jour de la semaine ?

— Un samedi.

— Comme ça se trouve ! La fin d'une semaine correspondant avec la fin du monde. Le ciel organise bien les choses : j'irai encore vendredi chez le coiffeur.

— Ce vendredi nous resterons assis, les yeux levés vers l'énorme chevelure de feu de 60 millions de kilomètres... Lil, ne ricane pas ! Je te le jure : dès Noël, tu verras la comète à l'œil nu. Alors il sera trop tard !

— Trop tard pour quoi ?

— Il nous reste encore une petite chance, Lil.

— Avec les 190 degrés qu'atteindra la température de l'atmosphère, selon les calculs de Mortonson ?

— On peut tenter d'y échapper en se cachant dans un recoin profond où le danger sera moindre... – Herp Masters déposa sa tasse. – Lil, écoute-moi : même si le chaos s'établit, il pourrait tout de même laisser survivre quelques millions d'humains...

Peter Pohle venait de terminer ses calculs. Comme tous ceux qui avaient eu la révélation mathématique de la catastrophe inévitable, il avait fait serment de garder le silence jusqu'à ce que le gouvernement annonce au public que l'humanité et sa planète atteignaient les limites de leurs existences.

Mais il eut un entretien téléphonique avec Gustafsen et Cobernet à Paris. Cobernet était le seul à être convaincu que tout ceci n'était que de la blague. Il avait fait ses calculs sur d'autres bases. D'après ses chiffres, la comète Kohoutek passerait à une distance de 175 ou 200 millions de kilomètres de la terre et disparaîtrait dans l'infini pour une durée de douze millions d'années.

— En ce cas, vous admettez, cher collègue, dit Cobernet sarcastique, que ce qui se passera au bout de ce temps m'indiffère plutôt, d'autant que je ne crois pas ressusciter jamais. Ce 5 janvier nous offrira certes un spectacle hallucinant, mais ce sera un jour comme les autres. Pas pour vous et moi, sans doute, car nous serons flamboyants d'enthousiasme. Mortonson et Sotov ont dû commettre des erreurs de calcul.

Gustafsen, à l'observatoire d'Akerström, était moins catégorique.

— Je ne dirai rien, déclara-t-il à Peter Pohle, la comète a de nouveau accusé une déviation. C'est sinistre, mais c'est à croire que nous avons affaire à un astre en état d'ivresse. En fait, il n'est guère possible, pour le moment, de situer exactement Kohoutek...

— Je sais. – Peter Pohle pensait à sa jeune femme et à ses deux enfants, des jumelles de sept ans, aux boucles blondes. Des têtes d'ange. – Tout est possible.

Le soir après le dîner – la télévision venait de donner les nouvelles qui, pour Pohle, en comparaison de ce qu'il savait, n'étaient que balivernes – il dit à sa femme :

— Erika, j'ai pris aujourd'hui à l'agence de voyages des places pour toi et les petites, c'est un vol pour l'Australie.

Erika Pohle qui desservait la table, regarda son époux fixement, n'en croyant pas ses oreilles. Sa jolie figure ronde entourée de boucles cuivrées le considérait effarée :

— Que viens-tu de me dire, Peter ? lança-t-elle.

— Tu prends vendredi un avion pour l'Australie avec les petites.

— Tu es fou ? Que ferais-je en Australie ? Elle déposa le plateau couvert de vaisselle. – Dis-moi la vérité ! Que se passe-t-il ? Voici des jours que tu tournes en rond à croire que tu as eu une commotion

cérébrale.

C'était une excellente comparaison. Erika Pohle qui, avant son mariage, était infirmière diplômée, était capable de déceler un tel choc. Les yeux troublés de Peter, au regard absent, l'inquiétaient depuis bien des jours.

— Ne te sens-tu pas bien, Peter ? demanda-t-elle tourmentée.

— En ce qui me concerne, je vais parfaitement bien, Erika... — Peter Pohle saisit sa chope de bière, mais lorsqu'il voulut boire sa main trembla : — L'Australie est un beau et grand pays...

— Peter, je fais venir un médecin...

« L'Australie sera la région la plus préservée de la terre. » Peter Pohle posait sur sa jeune femme un regard angoissé :

— Erika... ne me pose pas de questions. Je t'en prie... fais pour une fois dans ta vie quelque chose sans t'assurer de la logique certaine de cet acte. Prends ton vol avec les enfants vendredi à destination de l'Australie où j'ai loué pour vous une petite maison dans l'est du continent, en un endroit appelé Hamshire...

— À Hamshire... — Erika dévisageait son mari avec effroi, avec la peur qu'il ne soit devenu fou subitement. — Pourquoi Hamshire ? Comment as-tu trouvé ce recoin...

— Par l'agence de voyages. À Hamshire, il y a une ferme-dortoir qui loue aussi des chambres. Grâce à une communication téléphonique rapide, j'ai eu une maison pour vous...

— Naturellement. — Erika s'adossa au mur les jambes tremblantes, il lui fallait se soutenir. — Tu parles d'aller en Australie comme si c'était tout simple... vendredi prochain, comme on va faire des achats au supermarché. Peter...

— Je t'en prie, ne me pose pas de questions, cria-t-il sur un ton d'angoisse. Comment te l'expliquer sans rien trahir ? Pars pour l'Australie avec les enfants !

— Et toi ?

— Je dois rester.

— Alors je reste aussi.

— Non ! rugit Pohle. Erika ! Il n'y a pour vous que l'Australie. Mon Dieu, comment te le faire comprendre ?

Il se leva d'un bond et se mit à courir à travers la maison en frappant ses poings l'un contre l'autre. Ainsi ne vit-il pas Erika composer rapidement un appel téléphonique, dire quelques mots et raccrocher.

— Bien, dit-elle en arrêtant son mari tandis qu'il passait rapidement devant elle. Nous partons pour l'Australie : content ?

Elle lui donna un baiser mais ses lèvres étaient glacées d'horreur.

Dix minutes plus tard, la sonnerie de la porte retentit, le docteur Wendpfahl entra et vit dès le seuil que Peter Pohle courait en rond

dans le salon comme un fauve en captivité.

— Nous allons mettre fin à ça, murmura-t-il à l'adresse d'Erika qui aussitôt se mit à pleurer, n'ayant plus la force de se contenir...

« Un cas typique de surmenage : les nerfs commencent par se révolter. Je vais lui faire une piqûre sédatrice et demain le monde s'offrira à lui sous un tout autre aspect !

Le docteur Wendpfahl ne se doutait pas qu'il frappait singulièrement juste d'une certaine manière... car le lendemain matin la comète Kohoutek se rapprocherait encore de la terre de 1 160 000 kilomètres.

Peter Pohle regardait le docteur Wendpfahl en secouant la tête. Erika, ayant en pleurant fermé la porte derrière lui, laissa le médecin seul avec son mari.

— Inutile d'ouvrir votre serviette, Docteur, dit Pohle, je ne suis pas fou.

— Personne n'a rien affirmé de tel ! – le docteur Wendpfahl s'assit sur le divan. « Pohle a l'air éreinté, pensait-il, étrange que l'observation des étoiles épuise ainsi son homme. » – Vous devriez dételer, Mr Pohle. Passer son temps avec les brouillards stellaires en spirale ou je ne sais quoi encore situé dans l'infini, cela doit finir par vous user les nerfs ! – Il s'adossa. Pohle arpentait le salon comme un tigre affamé. – Pourquoi tenez-vous à l'Australie ?

— Je ne dois pas vous l'expliquer, pas plus qu'à Erika.

— Pohle s'arrêta brusquement. – Dans quinze jours vous me comprendrez... que dis-je, dans dix jours ! Il y a des raisons... Monsieur Wendpfahl... des raisons de vie ou de mort !

— Naturellement. – Le docteur Wendpfahl ouvrit sa serviette médicale, en sortit une seringue, ouvrit une ampoule et en fit pénétrer le contenu dans la seringue : – Monsieur Pohle, faites-moi confiance, donnez-moi votre bras ou baissez une seconde votre pantalon : vous serez plus tranquille.

— Monsieur Wendpfahl ! – Pohle arracha la seringue des mains du médecin éberlué et la lança derrière lui contre le mur. – Il est possible que tout ceci paraisse fou...

— En effet !

— Mais c'est la manifestation d'un sentiment désespéré dans mon combat contre le temps. Il faut qu'Erika et les enfants s'en aillent en Australie. Vendredi ce sera sans doute le dernier avion qui décollera pour cette destination. Monsieur Wendpfahl, aidez-moi à mettre à l'abri Erika et les enfants !

Pohle éleva les mains dans un geste suppliant. Le docteur Wendpfahl, profondément bouleversé, répondit par un petit signe de tête, se leva et sortit du salon.

Dans le couloir Erika l'attendait.

— Je me vois obligé de vous le dire, Erika, articula le médecin d'une voix haletante, votre mari est en proie à une psychose que nous ne pouvons pas encore définir. Je vous conseille de le mettre en observation dans une clinique spéciale. Ici, je ne peux plus rien faire.

Vers 11 heures du soir, le professeur Peter Pohle, savant astronome, fut conduit par deux solides gardes du corps en blouse blanche, jusqu'à une ambulance qui l'attendait. Il fallut le porter, car il avait bras et jambes garrottés, on lui avait passé une sorte de camisole de force ce qui ne l'empêcha pas de hurler sans trêve : « Erika, prends l'avion pour l'Australie ! L'Australie ! Je t'en supplie... Prends vendredi l'avion pour l'Australie... ! »

Comme il envoyait des ruades de tous côtés, les deux solides gaillards qui le menaient, le saisirent comme un paquet et le lancèrent à l'intérieur de l'ambulance. Épouvantés, les voisins suivirent du regard la voiture qui s'éloignait à vive allure. On croyait entendre encore le cri de l'astronome résonnant dans la petite rue : « Pars pour l'Australie ! »

Il existe un truc simple mais très efficace pour sortir d'une camisole de force. Peter Pohle qui pourtant n'était pas un homme à ruses le trouva tout seul au sein de sa détresse : on n'avait qu'à feindre des étouffements, une crise cardiaque !

« Le trajet jusqu'à la clinique dure – il calculait de nouveau – une demi-heure... donc ces trente minutes sont ma dernière chance d'échapper à un isolement total. » Car Pohle n'en doutait pas : une fois qu'il serait dans un réduit, que l'on ne pouvait ouvrir qu'extérieurement, il n'y aurait plus d'issue menant à l'air libre.

Aussi parut-il soudain s'effondrer, sa respiration devint laborieuse, il ouvrit tout grand la bouche en gémissant affreusement avec des frémissements parcourant ses bras et ses jambes liés. La désolation inexprimable qui le torturait lui vint en aide jusqu'à lui mettre l'écume à la bouche. « Stop ! lança l'un des infirmiers, rangez-vous à droite ! Vite, l'oxygène ! Bon Dieu, il a un collapsus ! Arrêtez ! »

Le véhicule n'était pas une ambulance classique, mais plutôt une sorte de camionnette, qui servait à transporter des malades paisibles aux grands potagers que possédait la clinique où ils exécutaient des travaux faciles. Repiquer des fleurs, arroser les salades et les légumes, aider à récolter les pommes de terre. Il y avait seulement, « en cas de besoin », une bouteille d'oxygène suspendue à un crochet sur l'une des parois intérieures de la camionnette. D'ailleurs elle n'était équipée que d'un simple entonnoir en plexiglas qui permettait d'en inspirer le contenu.

Jusqu'à présent on ne s'en était jamais servi. Le transport des malades nerveux diffère de celui des grands malades que l'on mène à

la clinique. À quoi bon un matériel d'urgence ? Mais à présent on avait la preuve qu'il pouvait y avoir des incidents dramatiques qui le justifiaient. Les deux infirmiers considéraient fixement Peter Pohle qui tentait en vain de retrouver son souffle. Le chauffeur stoppa contre le trottoir et se retourna :

— Il casse sa pipe ? demanda-t-il, sur un ton qui, à l'égard des malades mentaux, n'est pas le meilleur.

— Tiens ta gueule, rugit l'un des infirmiers en détachant la bouteille d'oxygène, tandis que l'autre ouvrait la camisole de force, libérant ainsi les mains et les pieds de Pohle des liens qui les enserraient. Puis il remonta sa chemise par-dessus sa poitrine et se mit à lui masser le thorax.

Peter Pohle continua ses rôles, mais sous ses paupières presque closes il observait ses gardiens. Lorsque ceux-ci s'efforcèrent d'ouvrir la bouteille dont la fermeture hermétique n'ayant pas été testée ne se soulevait pas et tandis que le chauffeur allumait une cigarette, Pohle osa le plus risqué : il se mit debout d'un bond, saisit chacun des deux infirmiers paralysés par la surprise, choqua leurs crânes l'un contre l'autre, ouvrit la portière et sauta dehors.

Avant même que le chauffeur eût crié : « Arrêtez-le ! Arrêtez-le ! », il était déjà dans la rue et jetait la camisole de force entrouverte, puis il courut pendant quelques mètres jusqu'à un grand magasin et y sombra englouti par la foule mouvante des acheteurs. Comme Herp Masters, il reconnut qu'on est plus en sécurité dans une masse humaine. Il avança sans hâte vers un ascenseur qui entrebâillait justement sa porte, monta au second étage et de là, par l'escalier roulant, il redescendit de l'autre côté pour sortir du magasin par une porte latérale. Il put voir encore, alors qu'il se tenait debout entre deux colonnes ornées de branches de sapin et de boules de Noël, le chauffeur et les deux infirmiers parler à un chef de rayon. Ils semblaient demander que l'on donne l'alarme suivie de la fermeture de toutes les portes automatiques. Le chef de rayon secouait la tête énergiquement.

Satisfait, Pohle sortit dans la rue. La neige commençait à tomber en gros et merveilleux flocons qui vous caressaient comme du velours. L'hiver était arrivé, les journaux prédisaient un Noël d'une blancheur absolue après les grosses chutes de neige de novembre comme on n'en avait pas vu depuis vingt-six ans où l'Allemagne faillit étouffer sous sa couverture de neige. Entre-temps tout avait fondu, mais à présent l'hiver revenait et avec lui la joie de l'âme exquise et radieuse de Noël...

Peter Pohle releva le col de sa veste, baissa la tête et marcha à contresens de la chute des flocons. Quelques piétons le regardèrent avec surprise, un homme sans manteau ni chapeau par ce temps ? Puis

ils continuaient leur route. « Il doit aller chercher des cigarettes, pensaient-ils, un saut dans la rue... »

« Que faire ? pensait Pohle tandis qu'il continuait d'avancer rapidement en rasant les murs des maisons, où peut-on bien se tapir ? Dans un hôtel ? » Il s'arrêta, enfonça ses mains dans ses poches pour constater qu'on les avait vidées de son porte-monnaie, de son briquet, de ses papiers... le tout avait été glissé par les infirmiers dans un sac de toile blanche portant l'indication III/4 c'est-à-dire malade n° 4 dans le service III.

Pohle s'arrêta sous une porte cochère et se mit à réfléchir.

Il avait plusieurs collègues chez lesquels il pouvait se réfugier, mais il n'était pas sûr qu'ils ne décrocheraient pas le téléphone, pour révéler la cachette de Peter Pohle que l'on recherchait.

« Que l'on peut être seul tout à coup, pensa-t-il amer. Comme un chien errant. Encore celui-ci bénéficie-t-il de temps à autre d'un morceau qu'on lui jette et peut-il se tapir dans un coin chaud... En revanche, un homme poursuivi est bien la créature la plus délaissée. On le tient pour une bête de proie altérée de sang. »

Il restait debout, dans ce recoin, et commençait à avoir froid. La neige collait à ses cheveux et s'y amassait formant comme un bonnet. Il ne trouvait toujours pas où aller se cacher alors qu'il était sans argent, sans papiers et se méfiait de ses semblables.

Il sursauta lorsque soudain quelqu'un s'arrêta devant lui. C'était une vieille femme coiffée d'une fanchon qui dissimulait ses cheveux. Elle le considéra puis hocha la tête :

— N'avez-vous vraiment aucun autre moyen de vivre que la mendicité ? dit-elle d'une voix aussi fanée que son visage.

Mais sa voix avait une résonance maternelle pleine de bonté. Peter Pohle fit oui de la tête.

— Il me faut mendier, en effet, mais je mendie en vain, dit-il.

« Partir pour l'Australie se remémora-t-il soudain. Erika je t'en conjure, envol-toi pour l'Australie avec les enfants... »

— Où habitez-vous ? demanda la vieille.

— Nulle part, pour le moment.

— Pourquoi ne travaillez-vous pas ? Un homme qui travaille n'a pas besoin de mendier...

— On ne m'emploie plus, répondit Peter Pohle d'une voix enrouée.

— Pourtant vous n'êtes pas encore âgé.

— Ce n'est pas une question d'âge : je suis considéré comme inutile parce que j'ai voulu dire la vérité !

— Je connais ça.

La vieille femme plongea une main dans la poche de son manteau, en sortit un porte-monnaie défraîchi et glissa une pièce de cinq marks dans la paume de son interlocuteur interdit. Avant qu'il eût pu

protester, la vieille s'était enfoncée dans le rideau de neige qui s'écoulait silencieux, à croire que les gros flocons l'avaient aspirée.

Quelle idée ! Peter Pohle en était tout secoué. Il faut que j'aie l'air bien misérable pour qu'on me prenne pour un mendiant, moi, le professeur Peter Pohle, directeur de l'observatoire de recherches de Saint-Agatha. Mais cet aspect me sera utile désormais.

Il marcha à contre-courant de la chute de neige jusqu'au coin d'une grande voie de circulation et s'adossa au mur, la main droite tendue vers les passants. Il rougit de honte, lorsque la première pièce de monnaie tomba dans sa paume... puis à la troisième obole il était déjà habitué : « Merci... », une dame... les pièces glissées dans la poche, de nouveau la main tendue : « Merci... », un monsieur, « Merci... ».

Atmosphère et état d'âme de veille de Noël, les passants étaient d'humeur généreuse. D'une boutique située sur l'autre côté de la rue lui venait l'odeur des amandes grillées et puis cette neige... qui n'y serait sensible ?

Au bout d'une heure, Peter Pohle avait recueilli quarante marks, il en était si émerveillé qu'il recompta plusieurs fois son argent, quarante marks !

Parmi lesquels un billet de dix marks qu'un homme ivre lui avait mis dans la main : « Va-t'en en boire une bien tassée ! » avait bredouillé l'homme. Imagine ça... dans quelques jours ce sera Noël et ma vieille mourra ! Elle « les mettra » simplement ! Avant Noël ! » Puis s'appuyant contre Pohle, il s'était mis à pleurer. Ensuite il avait poursuivi son chemin en titubant. Peter Pohle se dirigea vers la cabine téléphonique la plus proche et y composa son propre numéro. Lorsqu'il entendit la voix d'Erika, il crut qu'une lame brûlante le transperçait.

— Qui est-ce ? lança Erika, comme Pohle ne parlait pas. – Allô !... qui est là ?

— Erika... dit-il tout bas.

Sa voix était à peine audible, mais Erika la reconnut aussitôt. Il entendit son cri étouffé.

— Erika...

— Peter ! Mon Dieu, Peter, où es-tu ?

— Es-tu seule, Erika ?

— À présent oui. La police était là il y a dix minutes à peine, la police criminelle et Dieu sait quoi encore. Ils veulent déclencher une grande campagne de recherche pour te retrouver. Peter, pourquoi as-tu fait ça ? Où es-tu donc ?

— Quelque part, Erika, quelque part. Ne me le demande pas et prends l'avion d'Australie...

— Peter !

— Je t'aime, Erika. Je n'aime personne au monde autant que toi et

les enfants. Sauvez vos vies ! C'est tout ce que je puis vous dire !

— Où es-tu Peter ? cria Erika. Ne raccroche pas... dis-le-moi, je te rejoins tout de suite !

— Accompagnée d'une camisole de force... merci !

— Peter ! Tu ne peux pas te sauver ! Tu ne peux pas...

— Je le puis parfaitement ! lança Pohle en raccrochant le récepteur.

Il resta encore un instant immobile dans la cabine téléphonique, comme personne n'attendait dehors et il se demandait de nouveau : « Où irai-je ? »

« Dans un petit hôtel », se dit-il, mais il jeta un regard sur son costume et reconnut que le plus petit hôtel n'accueillerait pas un pensionnaire qui, par une tempête de neige, arrive sans manteau et sans pièces d'identité.

« J'ai encore 39,80 marks, se dit-il. Quel capital pour débiter ! Il faudrait encore mendier deux heures de plus et on s'offrirait un manteau peu coûteux et un bonnet tricoté – tenue de ski portée en ville, c'est très moderne. »

Il retourna vers l'artère principale, se plaça de nouveau face à la boutique du confiseur d'où s'échappait le parfum des amandes grillées et tendit la main.

Il souffrait cruellement du froid et se réchauffait de temps à autre en se plaçant contre le seuil de quelque bureau. Il s'acheta même – quel investissement – un cornet d'amandes grillées sorties toutes chaudes de la poêle à griller. Mais à 6 heures du soir il avait gagné son manteau de prix modique, il l'acheta dans un magasin avec le bonnet tricoté. À présent il était un citoyen semblable aux autres.

Dans la pension Kreuzeck il loua une petite chambre. On ne lui demanda pas son nom et l'on se montra parfaitement satisfait lorsqu'il déposa le montant de la pension sur la table. On le laissa seul.

Il s'assit sur le lit et regarda droit devant lui dans l'obscurité. Il ne pensait qu'à une chose : comment expliquer à Erika qu'il lui fallait quitter l'Europe dans la semaine ? Je ne peux tout de même pas lui avouer que le 5 janvier le monde sera anéanti ? C'est une chose qu'on ne peut dire à personne...

En proie à la plus cruelle incertitude il enfouit son visage dans ses mains. Il ne savait qu'une chose, l'espace de temps pendant lequel on pouvait encore se sauver devenait de plus en plus court.

Depuis des heures le professeur Mortonson essayait d'entrer en contact avec son collègue soviétique Sotov. Mais Novo Kioussnov se taisait toujours, c'est-à-dire que Mortonson obtenait la communication jusqu'à Moscou, mais la liaison avec la Sibérie ne se faisait pas.

Sans relâche Mortonson avait fourni des mesures intermédiaires aux ordinateurs : la comète Kohoutek fonçait à travers l'infini, laissant le chaos sur son passage. Elle devait se heurter à d'autres étoiles et les

lacérer car elle ne cessait de sortir de l'orbite qui venait d'être calculée et elle semblait se moquer de l'ordinateur en lui faisant jouer le rôle d'un idiot. Rien ne concordait plus.

Il faut faire quelque chose ! déclarait aussi Herp Masters à sa fiancée Lil Abbott. Ils restaient étendus sur le lit après s'être aimés et si Lil avait espéré détourner par ce moyen le cours des pensées de Herp, elle ne tarda pas à comprendre qu'elle se trompait. Dès la première cigarette après leur étreinte, le spectre de la comète Kohoutek hanta de nouveau leur chambrette étouffante.

— Tout ce qui se passe en ce moment est complètement vain et stupide. Ces courses épuisantes en prévision de Noël par exemple..., à quoi bon ? Pour douze jours de vie après le réveillon ? Lil, cette humanité qui ne se doute de rien me rend fou...

Le lendemain matin Lil acheta une perruque pour Herp Masters... une longue crinière sous laquelle, avec une barbe de huit jours et ses effrayantes lunettes, il avait l'air d'un hippy de la meilleure sorte. Ceci le rendait absolument anonyme et lui octroyait même la liberté de faire quelque peu le fou.

Après qu'il eut ri un peu jaune à la vue de son image reflétée dans la glace, Herp osa de nouveau s'aventurer dans la rue aux côtés de Lil. Mais avec l'intention d'y faire une apparition très brève, seulement dans le but de s'informer, disait-il. Ils s'en furent dans un mastroquet, s'accoudèrent au comptoir et burent une bière. Herp Masters n'eut aucune peine à faire parler ses voisins de bar.

Ce qu'il entendit était dans sa niaiserie tellement bouleversant qu'il se remit à trembler. À la question qu'il leur adressa : — Mister, connaissez-vous Kohoutek ? Il reçut quantité de réponses qui allaient de : Non, moi ce whisky, connais pas ! jusqu'à : Faut-il que je m'intéresse encore à une nouvelle lessive détergente ? On parlait de tout, mais rien qui concernât une comète lancée vers la terre, que chacun ignorait totalement. Lorsque Herp s'expliqua à ce sujet, on le regarda d'un air bête :

— Ben alors ? jetèrent-ils à l'unisson, si vous prétendez donner un nom à chaque étoile filante ! J'ai d'autres soucis !

— Mais il s'agit d'une comète ayant une queue de 60 millions de kilomètres..., rugit Herp, certains disent même 100 millions...

— Pourquoi pas ?

— Si elle se heurtait à la terre, mon ami...

C'était l'instant précis de la conversation où l'on dévisageait Masters d'un air pensif, puis l'on souriait et lui frappait l'épaule du plat de la main en disant : « Bois-en encore une, mon vieux, alors tu auras sûrement tout un ciel étoilé dans le crâne... »

À trois reprises, il leur fallut quitter le bar parce que Herp avec sa

fin du monde devenait fastidieux et qu'on le menaçait d'un coup de poing sur sa grande gueule. Lil entraînait chaque fois loin du comptoir ce « poivrot idiot » comme on l'appelait et l'emmenait dehors.

— Dire qu'ils sont tous imbéciles ! criait Herp dans la rue. Bon Dieu, cette humanité mérite d'être anéantie ! Comment peut-on croire que tout durera indéfiniment ? Pourquoi ne comprennent-ils pas, Lil ?

— Cela dépasse notre entendement, mon chéri. – Lil fit un geste du bras qui enveloppait tout : – Faut-il que tout ceci disparaisse en un jour ? Ce monde ? Tu ne convaincras personne, Herp ! À toi seul, sûrement pas, et les gouvernements se taisent.

— C'est de la cochonnerie !

— J'estime que c'est ce qu'ils peuvent faire de mieux.

Elle enlaça Herp et l'attira contre elle. Les piétons évoquaient, en les voyant, la vision d'un couple amoureux qui malgré le froid s'appuie contre un mur pour s'étreindre... mais quand on a déjà l'air d'un hippy...

— Herp chéri, dit-elle dans un souffle en déposant un baiser sur ses paupières qui avaient des frémissements nerveux, tu es toi-même déjà malade de peur.

— Non !

— Si ! Tu sais parfaitement, en tant que journaliste, qu'il y a des choses qu'on ne doit pas publier !

— Tu parles comme un ministre, ou comme les types des cadres dans les journaux.

Masters se libéra de l'enlacement de Lil.

— Et si le monde ne sombrait pas ?

— Ça aussi, ils me l'ont tous demandé.

— Alors ce sera *toi* qui auras détruit le monde. L'humanité entière vivra dans le chaos... Mon Dieu, Herp, réveille-toi ! Tu marches sur la seule affirmation exprimée par un professeur Mortonson parfaitement inconnu, qui s'est livré à certains calculs !

— Je ne suis pas le seul ! – Masters s'essuya le visage où la sueur collait à sa peau et s'égouttait par-dessus ses paupières. – Garrison aussi, Lil, et Messenger. Je les ai vus de mes yeux, sortant pâles, effondrés, en compagnie de Mortonson du bureau présidentiel. Je les ai vus par hasard, ensuite je me suis suspendu à Mortonson comme une sangsue ! Ce n'est pas de l'imagination...

— Retournons à l'hôtel, dit Lil doucement comme on parle à un enfant qui est tombé en lui disant : « Ça ne fait déjà plus mal. » – Voyons venir, conclut-elle.

— Quoi ? – Herp regardait Lil en écarquillant les yeux. – Le 5 janvier ?

— Peut-être.

— En silence ?

— Oui.

— Alors, mène-moi dans une cellule capitonnée où je pourrai hurler la vérité aux murs de ma prison !

Elle l'entraîna à sa suite, le hala presque jusqu'en haut, de l'escalier du Hack's et, arrivés dans leur chambre, elle lui donna à boire un plein verre de whisky.

Herp fut assommé. Il tomba sur le lit et ronfla aussitôt. Lil le contemplait avec un visage parcouru par des frémissements puis les larmes vinrent et roulèrent silencieusement le long de ses joues.

« Je ne peux tout de même pas le tenir sous l'influence de l'alcool jusqu'au 5 janvier ! pensait-elle. Je l'empoisonnerais ! Mon Dieu, aide-moi ! Que dois-je faire ? Quoi, mon Dieu, quoi ? »

La ligne téléphonique de Peter Pohle avait été soumise à la surveillance de la police. Une bande magnétique se dévidait sans cesse enregistrant la moindre conversation. D'autre part, un membre de la brigade de police criminelle s'était installé dans sa demeure avec l'accord d'Erika qui ne restait pas en place une seconde, courait comme une brûlée, s'occupait des jumelles et à présent se mettait à souhaiter secrètement que Peter ne l'appelle plus à l'appareil.

Les techniciens de la Poste fédérale se tenaient devant les rouages du téléphone automatique s'efforçant de résoudre le problème insoluble de savoir, dans le cas où Pohle téléphonerait, de quel appareil il appelait. C'était une tâche impossible, surtout si Peter Pohle appelait par l'interurbain. Mais les ingénieurs de ce réseau promettaient de faire l'impossible. Quelle était la raison de tout ce remue-ménage, on ne le leur disait pas, il leur suffisait que le ministre de la Poste fédérale donne le feu vert pour déclencher une action générale bien orchestrée. Jamais encore rien de tel ne s'était passé en Allemagne : l'ensemble de l'organisation des Postes s'efforçant de traquer un seul homme.

Il ne peut pas être loin... répétait Erika inlassablement. Puisqu'il n'a rien sur lui : pas d'argent, aucun papier, pas même un manteau d'hiver ! Il est évident que tout le monde le remarquera !

— Considérons la question en toute tranquillité, chère Madame, et voyons où votre mari pourrait aller, dit le conseiller criminel qui, nommé à la tête d'une petite commission extraordinaire, s'efforçait d'éclaircir « le cas Pohle ». A-t-il d'autres parents ?

— Un oncle à Hanovre, mais comment pourrait-il s'y rendre sans argent ? répondit Erika.

— Avez-vous idée jusqu'où on peut aller sans un centime en poche ?

— Oh ! pas mon mari, c'est un scientifique qui n'a rien d'un auto-stoppeur débrouillard !

— Évidemment. Mais dans sa situation, on en vient à développer

des capacités insoupçonnées.

Le conseiller regardait par la fenêtre. Il neigeait tout le temps. « Sans manteau, pensait-il, il est certain qu'on doit le remarquer et le professeur Pohle n'est pas un vagabond qui connaît toutes les astuces pour trouver un coin chaud sans qu'on l'interpelle. » En ceci résidait la chance de le découvrir.

— L'oncle qui habite Hanovre a déjà été signalé par les fiches d'identité de votre mari et il est déjà sous la surveillance de la police, dit-il... comme tous ses collègues d'ailleurs... il ne peut y avoir aucune faille par laquelle il pourrait s'échapper.

— Mais pourquoi toute cette inquisition ? demanda Erika assise sur le divan. — Les jumelles dormaient dans la pièce contiguë, dans le lit de leurs parents, ne se doutant de rien, fatiguées par leurs jeux. — Je n'ai jamais entendu dire que l'on faisait autant de bruit pour un malade mental qui s'est échappé... mon mari... est-il si dangereux ?

Elle sentait de nouveau les larmes rouler sur ses joues. Elle eut voulu s'en défendre, mais n'y réussissait pas.

— Pour parler franc... je n'en sais pas plus que vous.

— Le conseiller criminel s'éloigna de la fenêtre : — Je me suis aussi posé cette question... mais je ne connais pas votre mari.

— C'est l'homme le plus paisible du monde, qui hait toute violence et voici qu'on le poursuit comme un monstre. Comment en serait-il un, alors qu'il ne s'occupe que des étoiles ?

— Je ne saurais vous répondre. Je ne connais que les ordres que j'ai reçus. Mais il est évident que le cas est important, car le ministère de l'intérieur de l'Allemagne fédérale a alerté les services de la police criminelle, ainsi que le service de la défense constitutionnelle.

— Les services de la défense ? répéta Erika tout à fait désemparée.

— C'est un service chargé de la sauvegarde intérieure de l'État... du point de vue politique.

— Mon mari n'a jamais fait de politique.

— Aucun contact avec l'Est ?

— Mais non !

Le conseiller criminel haussa les épaules. Tout ceci était mystérieux : un inoffensif astronome chargé de la recherche dans son domaine scientifique prend soudain le large et déclenche aussitôt tout le mécanisme de la protection de l'État. Personne ne vous renseigne, les ordres sont cependant formels : il faut retrouver le professeur Pohle !

Rien de plus. Qu'y a-t-il là-dessous ? Même l'épouse de l'homme recherché veut deviner en vain cette énigme.

Comment un homme peut-il représenter un danger pour son pays parce qu'il a simplement dit à sa famille : prenez le premier avion en partance pour l'Australie !

Que se passait-il en Australie ? Existait-il tout de même certains contacts avec le monde soviétique, ce qui obligeait toute la famille à fuir en Australie avant qu'un événement fracassant n'ait lieu ?

Le conseiller criminel alluma une cigarette ; pas une minute il ne pensa à la comète Kohoutek. Peut-être qu'il ignorait aussi ce que c'était, que cet astre... on lit ça rapidement dans le journal, pour l'oublier aussitôt... Mon Dieu, que signifie ce trait de feu fusant à travers l'infini ! Ça n'intéresse que les savants, les astronomes amoureux des étoiles dont presque personne ne connaît les travaux. Que représente pour l'humanité la découverte d'une étoile inconnue jusqu'alors, ou encore la constatation que l'astre XYZ se trouve éloigné de la terre par un milliard d'années-lumière ?

Puis la sonnerie du téléphone retentit. Erika et le conseiller sursautèrent en même temps. Quelque part sur la ligne, une bande d'enregistrement magnétique commença à se dérouler déclenchée par la sonnerie.

— Décrochez ! ordonna le conseiller criminel d'une voix rauque. — Il saisit lui-même le second écouteur que l'on avait monté sur l'appareil un instant auparavant. — Et parlez tout à fait naturellement en essayant — si c'est votre mari — de le retenir au bout du fil le plus longtemps possible.

Erika répondit d'un signe de tête. Sa gorge était desséchée. Elle décrocha l'écouteur en lançant : Ici Pohle, Erika Pohle.

Puis elle attendit. Personne ne répondit à l'autre bout du fil, mais le rythme d'une respiration haletante lui parvenait et elle savait aussi sûrement que ses enfants dormaient dans la pièce contiguë, que c'était celle de Peter qu'elle entendait.

Désespérée, Erika regarda le conseiller criminel : l'écouteur tremblait dans sa main.

— Réagissez tout à fait naturellement, murmura le conseiller à son adresse, comme d'habitude lorsqu'il vous téléphone.

— Allô ! Qui est-ce ? demanda Erika à voix haute. — Sa voix semblait sur le point de se briser : — Dites qui vous êtes ou je raccroche !

Le halètement à l'autre bout du fil se précipita, puis une voix dit enfin, mais de si loin qu'elle semblait venir d'une autre partie du monde :

— Erika.

— Peter !

— Es-tu toujours seule ?

— Oui...

Ce oui la déchirait : c'était une trahison à l'égard de son mari Peter Pohle. Les yeux clos, Erika poursuivit :

— La police est repartie, tu peux parler, chéri, où es-tu ?

— En sécurité, Erika ; que font les enfants ?
— Elles dorment dans ton lit... Peter, écoute-moi, je t'en supplie...
— J'allais te dire les mêmes paroles, Erika, écoute-moi, c'est grave : pour assurer la sécurité de nos enfants, il faut que tu quittes l'Allemagne immédiatement.

— Pourquoi Peter ?
— Je n'ai pas le droit de te le dire.
— Aurais-tu... eu des contacts avec les pays de l'Est ?
— Cette idiotie t'a été sans doute inspirée par la police ?
— Alors pourquoi nous faudrait-il nous en aller, Peter ?
— Tu le sauras un de ces jours, en Australie. Je t'en supplie, prends le premier avion...

Erika fit un signe d'assentiment que Peter ne pouvait voir, mais elle répondait au geste du conseiller criminel qui lui imposait cette acceptation.

— Bien, dit-elle d'une voix qu'elle tenta vainement d'affermir, nous allons donc prendre l'avion... mais seulement si nous te revoyons une fois avant de partir.

— Tu sais bien qu'en ce cas ils m'arrêteront et te retiendront ici avec les enfants. — C'est impossible. Je suppose d'ailleurs que notre conversation est écoutée en ce moment ; écoutez-nous si tel est votre bon plaisir, Messieurs : je vous promets de garder le silence sur toute chose si ma femme et mes enfants peuvent prendre l'avion sans empêchement. Demain matin à 7 h 15, un appareil sera en partance pour Bombay, d'où ma famille pourra se rendre à Sydney. Si ma femme m'envoyait alors un télégramme exprès de Sydney à l'observatoire de Saint-Agatha, vous me verriez réapparaître.

— Mais tu n'as rien sur toi, Peter ! s'écria Erika. Pas même un manteau par ce froid ! Peter... Peter...

— Ne t'inquiète pas à ce sujet, chérie.

— Pourquoi faut-il donc que nous partions d'ici, Peter ? Réponds-moi par un mot, un seul mot.

De nouveau, cette respiration haletante au bout du fil. Peter Pohle semblait lutter contre lui-même et son terrible secret, puis il dit enfin :

— Erika, ce que je vais te dire, personne ne doit l'apprendre : le...

Il y eut un déclic sur la ligne, la communication était coupée. Figés l'un en face de l'autre, Erika et le conseiller se regardaient.

— Peter ! cria Erika, Peter ! que t'arrive-t-il, Peter ?

Le conseiller criminel replaça le combiné sur sa fourche.

— Ça n'a plus aucune utilité à présent, Madame, dit-il en se laissant tomber dans un fauteuil. Maintenant, ceux qui en savent plus que nous sont intervenus. — Puis brusquement, il s'emporta et assenant un coup de poing sur l'accoudoir de son fauteuil, il rugit : — C'est une cochonnerie de nous maintenir ainsi dans l'incertitude. Qu'ils

cherchent donc le professeur Pohle sans notre aide ! Je ne suis pas un pantin !

Toute la nuit, Peter Pohle resta assis dans sa chambre, occupé à réfléchir. Et plus il se creusait la tête, plus il lui paraissait évident que le gouvernement fédéral ne pouvait pas du tout être fixé en ce qui concernait l'étendue de la catastrophe envisagée, si tout continuait à « rouler sur les rails » comme auparavant, ainsi que c'était le cas.

D'ailleurs, qui donc les en eût informés. Lorsque lui-même, Peter Pohle, avait reconnu que les calculs du professeur Mortonson étaient exacts et qu'il avait d'abord pensé à sa femme et à ses enfants, personne ne savait que la comète Kohoutek allait se heurter à la terre. Personne, à l'observatoire de recherches Saint-Agatha ne le savait, car il avait mis sous clé tous les derniers calculs et s'était rendu aussitôt chez lui en voiture. Il n'y avait personne à part lui qui, à Bonn, pouvait annoncer la catastrophe imminente... Si Mortonson n'avait pas fait part de sa terrible découverte au gouvernement des États-Unis.

Le fait que sa dernière conversation téléphonique avec Erika avait été brusquement interrompue lui semblait dû à un accident technique, dont il se félicita même, car il lui devait d'avoir échappé au devoir d'informer Erika de ce qui demeurerait à première vue l'« incroyable ». Mais elle avait promis de prendre l'avion le lendemain... Après-demain donc, après réception de son télégramme, il réapparaîtrait à Saint-Agatha comme s'il ne s'était rien passé. Il lui serait alors indifférent d'être enfermé comme fou... il ne restait plus que quelques jours... Mais Erika et les enfants avaient des chances de survivre.

Cette nuit-là, Herp Masters, dans sa chambrette étouffante du Hack's Hôtel à New York, rêva de la fin du monde. C'étaient des visions infernales et, du fond de son sommeil pesant, il se mit à crier, à battre des bras et des jambes autour de lui, puis il tomba par terre et roula sur le plancher. Lil Abbott le laissa épuiser ses nerfs, mais lorsque baigné de sueur il revint à lui, elle lui versa encore un bon coup de whisky.

« Il faut que je trouve autre chose, se dit-elle, car je ne peux pas le maintenir dans cet état. Demain, il explosera de nouveau... ma seule alliée est, en fait, l'humanité entière qui jamais ne voudra croire qu'il lui faudra mourir le 5 janvier prochain. Herp échouera contre cet obstacle : la foi en l'intangibilité du genre humain ! »

Cette même nuit, Mortonson réussit à parler à son lointain collègue de Sibérie, Sotov. La centrale de recherche de Novo Kiousov se manifestait enfin alors que toutes les mesures de sécurité et de secret avaient été prises et que se trouvaient établis d'avance entre Voroucov et Garrison les comportements coordonnés de la Russie et des U.S.A. au sujet de la comète Kohoutek.

— Qu'auriez-vous encore à dire, Mortonson ? demanda Sotov dans son dur anglais.

— Rien, je voulais seulement vous entendre m'assurer que je ne suis pas fou.

— Vous doutez vous-même de l'exactitude de vos calculs ?

— Qui n'en viendrait là ? Pouvez-vous vous imaginer notre monde...

Mortonson avala péniblement sa salive. Sotov en Sibérie semblait éprouver les mêmes angoisses.

— On ne peut pas se l'imaginer, conclut Sotov, mais c'est inéluctable, cela arrivera tout de même comme prévu... que ce soit le 5 janvier ou le 15 avril 10917... Jamais on ne le comprendra. Ainsi, nous ne devrions pas donner une telle importance à la date précise. Bonne chance, Mortonson !

— Plaisantin ! lança Mortonson d'une voix enrouée. Pour la première fois, l'humour russe me va au cœur !

Le lendemain matin, Peter Pohle, étendu sur son lit, regardait la pendule. Il était 8 h 17. Erika et les enfants devaient maintenant se trouver en plein vol en direction de Bombay. Au même instant, la patronne de la pension Kreuzeck se décida, malgré une grande répugnance à l'égard de la police et de tout ce qui en relevait, à adresser un signal anonyme au poste de police n° 6.

L'homme qui la veille avait loué la chambre n° 9 lui avait fait mauvaise impression – elle n'eût pu dire pourquoi, mais ces yeux de bête traquée, ces mains fébriles, cette parole bredouillante, puis pendant toute la nuit, ce va-et-vient ininterrompu dans sa chambre, tout ça n'était pas normal.

Bien que l'on reçût, à la pension, des prostituées et que l'on s'y montrât peu regardant sur le chapitre des fiches d'identité... on ne pouvait envisager qu'elle pût être le cadre d'une tragédie. Mieux valait encore avoir la police dans la maison ! Et le citoyen qui marchait de long en large dans la chambre n° 9 avait tout l'air de préparer un suicide. Pas de ça, surtout !

Les policiers préposés à la veille pendant les heures matinales écoutèrent le signal d'alerte donné par une voix anonyme tandis qu'ils buvaient du café noir bouillant. Dehors, il faisait un froid de cochon... Ce Noël était glacial, vraiment !

— A-t-il déjà mis à exécution sa tentative de suicide ? demanda le policier au téléphone.

— Non, mais...

— Ma chère dame, nous ne pouvons tout de même pas aller chercher un homme qui a « seulement l'air » de préparer un suicide ! Et puis, qui êtes-vous ? La pension Kreuzeck ? Comment savez-vous

qu'un homme veut se tuer chez vous ? Votre nom, s'il vous plaît ! »

La correspondante anonyme raccrocha aussitôt. Le policier finit de boire son café et raconta ensuite à ses collègues que la pension Kreuzeck abritait un cerveau brûlé. Valait-il la peine d'aller le voir de plus près ? Un candidat au suicide, disait-on, mais qui n'avait encore rien fait !

— Allons-y, conclut le chef, de toute manière on s'embête ici aujourd'hui.

Ils enfilèrent leur manteau, décrochèrent leur képi, tandis qu'au même instant, l'interphone leur transmettait exactement la description physique du docteur Pohle que l'on recherchait, augmenté de l'ordre péremptoire aux oreilles d'un policier : lorsqu'on l'aura trouvé, il sera immédiatement livré à la clinique psychiatrique de la ville et non pas à la prison.

— Halte ! lança le chef de secteur aux policiers qui allaient quitter la salle de garde : – Voici la description du docteur Pohle : quarante ans, blond, taille moyenne, type sportif. Porte un costume gris à chevrons, une chemise bleue, une cravate à pois blancs. Cet homme n'est pas armé, mais il faut s'attendre de sa part à une résistance désespérée.

Les policiers firent un signe de tête, se coiffèrent de leur képi et sortirent.

Dans la pension Kreuzeck, la patronne joua à la femme désespérée lorsque soudain la police sonna à sa porte :

— Chez moi ? Comment cela ? lança-t-elle de la voix de toutes les patronnes de maisons de rendez-vous. Un suicidé ? Chez moi, il n'y a que des clients inoffensifs. Quelle chambre ? Le n° 9 ? Ça, c'est un homme tout ce qu'il y a de bien, je vous dis ! On voit ça tout de suite...

Les policiers eurent un petit signe narquois, poussèrent la tenancière de côté et se dirigèrent vers la chambre n° 9. Sans frapper à la porte, ils ouvrirent celle-ci brutalement et dévisagèrent l'homme étendu sur le lit, qui s'était mis brusquement sur son séant.

Cheveux blonds, costume à chevrons, chemise bleue et...

— Suivez-nous, Professeur Pohle ! lança l'inspecteur en chef d'une voix claironnante et ne cherchez pas à nous résister... nous ne vous ferons aucun mal.

Peter Pohle sut en cet instant qu'il avait perdu. Il se douta aussi qu'Erika et les enfants n'avaient pas pris le vol pour Bombay et que tous ses efforts avaient été vains. Avec une sourde exclamation de désespoir, il bondit et s'élança vers la fenêtre.

Mais les policiers furent plus rapides que lui : ils s'emparèrent de Peter Pohle avant qu'il eût pu ouvrir la fenêtre et l'attirèrent en arrière en repliant ses bras dans son dos. En vain, il envoya des ruades en

tous sens et tenta de frapper les policiers à la poitrine en projetant son crâne vers eux tandis qu'il hurlait :

— Erika ! Voilà qu'ils ont assassiné Erika et les enfants... oui ils les ont assassinés et à présent je dirai tout : tout... tout... le 5 janvier, ce sera la fin du monde !

— Et le 6, nous boirons à votre santé, répliqua cordialement l'un des policiers.

Puis ils transportèrent le professeur Pohle et descendirent l'escalier avec lui tandis que la tenancière les suivait, portant le nouveau manteau acheté à bas prix.

Dans la clinique psychiatrique, Peter Pohle se calma quelque peu. Les médecins lui firent des piqûres et entreprirent de le raisonner sur un ton doux et monotone jusqu'à l'instant où Pohle leur répondit d'une voix claire et précise :

— Messieurs, je ne suis pas fou ; je sais que c'est bien ce que prétendent tous ceux que vous questionnez à mon sujet, mais croyez-moi, certains événements vont bientôt nous forcer à réagir chacun en dehors des normes de sa personnalité. Aussi je vous prie de me mettre en communication avec le chancelier Borck, il faut que j'aie tout de suite une conversation avec lui !

— Cela va de soi ! répondirent les médecins d'une seule voix en s'adressant des clins d'œil, puis ils firent encore une piqûre à Peter Pohle et le laissèrent s'endormir.

Ils diagnostiquèrent une psychose obsessionnelle. Avant tout, il convenait de calmer parfaitement le malade... le lendemain ou le surlendemain, on verrait.

Ainsi Peter Pohle se laissa-t-il végéter, buvant, mangeant, toujours en proie aux médicaments tranquillisants, plongé dans un demi-sommeil, tandis qu'un temps précieux s'écoulait. Sa femme ne prit pas l'avion pour l'Australie avec ses filles... assise au chevet du malade, elle pleurait et ne comprenait pas comment Peter avait pu perdre la raison aussi brusquement. Cependant, ses collègues de l'observatoire de Saint-Agatha ne s'en montraient nullement surpris. Mais ils étaient tenus de garder le silence aussi à l'égard des médecins. Depuis deux jours, des fonctionnaires de la brigade de sécurité de Bonn s'étaient installés dans les locaux de l'observatoire ainsi que dans les bureaux : ils veillaient sévèrement à l'observance des consignes de silence.

Les lignes téléphoniques entre les capitales, sièges des gouvernements, ne chômaient pas.

Comme l'ordre avait été donné de prévoir l'état d'alerte à l'avance, les *bunkers* antiatomiques furent mis en état d'être occupés, tandis que les gouvernements se préparaient à émigrer dans leurs centrales souterraines prévues dans le cas d'une guerre nucléaire. Des refuges de fortune furent aménagés dans de grandes cavernes. Les vivres et les

réerves d'eau potable s'y trouvèrent accumulés, ainsi qu'une réserve massive de toutes sortes de moyens de transport prévus par le plan d'urgence.

Mais à quoi bon si la comète Kohoutek devait vraiment se heurter à la terre ? Comment survivre à une vague de feu de 190 degrés, haute de centaines de mètres, ainsi qu'au jaillissement du magma contenu au centre de la terre par un cratère mesurant 1 500 kilomètres de diamètre ? De même qu'aux explosions de nuages gazeux qui dépassaient l'imagination ? Comment se protéger d'une queue flamboyante de 60 millions de kilomètres enveloppant la terre ? Par quel moyen survivre à l'explosion de la planète ?

Selon ses calculs, le professeur Mortonson prévoyait que trois à quatre jours après la catastrophe, le nuage gazeux de Kohoutek se serait dispersé. Ce qui resterait ne serait plus qu'un monde ravagé. La vie humaine pourrait-elle y subsister grâce aux abris atomiques et aux cavernes creusés dans les massifs montagneux ? Et de quoi tirerait-on la subsistance quotidienne ? La terre redeviendrait déserte comme au premier jour de la création. D'ailleurs valait-il la peine de vivre sur ce vestige de planète ?

Dans les capitales, les conseils d'urgence siégeaient sans interruption. Jusqu'à présent, rien n'avait transpiré hors des cercles initiés, le grand public restait dans l'ignorance... phénomène remarquable si l'on songe à l'indiscrétion notoire des créatures humaines. Mais il en était ainsi et sans doute chacun avait-il pris conscience de la panique déchaînée qu'eût occasionnée la connaissance de la vérité parmi les 2 milliards et demi de Terriens déments fouaillés par l'épouvante... c'était presque plus infernal encore que la collision attendue de la terre avec la comète Kohoutek.

À New York, Herp Masters vécut tranquille et caché les deux jours suivants dans son refuge du Hack's Hôtel auprès de Lil Abbott. À plusieurs reprises, il appela des amis d'une cabine téléphonique... des rédacteurs de Cleveland, San Francisco, Détroit. Ils avaient tous la photo d'identité de Herp sur leur table et ils lancèrent tous avant même qu'il eût pu s'expliquer :

— Vieux, fous le camp ! Disparais ! Tiens ta gueule ! Nous ne voulons rien savoir pour n'être pas accusés de complicité avec toi, parce que nous en saurions trop. Tu es l'homme recherché n° 1 des gouvernements... Herp, planque-toi dans un trou ou va-t'en te pendre !

Herp Masters avait renoncé à s'emporter contre de tels propos. Il fit encore une tentative à Chicago et à La Nouvelle-Orléans, puis il renonça.

— C'est un comble ! dit-il résigné en s'adressant à Lil. On a stoppé le cerveau humain ; quand diront-ils à l'humanité qu'elle va sombrer

le 5 janvier ?

— Le 4 janvier, je pense, ça suffira, je crois.

Lil assise contre la fenêtre considérait la rue sale. Quelques enfants loqueteux jouaient dans la neige souillée et fabriquaient des bonshommes de neige aux formes arrondies. Après que Herp lui eut tout expliqué, elle s'était parfaitement calmée. D'abord, comme tous les autres, elle n'y avait pas cru. Mais lorsque Herp lui eut montré les photos et les notes de Mortonson et qu'elle eut écouté une conversation avec le rédacteur en chef du *New York Times* au cours de laquelle on avait conjuré Herp de se taire contre le versement d'une somme considérable, alors elle avait commencé à admettre la réalité. Une réalité terrifiante. Là-haut, dans le ciel qui, par les nuits froides, était encore plein d'étoiles scintillantes, dans ce ciel naguère chanté par les romantiques, fusait à une vitesse de 50 kilomètres à la seconde la fin ultime de toute vie. Encore invisible, décelable seulement à l'aide de puissants télescopes, mais déjà irrémédiablement attendue pour un certain jour, une certaine heure prévus selon la précision démente des ordinateurs. C'était tellement énorme, que Lil se mit à considérer les humains d'un regard nouveau.

« Je ne vivrai pas le 5 janvier, pensa-t-elle tandis que Herp était sorti pour téléphoner d'une cabine en ville. Je n'assisterai pas les yeux grands ouverts à un tel anéantissement : aussitôt que la gigantesque traîne en ignition de la comète balayera notre ciel et que sa tête sera plus éclatante que le soleil, j'avalerais vingt à trente comprimés de somnifère... ainsi je dormirai au sein de l'ultime chaos. Tout le monde devrait en faire autant et les gouvernements devraient recommander cette solution – une mort relativement douce comparée à celle que nous promet ce brasier. »

Au troisième jour de leur jeu de cache-cache, Lil et Herp s'en allèrent faire des achats... Lil pénétra dans trois pharmacies où elle fit l'acquisition de cent comprimés somnifères, Herp dans un magasin de jouets où il trouva une imprimerie miniature à laquelle il ajouta mille feuilles de papier. Masters avait décidé de propager lui-même la vérité.

Dans l'après-midi, les deux jeunes gens regagnèrent leur étouffante chambre d'hôtel. Lil avait caché ses comprimés sous son matelas. Herp déballa sans faire de mystère son imprimerie qu'il monta sur la table. Deux tampons, l'un rouge l'autre noir, dix plaques de composition dans lesquelles on pouvait glisser les caractères de plomb et des lettres de caoutchouc en quatre différentes grandeurs d'écriture.

Lil considérait ces préparatifs, les paupières crispées sur son regard. Lorsque Herp sortant de sa poche son manuscrit se mit au travail, elle se plaça derrière lui et posa ses mains sur ses épaules.

— Tu veux vraiment risquer ça, Herp ? demanda-t-elle.

- Certainement, je ne me laisse pas museler.
- Et la panique que tu déclencheras dans le monde entier ?
- As-tu été prise de panique, Lil ?
- Pas encore.
- Veux-tu dire que tu pourrais...

— Je ne sais pas. – Elle appuya son menton sur les cheveux de Herp. – Pour le moment, je m'efforce de ne pas penser au 5 janvier. Mais il y aura des millions d'individus qui en seront incapables. Tu anéantis le monde, Herp, avant que la comète ne l'ait anéanti !

— On nous a menti pendant des siècles... nous faudra-t-il sombrer toujours ignorants ? Non !

— Ce n'est pas ça, Herp, c'est seulement de l'ambition de ta part. Tu te fiches bien du chaos universel, si seulement le nom de Herp Masters retentit sur toute la terre ! Ce n'est que ça ! Pour cette brève gloire qui ne durera que jusqu'au 5 janvier, tu es prêt à pousser des millions d'humains dans un désespoir démentiel.

— Tu n'es qu'une nigaude, Lil ! lança Herp sur un ton cordial.

Et il se mit à lisser les feuillets de son manuscrit, puis il composa en grands caractères rouges l'en-tête de sa proclamation :

À TOUTE L'HUMANITÉ

— Je mets ça en rouge, dit-il en travaillant et je collerai des milliers de petits placards sur les murs des maisons ! Cela suffira, le texte passera de bouche en bouche comme un ouragan...

— Herp, reprit Lil très calmement... Laisse ça... je t'en prie.

— Voyons, chérie, va donc me préparer un bon café très noir avec une goutte de whisky dans ma tasse... Sois gentille, blondie !

Lil Abbott regarda encore une fois longuement Herp. Elle caressa ensuite ses épaules des deux mains, puis elle les immobilisa, ses deux pouces posés de chaque côté de son cou. Brusquement, elle appuya sur ses carotides. C'était un coup en traître et Lil qui avait son brevet de jiu-jitsu, savait exactement comment et où on devait appuyer énergiquement, pour provoquer un brusque vide sanguin dans le cerveau.

Herp Masters resta d'abord figé sur place, ne comprenant pas ce que son « agneau » prétendait faire de lui. Puis il se sentit pris de vertige, mais il était déjà trop tard pour se défendre. Les mains de Lil étreignaient comme un étau ses carotides. Herp se débattit, envoya des coups de pied dans le vide, ses yeux se voilèrent, il voulut bondir en avant, mais déjà son cerveau ne réagissait plus. Encore une pression énergique, puis un coup à gauche du cou avec le tranchant de la main et la tête de Herp s'inclina en avant : son front vint heurter l'imprimerie-jouet et le tampon enduit d'encre rouge.

Lorsque Lil le redressa, Herp avait l'air d'avoir reçu une balle dans

le cerveau.

Aussitôt après, Lil lança l'imprimerie dans le vide-ordures qui se trouvait dans le couloir sur lequel donnait leur chambre, seul confort moderne de la maison qui s'expliquait par le manque de personnel et la paresse de Mr Hack à ramasser les détrit. Puis Lil retourna en courant dans la chambre, sortit de leur capsule cinq comprimés somnifères et força non sans peine Herp à les avaler en répandant une partie de l'eau dans laquelle elle les avait fait fondre.

Comme Herp était trop lourd pour qu'elle pût le traîner jusqu'à son lit, elle le fit glisser de sa chaise sur le plancher et l'y laissa étendu.

Puis elle s'assit de nouveau devant la fenêtre, les yeux rivés à la rue animée et sale où des enfants jouaient dans la neige souillée, et elle se jugea aussi surnoise qu'ignoble.

Mais ce sentiment fut bientôt effacé par cette peur qui s'insinuait en elle, une peur frénétique de la mort qui faisait vibrer tous ses nerfs.

« Je ne tiendrai pas le coup jusqu'au 4 janvier, se dit-elle. Mon Dieu, je n'en ai pas la force, il faudra que je me tue avec Herp, avant que je ne devienne vraiment folle. »

Dans sa petite chambre du Mont Hillary, le professeur Mortonson était assis devant son journal personnel. Il revenait de Washington où, au cours d'une conversation secrète, il avait à nouveau renseigné le président Garrison et Messenger, le ministre des Affaires étrangères, au sujet des derniers calculs concernant la comète Kohoutek.

Celle-ci se livrait à des évolutions folles et se comportait dans l'infini comme frappée d'ivresse. Mais elle gardait la même direction, ayant mis le cap droit sur la terre. Personne n'osait plus dire où elle entrerait en collision avec celle-ci et l'éventrerait... en Europe centrale, en Russie d'Asie, en Chine ou même aux U.S.A. y compris le Canada. Après tout peu importait, car toute vie serait anéantie sur la planète.

Mortonson écrivit quelques lignes, puis il alla chercher au fond du tiroir de sa table à écrire un petit coffret chromé semblable aux boîtes dans lesquelles les médecins transportent leurs seringues à injection. Il l'ouvrit, en sortit une seringue qu'il munit d'une aiguille et déposa le tout sur la ouate saturée d'alcool qui tapissait le fond de la boîte. Dans un autre compartiment de celle-ci, il y avait deux ampoules emplies d'un liquide brunâtre.

« Je n'ai pas la force de constater l'exactitude de mes calculs et de mourir en cette seconde de certitude », écrivit Mortonson dans son journal dont personne ne prendrait connaissance. « Je suis un homme faible et lâche, décidé à capituler devant la réalité qui s'impose à lui. S'il existe un dieu, je sais à présent qu'il se venge de siècles de vilenie humaine. Celle-ci va sombrer dans une catastrophe de la nature. C'est d'une logique rigoureuse. Mais je ne puis la supporter. »

Il referma son journal, s'adossa et considéra fixement le plafond.

Mortonson attendit que la nuit fût venue. Il avait, il est vrai, préparé la seringue contenant le liquide brun, mais à présent le courage lui manquait pour faire le dernier pas.

Si désespérée que lui parût sa situation et celle de ses contemporains, un soupçon d'optimisme le retenait encore au bord de l'abîme. Il s'en fut dans la salle du gigantesque télescope au-dessus duquel s'arrondissait la coupole de l'observatoire, en ce lieu où résidait ce prodige de la technique avec lequel on pouvait considérer dans l'infini des millions d'années-lumière. Distances qu'un être humain normal ne conçoit pas.

Mortonson s'assit derrière le petit écran où projetée électroniquement se voyait la portion des cieux qu'embrassait la lentille télescopique du Mont Hillary. Les collègues de Mortonson assis dans cette salle ou debout par groupes dévisagèrent leur patron dans un silence pesant.

La comète Kohoutek était devenue, pour un astronome, déjà presque « saisissable ». On la voyait nettement se détachant plus lumineuse parmi les autres astres. Derrière elle, on distinguait la traînée estompée de ses 60 millions de kilomètres de queue. La mort revêtait un aspect singulièrement fascinant.

Mortonson se leva du siège d'observation et descendit les quelques marches par lesquelles on accédait au télescope. Il avançait penché en avant, devenu un vieillard en quelques jours.

— Avons-nous des nouvelles de Sotov ? lança-t-il vers le groupe compact de ses assistants.

— Non, Novo Kioussnov ne répond plus, il n'y a plus de liaison téléphonique possible. Il semble que l'on ait complètement isolé le professeur Sotov.

— C'est évident. — Mortonson s'essuya le visage du geste d'un homme qui renonce. — Et Gustafsen ?

— Il continue à défendre l'exactitude de nos calculs, Monsieur le Professeur.

— Le docteur Pohle ?

— On le dit en voyage : il aurait quitté Saint-Agatha.

— Cobernet à Paris ?

— Il mène grand bruit, jure, et nous traite tous d'idiots. Il fera paraître demain un article dans la presse française, car il prétend faire de la comète un spectacle populaire que tout le monde devrait photographier ! Son institut offre 10 000 francs pour la meilleure photo d'amateur !

— C'est de la démente ! Tout cela est de la démente ! rugit Mortonson. Les individus perchés sur les toits ou plantés dans les rues, le nez en l'air, la caméra à la main, seront rôtis ou asphyxiés par les

gaz !

— Le professeur Cobernet maintient son opinion selon laquelle Kohoutek passera à 250 millions de kilomètres de nous.

— Est-il aveugle ? s'écria Mortonson, c'est un crime que de publier une telle supposition !

— Peut-être que non. – L'un des assistants baissa la tête tandis que Mortonson le regardait fixement. – Les Français mourront dans la joie de réussir une photo sensationnelle et leur panique ne durera qu'un instant, en revanche les autres humains... Je tiens Cobernet pour un grand psychologue et le gouvernement français joue le jeu. C'est une résolution digne d'admiration.

Mortonson ne répondit pas. Il regardait ses collègues l'un après l'autre, puis il prit congé d'eux en silence. Après quoi il se détourna brusquement et se dirigea vers sa petite chambre à coucher où il s'assit de nouveau devant la seringue à injection. Il remonta en la roulant la manche gauche de sa chemise, examina sa veine à l'intérieur de la pliure du coude et prit la seringue.

On ne trouva le professeur Mortonson mort que le lendemain matin, lorsque les femmes de ménage pénétrèrent dans sa chambre.

Il était assis dans son fauteuil, la tête penchée de côté comme s'il dormait. Seul, son visage blême marqué de taches brunes signalait qu'il s'agissait d'un mort.

On éloigna rapidement son corps et comme il ne laissait aucune famille, il fut incinéré après son autopsie. Un silence absolu l'accompagna sur son ultime chemin.

Il fut le premier à mourir de la comète Kohoutek.

Les centrales de déclenchement de fusées munies de têtes atomiques avaient reçu le signal d'alarme. On sortit des abris souterrains secrets aux parois épaisses de plusieurs mètres en béton spécial comportant une protection antirayons, les têtes de fusées à hydrogène que l'on amena vers les rampes de lancement. Aussi bien en Russie qu'aux U.S.A., les spécialistes en fusées s'étonnaient de ces préparatifs de « mise à feu » qui paraissaient absurdes. Les ministres en exercice étaient en liaison téléphonique constante avec eux, les commandants des batteries atomiques devaient à chaque seconde être prêts à l'action... À Washington comme à Moscou, on travaillait vingt-quatre heures sur vingt-quatre – on était sur le qui-vive.

À l'observatoire de Houston, on se livrait à des calculs fiévreux. Les ordinateurs bourdonnaient, cliquetaient, ronflaient ; on calculait le temps le plus propice au lancement des fusées. C'était la seule et la meilleure chance de sauver la terre que de faire exploser la comète à une distance respectable de notre planète – ce qui n'exclurait peut-être pas une pluie de feu qui anéantirait des millions d'humains. Mais la

terre dans son ensemble survivrait. Une collision ne serait plus possible.

« Tout ça est inepte ! », déclara ce même jour à Novo Kioussnov le chercheur soviétique Nikita Moronovitch Sotov. Le champ magnétique enveloppant les comètes ne permettra à aucune fusée atomique d'approcher de la masse de la comète. Chacune de ces fusées explosera en heurtant ce bouclier et se dissoudra dans l'infini !

Ne fût-ce que pour avoir exprimé cette opinion, le professeur Sotov fut isolé. Les militaires étaient d'un tout autre avis. Ils avaient calculé de leur côté que des fusées provenant en même temps de toutes les batteries atomiques russes et américaines feraient exploser dans l'infini la comète Kohoutek.

À Bonn, en revanche, on se résignait à l'attente. Les savants allemands ne pouvaient rien prévoir en se basant sur leurs estimations. Ce que Mortonson et Sotov avaient établi se confirmait il est vrai, mais les probabilités selon lesquelles la comète fuserait latéralement à la terre, étaient aussi grandes que la possibilité de collision avec notre planète : on ne voulait pas se prononcer.

— C'est à vomir ! rugit l'un des ministres de Bonn. Ça ressemble aux prévisions météorologiques, on n'est fixé que le lendemain !

Mais durant ces jours-là – personne ne le remarqua parce que nul n'y songea par la suite – les épouses des ministres de toutes les nationalités demandèrent à s'en aller en Australie et s'assurèrent de pouvoir y Séjourner soit dans un hôtel modeste, soit dans un palace ou quelque ferme louée à la hâte, et dans les banques australiennes il y eut soudain – venant surtout de Suisse – afflux de devises par milliards. Les directeurs des banques australiennes étonnés s'enquirent auprès du gouvernement de la raison expliquant l'irruption de ce pactole ; ils reçurent une réponse évasive : probablement que le développement de l'économie australienne expliquait l'intérêt subit de nombreux porteurs de capitaux.

Quelques centaines de personnes voguaient sur les océans... la masse de l'humanité continuait à vivre dans l'ignorance de la date fatidique du 5 janvier.

Erika Pohle non plus ne vola pas vers l'Australie lorsqu'on subodora tout ce que cet intérêt pour les kangourous signifiait en réalité. Elle continua de rendre visite à son époux dans sa clinique psychiatrique où, dans l'ignorance de la situation véritable, on tentait de tirer Peter Pohle de son hypnose au moyen de longues conversations.

Ce fut en vain. Le docteur Pohle ne révéla rien.

À sa femme seulement qui venait le voir régulièrement, il confia son secret tourment et la raison pour laquelle il désirait lui voir prendre le chemin de l'Australie.

— Il est possible que ce soit vrai, répondit Erika en regardant Peter

Pohle assis devant elle, les yeux caves, ayant l'air comme brisé intérieurement, mais je reste avec toi, Peter...

— Erika, c'est de la démente ! s'écria Peter en serrant ses mains dans les siennes avec désespoir. Songe donc à nos enfants !

— Que feront-elles dans un monde désert, Peter ?

— La vie recommencera à zéro, mais elle reprendra !

— Pas sans toi !

— C'est de l'amour mal compris, Erika ! Je vivrai ce 5 janvier dans une pièce aux fenêtres munies de barreaux, dont la porte n'a pas de bouton, et c'est là que je périrai. Mais toi et les enfants, vous avez encore toutes les chances...

— Si cela devait arriver comme tu le dis, alors il n'y aura plus pour moi aucune raison de vivre. Nous resterons donc ensemble jusqu'à la fin. Je serai auprès de toi dans la nuit du 4 au 5 avec les enfants.

Peter Pohle ferma les yeux. Les mots n'avaient plus de sens... D'ailleurs qui donc pouvait admettre que ce monde n'eût que quelques jours à vivre ?

On avait atteint le 31 décembre.

Dans quelques heures, les cloches carillonneraient l'annonce de l'année nouvelle, les feux d'artifice éclateraient dans le ciel, on danserait, boirait, s'embrasserait en se congratulant.

Bonne et heureuse année !

Jusqu'au 5 janvier...

Déjà, la comète Kohoutek se voyait à l'œil nu... tel un gros point d'une luminosité éblouissante avec une queue faite de gaz enflammés. À côté de la lune et du soleil, elle régnait déjà dans le ciel terrestre.

Déjà, les photographes amateurs la photographiaient ; une scie célébrant la comète s'échappait des amplificateurs des postes de radio ; à la télévision se déroulait un sketch : Comment prendre une étoile à l'hameçon ? L'humanité commençait à travestir l'astre en grotesque de carnaval.

Cependant, en Russie et aux U.S.A., les batteries de lance-fusées chargées de têtes à hydrogène étaient prêtes au tir.

Les ordinateurs exécutèrent les calculs : dans quelques heures se situerait l'instant le plus propice au tir. Dans les capitales du monde, les ministres étaient assis derrière leurs portes verrouillées et eux aussi contemplaient le ciel.

Lil Abbott de son côté regardait fixement vers un point précis dans cette nuit de la Saint-Sylvestre. Derrière elle, Herp Masters reposait sur son lit régulièrement assommé à l'aide de comprimés somnifères. Lorsqu'il s'éveillait, titubant, encore en proie au sommeil, Lil lui disait :

— Chéri, as-tu soif ?

Et elle lui donnait à boire du jus de pamplemousse où elle avait

encore délayé cinq nouveaux comprimés. Herp avalait la mixture d'un trait, altéré et comme brûlé intérieurement, puis il retombait en arrière.

Lorsque, à minuit, les cloches célébrèrent la nouvelle année et que la comète Kohoutek dispensa gratuitement une illumination de grande solennité, Lil assise au chevet de Herp dont elle tenait la main, pleurait à gros sanglots.

1^{er} janvier.

La tête éblouissante de la comète Kohoutek traversait les cieux traînant à sa suite sa queue de flammes. Elle couvrait à présent un quart du firmament. Les humains levaient vers elle des regards figés, fascinés par ce spectacle qui ne se renouvellerait sans doute que dans dix millions d'années, ainsi que l'affirmaient les journaux.

On en plaisantait ; elle inspirait pamphlétaires et caricaturistes de la radio et de la télévision qui diffusaient également le « Swing de la comète », danse nouvelle. Des sectaires proclamaient « la fin du monde » et l'on riait d'eux. Les instituts scientifiques mettaient leurs photos de même que leurs observations sur bandes magnétiques, bien que chacun sût dans ces temples de la science que nul dans cinq jours ne s'en soucierait plus.

Le président Garrison avait entrepris de mettre le pape au courant. Avec une précision toute américaine, il lui exposa que dans le cas où le tir de barrage de fusées atomiques ne pourrait détruire la comète, le monde aurait cessé d'exister le 5 janvier.

Le pape accueillit la nouvelle avec sérénité ; il fit savoir par télex à tous les évêques que dans la nuit du 5 janvier les cloches des églises devraient sonner à toute volée, tandis que les fidèles se rassembleraient pour prier.

Il ne restait plus qu'à souhaiter cela : la force de mourir dignement par la grâce de la foi.

Les batteries atomiques avaient terminé leurs calculs. Dans neuf heures, aux U.S.A. comme en Russie soviétique, on essaierait, par un tir de barrage jamais encore tenté ni même imaginé, de faire exploser la comète.

À Paris, le professeur Cobernet avait cessé de contredire ses collègues étrangers, les astronomes dont il ne partageait pas les prévisions. La proximité de la comète, ce 1^{er} janvier, était autre qu'il ne l'avait pensé et sa trajectoire se trouvait être exactement celle qu'avaient prévue Mortonson et Sotov. Une masse de 1 000 milliards de tonnes de substance en ignition se précipitait visiblement vers la terre... et les humains ne s'en doutaient pas... ils croyaient assister à un spectacle offert seulement tous les dix millions d'années.

Dans la clinique psychiatrique, Peter Pohle et sa femme Erika se tenaient devant la fenêtre grillée, les yeux levés vers la comète. Erika avait amené les jumelles. « Nous allons voir papi, avait-elle dit, il est dans une maison où il peut se reposer de son grand travail. » Les enfants comprenaient cette explication.

— Pourquoi ne t'es-tu pas mise en sécurité ? lui dit Pohle à voix basse. À présent, il est trop tard.

— N'eût-il pas été toujours trop tard, Peter ? – Ils s'étaient jetés dans les bras l'un de l'autre et considéraient à présent leur mort inimaginable, terrifiante et grandiose, qui se rapprochait de la terre à une allure de 50 kilomètres à la seconde. – Même en Australie, il n'y a pas de sécurité. Si « cela » tombait sur la terre... Peter...

Sa voix se brisa et elle appuya sa tête contre son épaule.

— C'eût été une chance infime, pas davantage. – Peter Pohle jeta un regard vers ses enfants qui se livraient à un nouveau jeu : « Ma comète et ta comète. » – Promets-moi, Erika, dit-il d'une voix étranglée.

— Quoi, Peter ?

— N'attends pas le 5 janvier... ce sera inimaginable, l'effroyable chaleur, le nuage gazeux, le champ magnétique... Donne aux enfants et prends toi-même quelque chose qui vous plongera dans un sommeil profond...

— Peter...

— Je t'en prie.

— Et si, le 5 janvier, la comète passait tout de même très loin de la terre ?

— Elle est déjà sur une orbite dont elle ne peut plus dévier. Elle se dirige droit sur nous. Erika, il faut nous entendre à ce sujet. Je ne comprends pas que nous n'ayons pas encore perdu la raison. Je suis tout à fait calme, mais toi, tu es la femme la plus courageuse du monde !

Elle lui répondit d'un signe de tête et l'entoura de ses bras en pensant : « Si tu savais ce que j'éprouve et combien je suis proche de la démence ! Chaque fois que je regarde mes enfants, j'ai envie de crier si fort que la comète en exploserait ! »

La porte claqua soudain. Le médecin-chef et ses deux assistants venaient d'entrer. Ils restèrent groupés contre la porte. À travers la fenêtre pénétrait le reflet de l'énorme queue de la comète.

— Comment envisagez-vous la suite, monsieur Pohle ? demanda le médecin-chef d'une voix à la fois cassée et enrouée.

— Vous me le demandez ? Alors que je suis un fou ?

Pohle eut un rire amer.

— Les psychiatres aussi peuvent se tromper.

— Mais comme tous les médecins, vous reconnaissez trop tard votre erreur. – Peter Pohle fit un geste vers la fenêtre :

— Posez la question à Kohoutek, Messieurs !

— Entrera-t-elle en collision avec la Terre ? C'est ce qui nous intéresse.

— Que pourriez-vous y changer, Messieurs ?

— Rien. Seulement... – L'un des internes ouvrit d'un geste brusque le col de sa chemise, il étouffait soudain : – La pensée que...

— La fin d'un monde est toujours incompréhensible, conclut Pohle lentement, même pour un spécialiste des maladies nerveuses.

— J'ai quatre enfants.

— Il y a six cents millions d'enfants en ce monde qui ne survivront pas.

— Ainsi la comète va s'écraser contre la terre ? cria le médecin-chef.

— Je l'ignore, car je me trouve enfermé ici dans une pièce aux fenêtres grillées dont les portes n'ont pas de bouton, pour avoir fait ce pronostic. À présent, Messieurs, tout cela m'est indifférent. Les quelques jours qui restent...

Il attira ses enfants à lui et les serra contre sa poitrine. Erika se mit à sangloter silencieusement. Les jumelles regardaient leurs parents avec surprise, avec un sourire de gêne. Maman pleure... pourquoi ? Et papa a aussi les yeux pleins de larmes... que se passe-t-il ?

— Quand ? jeta le médecin-chef d'une voix sèche. Pohle, quand ? Vous savez bien la date exacte.

— Ça ne vous servira plus de rien !

— Mais nous n'allons pas simplement disparaître ! s'écria l'autre interne. Nous ne pouvons tout de même pas...

— Nous pouvons ! lança Pohle. Quoi qu'il en soit, vous n'aurez pas conscience de la collision... car auparavant vous serez cuits par une chaleur de 190 degrés ou asphyxiés par des nuées gazeuses.

— Et pourquoi personne n'en sait-il rien ? balbutia le médecin-chef d'une voix blanche. Pourquoi nous a-t-on caché tout cela ?

— L'aurait-on cru ? – Peter Pohle rit de nouveau, bien qu'il eût toujours les larmes aux yeux. – Si, voici trois semaines, je vous avais dit... – Il eut un geste résigné de la main : – Mais déjà j'étais ici où, selon votre opinion, je me trouvais parfaitement à ma place. Alors déjà la catastrophe était évidente – et malgré cela... Il faut considérer comme une bénédiction que l'humanité l'ignore. Une anarchie effrénée régnerait à présent, on s'entre-tuerait, tout ordre établi serait aboli. Il y aurait dès maintenant des combats pour s'emparer des moyens de transport capables d'atteindre les antipodes ou d'autres parties du monde, par exemple l'Australie.

— Il y a donc un espoir d'être sauvé ? lança l'un des internes d'une voix pathétique.

— Plus à présent, Docteur, répliqua Pohle en secouant la tête. L'impact de 1 000 milliards de tonnes de la masse de Kohoutek sur la terre la fera éclater ! L'Europe centrale devrait être le point d'impact... puis la planète se dissociera comme une pierre qui s'effrite.

— Vous pouvez aller où vous voulez..., reprit le médecin-chef d'une

voix lasse. Toutes les portes vous sont ouvertes, monsieur Pohle.

— Je ne suis donc plus fou ?

— Non...

— Trop tard. – Peter Pohle se tourna vers la fenêtre. La comète dominait le ciel de toute son émouvante beauté. – C'est à présent que je voudrais être fou, ce serait à ce prix seulement que l'on pourrait supporter ce qui vient.

Lil ne s'était montrée imprévoyante que l'espace d'un quart d'heure. Elle était sortie de sa chambre pour aller chercher des journaux en bas dans le hall miteux de l'hôtel. Il n'y avait aucun luxe au Hack's Hôtel, mais il s'y trouvait tout de même un stand de journaux et une machine automatique distribuant des boissons fraîches. Cela économisait le service dans les chambres et il y avait au choix du coca, du jus d'orange, de l'eau gazeuse, du jus de pamplemousse.

Lorsque Lil revint en haut et ouvrit la porte de la chambre, elle constata aussitôt que Herp Masters s'était évadé. Il avait dû feindre le sommeil pendant ces dernières heures dans l'attente d'une occasion de se libérer. Lil devina le chemin qu'il avait pris : il était monté jusqu'au dernier étage, puis il était redescendu dans la cave avec l'ascenseur des gens de service, et par les garages avait pris le large. Il eût été absurde de se lancer à sa poursuite.

Lil s'approcha de la fenêtre et considéra la comète, si proche que l'on croyait pouvoir la toucher, bien qu'elle fût encore éloignée de centaines de millions de kilomètres, et elle joignit les mains.

— Dieu, donne-moi les forces nécessaires, dit-elle tout bas, donne-moi la force de n'avoir pas peur, afin que je meure avec courage !

Mais tandis qu'elle priait de la sorte, elle savait que la peur la dévorait. Mourir en toute lucidité alors qu'on est aussi attaché à la vie, mourir irrémédiablement les yeux ouverts, c'est la mort la plus terrible.

Pendant ce temps, Herp Masters parcourait les rues au pas de course. Il dévisageait les passants... ils allaient leur chemin, comme si cette boule de feu dans le ciel était ce qu'il y avait de plus naturel au monde. Des files de voitures avançaient dans les rues profondes comme des vallées, les métros ferraillaient sous l'asphalte, les enseignes lumineuses clignotaient et des bars s'échappaient de la musique, on dansait, riait, flirtait, au coin des rues les prostituées faisaient les cent pas et adressaient des signes aux conducteurs des autos en brandissant leurs sacs à main. Dans les drugstores, les clients s'empilaient, les éventaires sur lesquels on vendait des saucisses et des hamburgers étaient pris d'assaut... par cette froide journée new-yorkaise, un morceau bien chaud faisait du bien.

Herp Masters se tenait la tête, le regard rivé à la comète éblouissante. Il ne pouvait admettre l'indifférence de ses concitoyens.

Les journaux étaient pleins de la comète Kohoutek, mais ce qu'ils proclamaient n'était qu'un ramassis de mensonges où manquait cette phrase : le monde sera anéanti !

Masters s'arrêta devant une prostituée et la regarda dans les yeux.

— Es-tu aveugle ? dit-il d'une voix tendue par l'émotion.

— Si ça te plaît et si tu veux ajouter dix dollars en plus, je ferai l'aveugle ! dit la fille impavide.

— Regarde donc là-haut ! – Masters fit un geste désignant le ciel. – Tas d'idiots, le monde va périr !

— Pour cinquante dollars, chéri, je te ferai connaître une telle fin du monde que tu en resteras anéanti, la gueule en bas, une heure au moins ! répondit la fille. T'es un gars pervers, quoi ?

— La comète ! rugit Herp.

— Tu peux l'avoir dans mon lit avec moi. – La putain eut un rire râpeux : – Dis simplement que t'as aussi une queue enflammée...

Herp Masters poursuivit sa course. À plusieurs reprises, il arrêta des gens, leur montra le ciel en criant : « Ne savez-vous pas que c'est la fin du monde ? Exactement le 5 janvier ! »

Quelques-uns se moquèrent de lui. Un homme lui envoya une bourrade qui le fit heurter un mur, deux autres lui répondirent : « Le 5 janvier, bon Dieu, alors il faut s'enfiler encore quelques whiskies... » Une vieille dame signala Herp à des agents... inutile de vouloir convaincre qui que ce fût. Herp continua de fuir. Il arrêta un taxi et se fit conduire à la rédaction du petit journal *New York Evening* où il trouva son vieil ami Joe Bitter, un gros homme franchement obèse qu'on ne voyait jamais qu'occupé à s'empiffrer et qui justement dévorait un steak lorsque Masters franchit la porte en verre dépoli.

— Qu'as-tu vieux ? Tu en as une dégainé ! s'écria Joe en continuant d'absorber son « en-cas », le F.B.I. lui-même ne te reconnaîtrait pas ! Assieds-toi, qu'as-tu inventé pour être à présent le n° 1 des types que la police recherche ? Aurais-tu tenté d'offrir un mauvais café à Garrison ?

— Joe, fiche-moi ton sacré steak de côté ! lança Herp d'une voix enrouée. Nous sommes aujourd'hui le 1^{er} janvier. Dès maintenant, plus rien ne compte ! Prépare un gros titre en rouge, Joe : le 5 janvier, la comète Kohoutek entrera en collision avec la Terre... d'ailleurs, en voici les preuves indéniables que j'ai recueillies... c'est pourquoi ils me recherchent, il s'agit de me rendre à jamais muet !

Joe Bitter cessa de mastiquer, ses petits yeux noyés dans un immense visage joufflu devinrent étrangement fixes :

— Est-ce possible, Herpi ? dit-il dans un souffle.

— Oui, que diable !

— Dans quatre jours ?

— Oui.

— Le monde entier : boum ! fini ?

— Oui !

— Je vais te publier ça ! – Joe appuya sur tous les boutons qui luisaient sur l'appareil interphone placé sur sa table. – Bon Dieu, je vais te sortir ça, Herpi ! – Il se leva d'un bond, s'approcha de la fenêtre en se dandinant et considéra la comète. – Allons, d'ici le 5, je bouffe à en crever ! Mais si je suis encore en vie le 6 janvier, je te casse la gueule, vieux...

Il fallut tout juste une demi-heure à Herp Masters pour rédiger le reportage le plus important de son existence. Il était assis devant sa machine électrique et s'étonnait lui-même de la rapidité de ses doigts glissant sur les touches, de la résonance énorme du cliquetis qui en résultait.

Il dactylographiait comme en état d'hypnose. Joe Bitter, tout songeur, jeta plusieurs fois un regard par-dessus l'épaule de Herp et parcourut quelques pages de son travail. Il se retira vivement lorsque Masters, agacé, se mit à gronder comme un dogue.

— Allons, allons ! lança Joe, calmons-nous, j'ai fait mettre la machine au point, nous allons changer l'ordonnance de la Une, on marquera d'un gros trait la page de titre. As-tu déjà eu l'honneur de la Une, Herpi ?

— Tiens ta gueule ! répliqua Masters en poursuivant ses tapotements. Tiens ta maudite gueule, Joe, je suis en train de me sortir l'âme des tripes !

— On va nous lyncher, Herpi !

Masters leva brièvement les yeux :

— C'est peut-être vraiment le dernier numéro du *New York Evening*, Joe, mais quel numéro sensationnel !

— Tu veux donc me perdre ! s'écria Bitter.

— Joe, pas de bêtises... quatre jours avant la fin du monde... – Herp considéra fixement les lignes frappées sur la machine à écrire : – Il n'y a plus rien à perdre : une vague de fond soulevée dans l'Atlantique et mesurant plus de deux cents mètres de haut balayera New York.

— Alors, je ficherais le camp demain pour les montagnes Rocheuses...

— Là aussi, tu seras frappé, Joe. La radioactivité...

— Laquelle ?

Joe Bitter considéra Masters avec effroi. Herp eut un geste de négation.

— Lis l'article et laisse-moi seul, mon gros, j'aurai terminé dans dix minutes !

De nouveau, il se pencha sur son clavier dont le crépitement reprit.

Joe retourna dans la salle des machines, s'arrêta contre la vieille rotative et offrit – ce qui était interdit – une cigarette au chef d'impression. Contre la paroi en verre dépoli séparant la salle des compositeurs de celle du moulage des caractères, se collaient les visages des autres ouvriers. Le chef avait fait stopper les machines... pour une nouvelle sensationnelle ? Avait-on enlevé ou assassiné quelqu'un ?

— Une grosse sensation ? demanda le chef d'impression en commençant à fumer sa cigarette.

Auparavant, Joe tempêtait toujours s'il éventait la moindre trace de fumée dans la salle des machines.

— Assez grosse... – Joe Bitter suait – la comète !

— Ce truc là-haut dans le ciel ? C'est déjà une vieille lune, chef.

— Elle va tomber sur la terre.

— Idiotie !

— Le 5 janvier.

— Devons-nous ajouter une page humoristique ? Ce serait nouveau. Peut-être cela dépendra-t-il...

Joe Bitter planta là son subordonné et retourna dans son bureau où Masters restait penché au-dessus de sa machine à écrire, à croire qu'un aimant gigantesque le rivait à ses touches.

— Arrête ! aboya Bitter, c'est gaspiller le papier et le ruban. Tout le monde va se payer notre tête !

— Jusqu'à ce que ça pète !

— À ce moment-là, nous serons morts de rire, Herp ! Que veux-tu, on ne peut pas vendre au public la prédiction de sa mort pour une certaine date ! Ça ne colle pas, simplement.

Lorsque cette affaire apparaîtra comme un fiasco, je te permets de me pendre ! répliqua Masters avec un sérieux sinistre, ou mieux encore, tu pourras t'offrir le spectacle de mon suicide !

Joe Bitter haussa ses larges épaules, se retira derrière sa table à écrire et attendit les événements.

« Encore trois minutes, pensait-il, j'assisterai au spectacle de la satisfaction de cet idiot sûr de lui, puis je le prendrai au collet et le lancerai comme une pomme pourrie dans la cour intérieure parmi les boîtes à ordures. J'ai encore le choix : je risque de révéler cette nouvelle sensationnelle et elle s'avère exacte, alors les quatre derniers jours de la planète m'appartiendront ainsi qu'au *New York Evening*, ou j'abandonne, non sans avoir assommé notre Herpi ! Troisième possibilité : la plus grosse mystification dans toute l'histoire de la presse... je n'ose pas même y penser. »

— Combien de temps pour finir ? lança Bitter d'une voix étouffée.

— Encore dix lignes.

— Mes gars vont crever de rire, Herpi.

— Ça vaut mieux que d'être déchiqueté par Kohoutek !

Lil Abbott avait longuement lutté contre elle-même. Ce qu'elle projetait était une trahison à l'égard de Herp, mais elle était nécessaire si l'on songeait à l'humanité tout entière. L'obsession de Herp lui semblait angoissante à présent. Quelque chose paraissait dérangé dans son cerveau, une sorte de « verrou » avait dû lâcher... il n'était plus ce gai luron, toujours optimiste et insouciant, qui ne s'aigrissait pas de rester dans l'ombre des « grands » de sa profession qui n'écrivaient pourtant pas mieux que lui, mais qui avaient tendu leurs rets partout et étaient à tu et à toi avec les personnages de poids.

Il ne restait de cet « Herpi » que ses yeux... tout le reste lui était devenu étranger, comme cette mascarade dans laquelle il s'était retranché. C'était à croire que la comète Kohoutek avait trouvé en Masters sa première victime. Tout le monde ignorait encore la mort de Mortonson.

Lil s'en fut à la plus proche cabine téléphonique et fit le numéro du F.B.I. new-yorkais. La centrale téléphonique lui répondit et transmit son appel à un homme dont les paroles n'avaient pas du tout la résonance vocale d'un employé du F.B.I. selon la tradition des films policiers. Voix sèche qui trahissait un peu d'ennui.

— Écoutez-moi, commença Lil. – Son souffle se précipita tant son émotion l'étouffait. – Je suis la fiancée de Herp Masters, l'homme n° 1 de votre liste. Herpi se trouvait avec moi jusqu'il y a une heure, car j'avais réussi à le retenir. Mais il m'a échappé. Je sais ce qu'il a l'intention de faire, c'est pourquoi je vous téléphone. Il faut que vous le retrouviez, Monsieur... car s'il a la possibilité de publier ce qu'il sait, alors...

— Un instant, Mademoiselle, répondit la voix excédée, je ne suis spécialiste que dans la section chemin de fer. Ceci est l'affaire du chef, je vous passe le service...

Il y eut encore des craquements sur la ligne, puis une voix plus claire, énergique :

— Oui ? De quoi s'agit-il ? Vous savez où est Masters ?

— Je ne sais pas où il est ! – Et brusquement, Lil se mit à pleurer. Elle s'adossa à la paroi de verre dépoli de la cabine téléphonique et eut de la peine à maintenir le combiné à la hauteur de ses lèvres. – Je sais seulement qu'il va y avoir un malheur, un malheur épouvantable si Herpi suit son idée ! Vous savez ce qu'il veut faire, Monsieur ?

— Oui, répondit nettement la voix. Pouvez-vous venir nous voir ? Ou devons-nous aller vous prendre quelque part ?

— Je viens, dit Lil faiblement. J'ai... j'ai tellement peur.

Aux postes de commandement des batteries stratégiques de fusées à têtes nucléaires, les téléphones se mirent à sonner. Les chefs donnèrent

l'alarme. Lentement les coupoles d'acier s'ouvrirent, tandis que les rampes de lancement souterraines s'élevaient vers la surface. Les fusées intercontinentales gigantesques avec leurs têtes nucléaires luirent dans la lumière du soir. Au même instant, selon une décision commune prise par radio avec les U.S.A., les fusées atomiques soviétiques étaient également prêtes au tir. Le professeur Sotov à Novo Kiousnov avait donné les calculs exacts qui correspondaient aux dates transmises par le Mont Hillary. Dans la nuit, exactement à 3 h 19, la comète Kohoutek se trouverait dans le champ de tir des fusées. On pourrait l'atteindre. Quelques savants et des militaires se trouvaient aux commandes. Voroucov et Garrison étaient reliés directement aux postes de commandement des batteries. Un télescope géant muni d'une caméra de télévision devait filmer la destruction de la comète.

— Une seule fusée atomique ne servira à rien du tout, affirmait le conseiller technique du président, lorsque l'on s'installa devant le grand écran de télévision ; cependant dans le cas où cette force de feu concentrée l'atteindrait, celle-ci devrait exercer une perturbation sensible. Nous ne savons pas encore le nombre des batteries russes, mais nous pourrons le connaître à ce moment-là. Somme toute, il s'agit du maintien en vie du monde entier – parvenus à ce point, les mystères devraient cesser.

Ce même soir, à Berlin, deux pièces de théâtre tenaient l'affiche, à New York c'était un « show » nouveau, à Paris chantait Gilbert Bécaud, tandis qu'à Cologne certaines grosses plaisanteries excitaient les rires tonitruants des membres d'une assemblée présidant tous les ans au déroulement des fêtes du Carnaval. À Londres, un brouillard impénétrable régnait ; en Italie, les sociétés d'exploitation attendaient la première grève de l'année nouvelle. Partout dans le monde, la vie maudite et radieuse continuait, on avait faim, on s'empiffrait, on faisait l'amour, on mourait, et bien peu de personnes se souciaient de la rayonnante étoile qui traversait les deux. En Afrique et en Asie, en Amérique latine et dans les mers du Sud, les humains ignoraient absolument qu'une comète avait pénétré dans le système solaire, auquel appartient la Terre.

Près de 2 milliards d'humains mourraient le 5 janvier sans savoir pour quelle raison, les autres millions sauraient quel était le provocateur de la catastrophe, mais ce mince avantage ne leur était d'aucune utilité.

Les batteries de fusées étaient donc prêtes au tir. Les têtes nucléaires étaient amorcées... Jamais encore l'humanité ne s'était trouvée aussi décidée à déclencher son autodestruction que ce soir-là.

— La pensée que les Russes pourraient non pas tirer sur la comète mais sur les U.S.A. est fascinante ! déclara l'un des généraux qui se trouvaient dans l'entourage de Garrison, ou supposons le contraire :

un coup au but... et la politique mondiale recevrait une solution unique...

— Pour quatre jours, ce serait inepte ! lança d'une voix enrouée Messenger qui, nerveusement, consultait sa montre.

— Si je ne croyais pas à la science, je croirais jouer dans un film d'anticipation.

Au quartier général du F.B.I. de New York, Lil Abbott décrivait pendant ce temps le changement qu'avait subi la personnalité de Herp Masters, ce qu'il projetait de faire et l'aspect nouveau qu'il s'était donné à l'aide d'une perruque et de stupides lunettes. Un policier-dessinateur établit un portrait robot d'après ses déclarations ; finalement, Lil épuisée lui dit :

— Oui, c'est bien l'aspect qu'il a à présent, c'est lui !

On lui versa un whisky bien tassé, elle pleura de nouveau, ce que comprirent parfaitement chacun de ces rudes hommes qui l'entouraient.

Dans la clinique psychiatrique, les portes dépourvues de boutons s'étaient ouvertes pour Peter Pohle. Il était libre et pouvait aller où il lui plairait. Mais il restait dans sa petite chambre. Assis sur son lit de sangles avec Erika et les jumelles, il aidait les enfants à construire, à l'aide de cubes de bois, une ferme abritant vaches, cochons, moutons.

Les médecins étaient à présent, à leur tour, séparés du monde et comme limogés. Les lignes téléphoniques de la clinique étant sur table d'écoute, le médecin-chef ayant dit à son épouse que Kohoutek se heurterait à la terre, la communication avait été interrompue et le plan « étoile » avait été mis en vigueur. Les membres d'une commission extraordinaire qui ignoraient eux-mêmes ce que tout ceci signifiait, durent isoler les médecins dans leur réfectoire.

— Vous n'allez pas nous retenir ici jusqu'au 5 janvier ! s'écria le médecin-chef. Ma protestation est assez paradoxale de dire ça dans cette clinique, mais c'est pure idiotie ! Comment voulez-vous que nous expliquions à nos femmes que nous ne rentrerons pas à la maison ? Voilà où le bât blesse : vous prétendez supprimer une cause d'inquiétude et vous provoquez plus d'angoisse encore... Comment voulez-vous...

— Vos épouses sont déjà au courant, dit l'un des messieurs, membres de la commission extraordinaire. M. le Conseiller gouvernemental, le docteur Schmelzer, s'en est chargé, j'ignore les explications qu'il a pu fournir, mais les secrets d'État bien cuisinés sont généralement avalés sans difficulté, même par des épouses...

— Il faut donc que nous restions collés ici jusqu'à ce que la comète s'abatte sur nos têtes ? demanda l'un des internes sur un ton contenu. Monsieur, c'est trop demander !

— Auriez-vous l'intention de prendre le large, Docteur ? demanda le conseiller extraordinaire. Auriez-vous l'intention de vous comporter plus dangereusement, Messieurs, que vos malades mentaux ?

— Attendez ! — Le médecin-chef considérait fixement la fenêtre. Celle-ci n'était pas grillée, car on se trouvait dans le réfectoire des médecins. — Vous constaterez avec étonnement combien en quatre jours le monde peut changer...

Certaines questions, si l'on s'aventure à les poser, reçoivent tout naturellement une réponse stupide. Qui donc ayant demandé par moins 20 degrés sous zéro : « Fait-il froid ? » risque de recevoir en réponse : « Non, il fait chaud ! » C'est tout au plus si on lui dira sur un ton moqueur : « J'en ai déjà les oreilles rouges ! » Le représentant de la commission extraordinaire n'en jeta pas moins : « Que se passera-t-il dans quatre jours ? » pour recevoir aussitôt cette réponse du médecin-chef : « Alors le monde périra ! »

« Naturellement, pensa le conseiller, ce sont des médecins de fous ! Avec le temps, ils finissent par ressembler à leurs malades. » Offensé, il s'assit devant une table à quelque distance des médecins et but une tasse de café chaud que l'on extrayait d'un gros percolateur, puis il fuma un cigarillo en silence. Lorsque le téléphone grésilla, il s'en fut au comptoir et décrocha l'écouteur.

— Tout va bien, dit-il, puis s'adressant aux médecins qui avaient levé les yeux vers lui : — Vos femmes sont d'accord, elles montrent plus de compréhension que vous, Messieurs !

— Voilà une cochonnerie ! lança le médecin-chef, en de telles circonstances, oser nous séparer de nos familles ! Je veux être mis immédiatement en communication avec mon avocat !

— Nous avons reçu l'ordre de n'établir aucun contact pour vous. — Le conseiller haussa les épaules, il paraissait vraiment ignorant de la situation. — Pourquoi, me dites-vous ? Ne me questionnez pas : je l'ignore.

— Je puis vous le dire ! aboya le second interne, mais vous allez nous croire fous ! Allez plutôt vous renseigner auprès du docteur Pohle, chambre 14 ! — Il se mit debout d'un bond et marcha de long en large, hors de lui : — Combien de temps le gouvernement croira-t-il nécessaire de garder le secret ? On ne peut pas taire une telle menace ! Je vous le répète : la comète que vous voyez dans le ciel va entrer en collision avec la terre !

— Inepties !

Le conseiller serra sa tasse de café entre ses doigts. Il paraissait furieux, mais on le sentait se glacer intérieurement.

Le matin à 6 heures, les premiers exemplaires du *New York Evening* furent mis sous presse. Joe Bitter avait embrigadé cent chômeurs pour

vendre ces numéros en ville à la criée. Pour la première fois depuis que l'*Evening* existait, il avait fait imprimer 100 000 exemplaires et autorisé l'adjonction d'une barre rouge sous le gros titre en première page.

Herp Masters était épuisé... Les yeux caves, pâle, absolument hors de combat, il restait affalé sur sa chaise après avoir terminé son article. Joe Bitter, qui relisait le manuscrit avant de l'envoyer à la composition, s'adossa au mur et, toutes les cinq lignes, levait un regard fixe qui s'attachait à la personne de Herp.

— Tout cela est-il exact ? demanda-t-il d'une voix terne.

— Chaque mot est exact.

— Mais c'est une catastrophe !

— On ne peut rien te cacher.

— Mon Dieu, que peut-on faire, Herpi ?

— Rien.

— Mais je ne veux pas mourir le 5 janvier !

— L'humanité tout entière y répugne, mais elle y sera bien obligée.

— À la suite de cet article, les suicides seront innombrables !

— Ces gens-là seront plus favorisés que ceux qui mourront les yeux ouverts au sein de cet enfer.

— Et toi, Herpi, que feras-tu ?

— Rien : je veux voir la comète tomber sur la terre !

— Moi pas ! – Joe Bitter griffa de ses doigts crispés les pages du manuscrit : – Lorsque ce numéro sera sorti, je ficheraï le camp dans les montagnes Rocheuses ! Viens avec moi, Herpi. Que diable, même si toute l'Europe disparaissait... il nous restera une chance dans les Rocheuses ! Ou crois-tu que la planète tout entière explosera ?

— Les deux pôles fondront. L'Europe centrale ne sera plus qu'un seul volcan, un cratère mesurant 1 500 kilomètres de diamètre, d'où s'écoulera le magma en fusion. Tu veux vivre ça ?

— Herpi ! Tu es Satan en personne !

— Ce n'est pas moi. – Masters fit un geste vers le haut : – C'est la comète, il faut nous faire une raison.

Les hommes qui fondaient les caractères, ceux qui composaient les planches et ceux qui imprimaient ayant pris connaissance de la « grande sensation » écrite par Masters s'esclaffèrent avant que la vieille machine ne se mette en mouvement pour livrer un à un les numéros du journal avec la Une au titre renouvelé.

— Le vieux est dingue ! lança le chef imprimeur en poussant un bouton. – Aussitôt, la machine rugit, puis elle tourna à plein rendement en frémissant et grondant de tous ses rouages. – Mais après tout ce sont ses oignons ! S'il lui plaît de se rendre ridicule ! Mes gars, il est temps de nous chercher un autre travail : après ce numéro, l'*Evening* est foutu !

Joe Bitter quitta son imprimerie un quart d'heure plus tard, alla remplir ses valises, bourra de vivres et de boissons la camionnette avec laquelle il se rendait habituellement à la pêche et démarra. Il emportait aussi de l'argent sur lui. Il avait mis de côté 45 000 dollars ignorés du perceuteur. Une fois encore, revenu à l'imprimerie il envoya une bourrade à Herp Masters qui regardait lui, les yeux vides.

— Viens avec moi, idiot !

— Je dois d'abord chercher Lil.

— Nous n'en avons plus le temps. Dans trois heures, une colonne d'automobiles déferlera en direction des montagnes, il faudra être déjà suffisamment loin d'elle à ce moment-là.

— Je ne pars pas sans Lil.

— Alors, salue pour moi Kohoutek ! cria Bitter qui s'éloigna en courant et fit claquer la porte derrière lui.

Herp fuma encore une cigarette, but deux verres du whisky de Joe et quitta à son tour l'imprimerie du *New York Evening*.

Il avançait lentement par les rues, atteignit le Hack's Hôtel et trouva vide la petite chambre étouffante. Il se laissa tomber sur le lit, les bras croisés sous la nuque.

À présent, tout était fait de ce qui pouvait être fait. Il ne restait plus qu'un vide effrayant. « On se tuerait volontiers en un tel instant, pensa-t-il. Il n'y a plus rien pour moi en ce monde. Vivre encore, à quoi bon ? Et puis l'anéantissement approche. Dans une heure, chacun sera fixé là-dessus. Pourquoi Lil est-elle absente ? Pourquoi suis-je seul ? »

Lil, j'ai besoin de toi ! À présent, je commence à avoir peur...

La police, le F.B.I. et la C.I.A. ne purent empêcher que le *New York Evening* fût vendu par cent trente crieurs dans les rues de la ville. On leur arracha les numéros, puis ayant lu la manchette soulignée de rouge, chacun s'esclaffa. Mais les journaux se vendirent comme des petits pains... au bout d'une demi-heure cette édition se trouva épuisée et le chef imprimeur prit la responsabilité de remettre la rotative en marche. Quant à Joe Bitter, on ne put le trouver nulle part.

— On prétend que les gens n'aiment plus les blagues ! lança le chef d'impression. Mais ils achètent cette plaisanterie ! Allons, les gars, amenez-moi les rouleaux de papier ! Nous allons l'imprimer jusqu'à ce que cette vieille casserole n'en puisse plus !

Le premier numéro de l'*Evening* qui parvint au F.B.I. déclencha l'alerte d'urgence. La police frappa aussitôt un grand coup : les vendeurs furent coffrés avec ce qu'il leur restait de journaux à vendre et on les mena en voiture cellulaire, toutes sirènes hurlantes, jusqu'à l'imprimerie. Les policiers l'occupèrent pour détruire aussitôt les « plombs » de ce dernier numéro. Tout le personnel de l'*Evening* fut

arrêté.

— Et tout ça pour cette idiotie ? hurla le chef imprimeur. En voilà une plaisanterie ! Vous ne savez donc plus rigoler, vous dans la police ?

Mais lorsque parurent des fonctionnaires du F.B.I. pour interroger chacun et surtout pour demander où se trouvaient Herp Masters et Joe Bitter sur un ton très grave, chacun des hommes de l'*Evening* fut pris de pressentiments sinistres.

— C'est donc vrai ? bégaya l'un des fondeurs tout désespéré. Voyons, ne blaguez pas, il n'est pas possible que ce soit exact ? Ce n'est pas possible !

— Il y est tout de même parvenu... dit au quartier général du F.B.I. le chef de la section de New York à Lil Abbott. Tout dépendra de la réaction du public. Démentir cette nouvelle serait vain... chaque démenti ne fera qu'amplifier les soupçons. On a désormais pris l'habitude de considérer non sans raison que tout ce que le gouvernement dément avec énergie, est vrai au fond.

On attendait les premières nouvelles de l'extérieur. Elles ne se firent pas attendre et c'étaient celles d'un plein succès. Tous, les vendeurs venaient d'être arrêtés. Les numéros dont on pouvait encore s'emparer avaient été anéantis. Mais on avait déjà vendu le premier tirage.

— Il y a eu exactement 120 000 numéros vendus dans le public, déclara le chef du F.B.I. La plupart des lecteurs s'en sont amusés, mais si sur 120 000 il n'y a que mille lecteurs pour prendre au sérieux l'article de Herp, cela déclenchera une panique générale et il y aura plus de mille lecteurs pour le croire...

Et en Europe, là où le choc doit avoir lieu, on ne le sait pas encore ? demanda Lil à voix basse.

— Là-bas, le calme règne, selon les dernières dépêches. Les initiés ont été isolés, mais je suis sûr qu'à présent l'article de Herp est émis par radio dans le monde entier. — Le chef du F.B.I. éleva ses deux mains à la fois : geste de capitulation. — Nous ne pouvons plus rien empêcher si l'humanité ne réagit pas d'elle-même dans le sens de la raison.

— Vous ne croyez pas à la fin du monde ?

— Non !

— Et pourquoi pas ? À cause d'un certain démenti scientifique ?

— Je ne saurais m'expliquer à ce sujet. — Le chef du F.B.I. s'assit et jeta le journal récemment imprimé dans son panier à papier. — Je ne sais quoi à cette pensée se cabre en moi intérieurement... Mais peut-être n'est-ce là que la volonté de vivre.

À la Maison-Blanche, où l'on suivait fiévreusement les préparatifs de l'envoi des fusées qui devaient détruire la comète Kohoutek en

dehors du champ terrestre, la nouvelle de la parution du *New York Evening* joua le rôle d'une déflagration inattendue. Messenger se mit aussitôt en liaison avec le F.B.I., rugit à l'adresse des fonctionnaires effarés et fit transmettre l'ordre de Garrison selon lequel, en cas de panique, il convenait de prendre aussitôt les grands moyens pour ramener le calme. Avant tout, la télévision avait mission de tourner en ridicule l'article de l'*Evening*... le ridicule tue.

La police et la garde nationale reçurent l'ordre de tirer dès les premiers indices de pillage. De même, toutes les garnisons furent mises sur pied d'alerte, toutes les voies de déviation furent contrôlées, il fallait avant tout éviter un exode massif de la population hors des villes.

— Il n'y aura pas de collision avec la Terre ! criait Messenger énervé. Nous avons pris les mesures nécessaires. Dans trente-six heures, tout sera oublié.

Des postes de commandement des fusées atomiques, on, donna l'ordre d'être prêt à tirer. Le même ordre fut transmis de Russie par le téléphone rouge. Une fois de plus, on confronta les montres. Les ordinateurs livraient toujours des chiffres. Encore une heure et vingt-cinq minutes jusqu'au grand coup de feu !

— Nous balaierons du ciel cette stupide comète ! dit l'un des généraux de l'entourage de Garrison. D'ailleurs, il n'y a aucun danger. Les nuages radioactifs demeureront en suspens dans l'infini, de même que Kohoutek réduite en poussière !

Et quelqu'un à l'arrière-plan ajouta à mi-voix :

— Ce jour-là devrait être celui où l'humanité reconnaîtra enfin que l'on doit travailler les uns pour les autres et que tous les intérêts nationalistes sont criminels à l'égard de la collectivité terrestre... Qu'est-ce donc que notre Terre ? Espérons-le, tout apparaîtra enfin dans sa réalité.

— Comment allons-nous mourir ? demanda Peter Pohle à sa femme.

Les jumelles, fatiguées à force de jouer, dormait dans le lit dont il faisait usage lorsqu'il était fatigué. Elles n'avaient aucune conscience de ce qui se passait autour d'elles.

— Mourir ? répéta Erika d'une voix sourde. Peter...

— Je ne permettrai pas que toi et les enfants assistiez à l'écrasement de la Terre par Kohoutek. Ces heures dépasseront en horreur tout ce que l'on a pu s'imaginer de l'enfer. Il faut... que vous ayez évité cela auparavant.

— Je resterai avec toi jusqu'au dernier instant, Peter, déclara Erika d'un ton ferme. Il n'y a pas à discuter à ce sujet !

— Et les enfants ? — Il s'empara de ses mains et sentit qu'elles

étaient glacées. – Erika, faut-il qu'elles étouffent brûlées vives dans les flammes ? – Il éleva ses mains à ses lèvres tremblantes et les baisa. – Erika, il faut trouver une solution pour les endormir en douceur : je sais où est la pharmacie de la clinique, il faut que nous y prenions des somnifères éprouvés et sûrs... Ne me dévisage pas ainsi, Erika... À présent, nous pouvons encore agir... lorsque le ciel sera en feu, nous serons tous fous.

Il parut impossible de pénétrer dans la pharmacie de la clinique. Devant la porte de la chambre de Peter Pohle stationnait un aimable fonctionnaire de la police, qui se leva dès qu'il vit sortir Pohle.

— Où allez-vous ? demanda-t-il poliment. Vous pouvez vous déplacer librement, Monsieur le Professeur, seulement j'ai ordre de vous accompagner.

— Vous appelez ça être libre ?

— C'est selon le point de vue où l'on se place. Ne m'en demandez pas davantage.

— Mais moi, je sais. – Pohle mesura du regard cet homme courtois : – Avez-vous de la famille ?

— Une femme et six enfants.

— Rentrez chez vous, jetez votre uniforme par la fenêtre et ne vous occupez plus que des vôtres !

— Et c'est le bon Dieu qui leur donnera à manger, hein ? – Le policier eut un grand rire. – Si vous me trouvez une meilleure situation, Monsieur le Professeur... mais avec une pension !

Peter Pohle retourna dans sa chambre. Erika s'était couchée auprès des enfants et avait entouré de ses bras les deux petites filles endormies. On eût dit qu'elle voulait protéger ses enfants de son corps pour leur éviter l'anéantissement.

— Il y a un policier devant la porte, annonça Pohle, un solide gaillard dont je ne pourrais pas avoir raison... mais il sera relevé à un moment donné, peut-être alors pourrai-je me mesurer avec son successeur.

— Jamais je ne tuerai les enfants ! jamais ! lança Erika à voix basse, je ne crois pas ce que tu dis, non je ne crois pas que la comète tombera sur la terre ! Tu es fou... tu es vraiment fou !

— Erika ! balbutia Pohle effaré. Erika, qu'as-tu ?

— Laisse-nous en paix ! Je le répète : laisse-nous en paix !

— Mais tu sais bien que j'ai raison !

— Je ne veux pas le savoir, as-tu compris ? – Elle serra plus étroitement contre elle les enfants endormies. – Si tu oses leur faire absorber quoi que ce soit, je te tue !

— Erika !

Peter Pohle se laissa tomber sur une chaise, anéanti, et enfouit son visage dans ses mains en s'efforçant de ne pas penser aux visions

infernales qui, il en était certain en tant qu'astronome, se réaliseraient dans un proche avenir.

— Que raconteras-tu aux enfants lorsque ce monstre en ignition se rapprochera de plus en plus et envahira tout le ciel ?

— Rien ! rien ! rien ! Ça n'existe pas ! Laisse-nous en paix ! En paix !

Peter Pohle se leva en soupirant et sortit de nouveau. Le policier jovial, père de six enfants, l'accueillit encore avec un aimable petit salut.

— J'ai besoin d'un médecin, déclara Pohle, ma femme est malade, il lui faut un calmant !

— Sonnez donc pour qu'on vous envoie un médecin, Monsieur le Professeur !

— Il n'y a pas de sonnette dans les chambres ici, mon cher. Nous sommes dans une maison d'aliénés ! Ces gens-là ne sonnent jamais, mais si vous voulez bien m'accompagner, je sais où se trouve le bureau des médecins.

Le policier considéra Pohle d'un air pensif, puis il fit un signe d'assentiment. On lisait clairement sa pensée sur son visage : « Tu n'as pas le cerveau tout à fait d'aplomb, mon ami, autrement tu n'aurais pas été mis ici sous clé... Allons-y... quel sale métier ! Les policiers sont-ils faits pour surveiller les fous même inoffensifs comme ce docteur Pohle ? »

Ils suivirent le long couloir menant à une porte massive que l'on n'ouvrait qu'à l'aide d'une clé d'un modèle spécial. Derrière commençait l'escalier et se trouvaient des ascenseurs par lesquels on accédait au premier étage, puis au second à gauche... où était la pharmacie.

Peter Pohle s'arrêta devant l'avant-dernière porte qui était ouverte. Le bureau des médecins était désert et la salle des consultations également vide. Derrière les portes closes des autres pièces, on entendait parler, pas davantage. Le système d'insonorisation ne laissait guère filtrer de son.

— Que se passe-t-il donc ? demanda Pohle. Où est le personnel ? Depuis quand laisse-t-on tout à fait seuls des malades nerveux ?

Le policier haussa les épaules.

— Je l'ignore, Monsieur le Professeur. Il n'y a pas plus d'une heure, la plus grande animation régnait ici. Puis un conseiller du gouvernement a surgi, c'est ainsi que les autres l'ont nommé, et il les a tous emmenés quelque part.

— Ah ! c'est ça !

Pohle pénétra dans le bureau des médecins et regarda autour de lui. Une table à écrire, une chaise, une table d'auscultation, un calendrier mural, la photo en couleurs d'un paysage de Suisse, un tensiomètre,

un fichier, une penderie, puis une étagère chargée de médicaments pour la circulation, de calmants, de tranquillisants, de somnifères, il n'y avait qu'à tendre la main. « Il en va toujours ainsi, se dit Pohle, on ne pense qu'en dernier lieu au plus facile... la pharmacie de la clinique est inaccessible, mais voici que tout m'est offert et je n'ai qu'à choisir. »

— Il n'y a personne ! lança-t-il à la cantonade.

— Peut-être pourrait-on téléphoner ?

— Où ?

— Le standard doit le savoir.

— Naturellement.

« Il me croit sans doute abruti, pensa Pohle, mais c'est la seule attitude à prendre pour paraître inoffensif à ses yeux. » Il décrocha le combiné, fit mine de composer un numéro et attendit, puis il raccrocha, recommença une seconde fois et rejeta le combiné sur sa fourche d'un air résigné.

— Le téléphone est sans doute dérangé : pas de tonalité ! Essayez donc à côté, dans la salle d'auscultation. Monsieur le Commissaire, je voudrais un médecin pour ma femme.

Le policier fit un signe d'assentiment : la pièce contiguë c'était possible... l'homme surveillé ne restait pas seul, d'ailleurs où donc le professeur pouvait-il aller ? Toutes les portes étaient verrouillées.

— Si j'étais commissaire de police, ce serait beau ! dit-il sur un ton cordial, je n'aurais pas à faire ici le pied de grue !

Il s'éloigna un instant pour aller téléphoner dans la pièce voisine. Cependant, Pohle ouvrait vivement la porte vitrée de l'étagère aux médicaments et bourrait les poches de son veston de tout ce qui lui tombait sous la main. Peu importait : tout médicament pris à haute dose est mortel pour un enfant. Mais il s'empara exactement de ce qu'il voulait... Lorsque le policier revint, Pohle avait fait main basse sur dix boîtes de tranquillisants, du Megaphen et du Pacotol. Il s'était accoudé à la table à écrire et semblait tellement innocent que le policier lui adressa un petit signe presque amical.

— Vous aurez un médecin tout de suite.

— Merci.

Ils regagnèrent la chambre de Pohle qui, les mains enfouies dans ses poches, serrait les tubes de médicaments dans ses paumes.

« Dans vingt-quatre heures, Erika me suppliera de faire boire aux petites un verre où j'aurai dilué des comprimés..., pensait-il, après-demain lorsque Kohoutek remplira la partie du ciel que nous voyons, nous les humains. À présent, j'ai sur moi de quoi abrégé cette mort atroce. »

Il s'arrêta sur le seuil. Erika le considéra les yeux grands ouverts.

— Où as-tu été ? demanda-t-elle d'une voix blanche en caressant les

têtes de ses jumelles.

— Aux toilettes, répondit Pohle avec un faible sourire, et puis j'ai demandé un médecin. Personne ne te fera rien ni aux enfants. Personne. Nous n'avons plus qu'à trouver la force d'attendre.

À New York et sur tout le territoire de l'État, la police, les dirigeants de la ville et toutes les autorités religieuses dispensaient l'optimisme et les paroles rassurantes.

Le journal *Evening* de Joe Bitter commençait à montrer son pouvoir : tous les responsables furent bombardés de questions, des colonnes d'autos ayant le plus souvent le toit surchargé de paquets ficelés à la hâte roulèrent, bourrées à ras bords. Selon un plan de catastrophe fiévreusement établi, après avoir parcouru un certain itinéraire, elles étaient immanquablement détournées vers la ville. La radiodiffusion et la télévision émettaient sans trêve un bulletin selon lequel l'article paru dans le *New York Evening* n'était qu'une vision de romancier et que l'on recherchait son auteur, Herp Masters, afin de lui demander la raison de cette imbécillité. Deux heures plus tard, le président Garrison paraissait sur le petit écran... un bref instant, ayant pris l'air d'un chef d'État rayonnant, à la voix ferme, au regard joyeux. Lui aussi déclara nettement que l'article de Herp était un canular en même temps qu'une plaisanterie singulièrement répréhensible. Cela rappelait le reportage d'Orson Welles au sujet de l'atterrissage des Martiens qui avait également suscité une panique parce que cette révélation avait été faite sur un tel ton de vérité... Mais les Américains avaient gardé dans leurs oreilles le grand rire plein d'amertume qui avait succédé à cette annonce. Il en allait de même aujourd'hui. Herp Masters était seulement le nouvel illusionniste de la terreur.

La recherche de Herp et de Joe Bitter se poursuivait à un rythme accéléré. Mais personne ne pensa que Herp pouvait se trouver de nouveau installé dans sa chambrette du Hack's Hôtel où il attendait le retour de sa Lil. Le F.B.I. fit passer sur toutes les chaînes de télévision des U.S.A. le portrait robot de Herp, dessiné selon les indications de Lil, en plus de la photo de Joe Bitter, dont le visage épanoui grimaçait sur les écrans.

« Ça n'a plus de raison d'être, mon vieux, se dit Herp lorsqu'il entendit encore une fois le discours de Garrison émis par un autre poste, on ne peut plus étouffer cette dernière vérité. »

Il attendit encore la parution de sa propre image, puis il arrêta le poste de télévision et descendit dans le hall de l'hôtel. Il avait abandonné perruque et lunettes et le portier, un nègre, regarda Herp fixement, un doigt à sa casquette.

— Une chambre, Sir ? – Puis il se souvint que l'inconnu venait de sortir de l'ascenseur. – D'où venez-vous ? lança-t-il.

— Tiens gentiment ta gueule, noiraud, et passe-moi le téléphone, répondit Herp en s'emparant de l'appareil placé sur le bureau, puis il fit le numéro du F.B.I., et répondit lorsque le standard se nomma : — Le patron, s'il vous plaît !

— Que voulez-vous ? demanda une voix quelques secondes après.

Herp Masters hésita. « Encore trois jours, pensait-il, qu'ils m'enferment donc, tout m'est égal : Lil m'a trahi... passons l'éponge. Tout est perdu... le 5 janvier, ils ouvriront tout de même toutes les portes, même celles du bloc... chaque humain a le droit de mourir en liberté ! »

— Ici Herp Masters, dit-il à haute voix. Supprimez-moi ce portrait idiot de la télévision ! Vous pouvez venir me chercher au Hack's Hôtel, j'attends dans le hall. Terminé.

Puis il sourit au portier nègre qui avait reculé jusqu'au mur et le regardait comme un fantôme.

— Chante donc tes psaumes, boy, reprit Masters lentement, et puis soûle-toi un bon coup ; à présent, le bon Dieu ne te viendra plus en aide.

Il s'assit sur l'un des sièges usagés du hall, croisa les jambes et attendit.

Au bout de six minutes exactement, il entendit le hurlement de la sirène d'une voiture de police qui se rapprochait. Les freins crissèrent horriblement lorsque la voiture stoppa devant le Hack's Hôtel.

Herp Masters se leva, adressa un geste au portier noir et sortit de l'hôtel, les mains dans les poches. Devant la porte, les policiers formaient presque la haie, Herp passa entre leurs rangs avec un petit salut accueillant de la tête.

Mais dans les rues proches eut lieu au même moment une sorte de bataille rangée entre automobilistes en fuite et les cordons de police, ainsi que quelques détachements de l'armée.

La grande panique commençait.

3 janvier.

À présent, la comète régnait dans le ciel. Son énorme queue balayait le firmament, sa tête éblouissante était plus lumineuse que la pleine lune.

L'article de Herp Masters connu seulement des U.S.A. et tenu secret dans le reste du monde, bien que les grandes agences de presse en eussent diffusé le texte tout autour de la terre, s'avérait enfin prophétique et lourd de réalités.

Cette « étoile », ainsi que la désignait la voix populaire, ne pouvait plus éviter la terre. Il était visible qu'à une allure d'une effrayante rapidité, elle se rapprochait d'instant en instant et chacun constatait le grossissement progressif de sa tête et de sa queue. Elle fusait dans l'espace, dévorant les quelques milliers de kilomètres qui la séparaient encore de la terre vers laquelle elle descendait en piqué. Sphère de 100 000 kilomètres de diamètre, c'est-à-dire huit fois celui de la terre. Rien ne pouvait plus empêcher l'anéantissement de toute vie.

Tandis que dans le reste du monde, l'article de Masters était accueilli par maintes critiques et que tous les observatoires et les instituts scientifiques ne donnaient aucune explication à ce sujet, les habitants de l'Europe centrale se massaient dans les rues, aux fenêtres, ou restaient affalés sur les toits, observant, photographiant le « spectacle du siècle ».

Le silence était bien gardé en ce qui concernait les événements ayant lieu aux U.S.A. au même moment. « Certaines questions, disaient les rédacteurs en chef des journaux et les directeurs de postes émetteurs, doivent être passées sous silence même si notre métier de journaliste exige de nous toute la vérité. Lorsque la vérité se mue en catastrophe, le silence est préférable aux discours. » D'ailleurs, la plupart qualifiaient l'émotion régnant aux États-Unis « d'hystérie typiquement américaine », et l'on souriait de ces Américains éternellement infantiles qui croyaient toutes les balivernes.

L'astronome suédois Ingmar Gustafsen qui, impulsivement, avait tout d'abord déclaré faux les calculs de Mortonson, restait depuis longtemps silencieux, isolé comme tous ses collègues. Tous reconnaissaient franchement l'imminence du terrible événement. Même Jean Cobernet que Mortonson avait traité de fantaisiste, s'était retiré dans son observatoire près de Paris. Le visage pâli, il observait la comète Kohoutek et hésitait entre le suicide ou la courageuse décision d'observer le phénomène jusqu'à sa fin.

Venant de New York, une vague de panique déferlait en plusieurs

directions à travers tout le pays. Des files d'autos rompaient les barrages établis par la police, la garde nationale et l'armée.

Aux croisements, on se battait et s'assassinait. Là où des policiers ou des militaires surgissaient, on tirait les fonctionnaires et les soldats de leurs voitures et on les tuait à coups de poing. Après quoi, ayant jeté les morts sur les bas-côtés, on poursuivait son chemin. Entre New York et Philadelphie, au bord du Delaware, on en vint à une bataille rangée entre des détachements de blindés de l'armée et quatre mille automobilistes qui avaient dû stopper après avoir tenté en vain de passer le pont de Lumbertville.

L'armée dut se replier : trente-quatre tanks furent incendiés à coups de feu. Des autos on vit sortir des pistolets mitrailleurs, des mitraillettes, des grenades à main et même des armes antichars provenant de la dernière guerre mondiale qui balayèrent le pont de leur feu et le libérèrent.

Partout, les garnisons s'en allaient au combat. Des escadrilles de chasse et de bombardiers décollaient en direction des grandes routes où roulaient d'infinies colonnes de voitures.

Gagner les montagnes ! S'éloigner de la ville, de la plaine, de la mer ! Lorsque la vague de fond mesurant 200 mètres de haut, décrite par Herp, se soulèverait, il fallait se trouver déjà dans les massifs montagneux ! Que prévoyait Herp Masters ? La température pourrait atteindre 190 degrés – ce qui voulait dire que les cavernes offriraient un refuge souhaitable. D'abord se tapir au fond des montagnes !

Mais existe-t-il tant de montagnes ? Peut-on loger 200 millions d'humains dans des cavernes ? Non, évidemment. Aussi vivra celui qui s'y installera parmi les premiers !

Les meurtres sur les voies de communication devenaient des activités aussi naturelles que boire ou manger. Survivre ! Avant tout survivre ! Atteindre les montagnes, dût-on marcher sur les morts dont on a recouvert la route !

Sans trêve à présent, les appels à la raison, les conseils pour se comporter humainement, se succédaient sur les ondes. Il fallait rester chez soi, ne provoquer aucune panique. En vain ! Les masses étaient déjà en plein exode. L'humanité se déshumanisait. Même la menace de bombarder les colonnes automobiles à l'aide d'avions ne servait plus à rien. On ne pouvait les détruire tous, quelques-uns passeraient qui survivraient. Chacun avait cette chance et chacun comptait en bénéficier. Aussi, ceux qui jusqu'alors avaient hésité à s'en aller, remplissaient-ils leurs voitures de bagages pour s'éloigner rapidement de leur foyer. D'abord à New York, puis partout aux U.S.A., les moyens de transport en commun furent stoppés. Aucun train ne roulait plus, aucun avion ne décollait plus. Seuls, les métros souterrains fonctionnaient encore dans les villes, mais leurs wagons

étaient vides, car à quoi bon se déplacer en ville ? On voulait avant tout s'en éloigner, fuir vers les montagnes.

Près de Martinsburg, au pied des Shenandoah Mountains, eut lieu le premier bombardement. Deux escadrilles attaquèrent les colonnes d'autos imbriquées les unes dans les autres, dans lesquelles les voyageurs s'entre-tuaient, s'écrasaient pour obtenir le passage libre sur la route allant vers les montagnes.

Le tapis de bombes fit place nette, mais de nouvelles colonnes automobiles progressaient vers le même but, se frayaient un passage à travers champs et anéantissaient tout ce qui leur barrait la route.

— C'est là votre œuvre, Masters ! lança le chef du F.B.I., lorsque ces nouvelles furent diffusées par la radio et qu'il fut évident que les U.S.A. étaient en pleine déliquescence. — Si nous survivons à ceci, je fermerai les yeux et vous lâcherai dans la rue, vous savez ce qu'il adviendra alors de vous ! Mon Dieu, je n'y manquerai pas, je vous le promets ! Vous avez détruit l'humanité. Je vous ferai subir l'espace de quelques minutes les mêmes souffrances. Vous l'avez mérité !

— Voici venu pour l'être humain l'instant de montrer son vrai visage ! reprit Herp calmement. Voici deux jours et demi qu'il a été mis à nu, ainsi qu'il le fut toujours et le sera dans l'avenir si nous survivons, tout le reste n'était que déguisement, masque, mensonge... ceux qui se massacrent les uns les autres, espèrent chacun en tuant conserver son ignoble vie, grâce au sang de son prochain... c'est bien ça, l'être humain !

— Espèce d'idiot ! Nous savons déjà cela depuis plusieurs siècles ! hurla le chef du F.B.I. Faut-il que pour en donner la preuve vous détruisiez le monde entier ? Même si l'ordre qui régnait n'était que factice... c'était un monde organisé...

— Le 5 janvier, l'homme véritable, cet homme nu, ne sera plus présent !

Herp Masters alluma encore une cigarette. Dans un coin de la pièce, Lil Abbott était assise sur une chaise ; jusqu'à présent, il n'avait pas échangé une parole avec elle.

— Mais le 6 janvier, je vous mets dehors, Herp !

— C'est votre droit.

Les communiqués radio et ceux transmis par télex formaient une montagne de papiers. Plusieurs milliers de policiers à New York seulement s'efforçaient d'arrêter les pillards ou les abattaient simplement d'un coup de feu. La dissolution de toute autorité étatique commençait... on abattait même des fonctionnaires de la police qui prenaient part au pillage des magasins abandonnés.

Des milliers d'individus avaient pris d'assaut les hangars des locomotives puis, ayant assommé les gardiens, s'efforçaient de mettre les machines en marche. C'était un acte de démente, car aucun

aiguillage n'était commandé, personne n'était capable de faire changer de voie à une locomotive. Il était à prévoir que les trains se heurteraient les uns aux autres, tandis que les wagons deviendraient des fosses communes.

De la Maison-Blanche vint l'ordre de mettre fin au chaos – sans ménagements. Mais était-ce encore possible ? Selon les estimations officielles, il y avait 7 millions de personnes en exode et déjà venait des régions Sud la nouvelle que de San Francisco et de Los Angeles aussi des colonnes automobiles escaladaient les massifs montagneux.

La panique s'étendait de plus en plus, dans une heure on en compterait 14 millions, puis 20, puis 40...

Toute la population d'un continent en fuite, se livrant à l'occasion aux pires violences pour obtenir l'abri de quelque caverne...

En Europe, point d'impact de la comète, on était calme. Personne ne se doutait de rien. Le muselage de l'information était parfait et le système de protection marchait avec une précision géniale. Six rédacteurs en chef de petits journaux qui avaient tout de même cité l'article de Herp Masters furent aussitôt arrêtés, les numéros des journaux furent retirés des kiosques, puis une émission de tous les postes européens de télévision concertée d'avance ridiculisa le journaliste américain. On émit un soir en Eurovision « Vénus vient en visite », titre idiot, mais cela permettait ensuite une quantité de plaisanteries stupides sur les comètes, les étoiles, la lune.

Sur les tables de rédaction s'accumulaient cependant des images télévisées d'une indicible horreur.

Le 5 janvier, à partir de 0 heure, toutes les cloches devaient être mises en branle, ainsi que les curés des paroisses en avaient reçu l'ordre. Toutes les églises resteraient ouvertes.

L'humanité dont une partie savait et l'autre restait dans l'ignorance, allait vers sa fin.

Le médecin qui monta jusqu'à la chambre de Peter Pohle faisait partie de l'équipe de veille W 1/3, c'est-à-dire qu'il appartenait au quartier des femmes ; il ignorait donc ce qui avait pu se passer au quartier des hommes. Il s'étonna seulement que le médecin de service, le chef de service, les infirmiers, fussent absents et ne se trouva guère renseigné par la réponse du policier : Je n'en sais pas plus que vous !

— Ma femme est à bout de nerfs ! lança Peter Pohle d'une voix aimable. — Puis il sourit en se disant que dans une maison d'aliénés il était assez naturel d'avoir des problèmes nerveux. — Il me faut m'expliquer, reprit-il. Je suis pensionnaire et ma femme est seulement « en visite », mais elle a besoin d'un calmant !

— Il veut nous tuer..., balbutia Erika en entourant de nouveau de ses bras ses enfants endormies. Il veut nous empoisonner le 5 janvier !

— Dans la nuit du 4 janvier, pour être précis, poursuivait Peter Pohle gravement.

Naturellement ! Le médecin eut un petit signe d'assentiment, en tant que psychiatre on est confronté avec bien d'autres cas... de telles menaces d'assassinat ne sont que vétilles... Il considéra le professeur Pohle avec bienveillance et lui désigna une chaise :

— Asseyez-vous, s'il vous plaît, à quelle heure voulez-vous les empoisonner ?

— L'heure n'a aucune importance.

— Mais faut-il que cela ait lieu dans la nuit du 4 janvier ?

— Oui, dans la nuit du 4 au 5.

— Bien. Quel poison comptez-vous employer ?

Le professeur Pohle considéra le médecin d'un air pensif, puis il sourit de nouveau avec un pli d'amertume aux lèvres :

— Vous me parlez comme si j'étais fou. C'est votre droit. Vous ne pouvez pas agir autrement. Notre comportement vous donne raison en général ; quant à moi, je suis parfaitement normal.

— Je n'en doute pas, reprit aimablement le médecin.

Il faut toujours donner raison aux aliénés, c'est un principe fondamental. Alors ils vous « crachent le morceau ».

— Il est vraiment fou ! s'écria Erika. — Elle s'était couchée sur le corps de ses enfants. — Il veut nous tuer toutes trois parce qu'il a calculé que la comète va heurter la terre.

— Ah ! vraiment ? — Le médecin eut un sourire épanoui. — La comète Kohoutek ! Et vous avez réussi ce calcul ? Fameux travail, je vous en félicite.

— Cessez de blaguer, Docteur ! lança Peter Pohle. Si vous en avez le temps, je vous expliquerai cela. Mais occupez-vous d'abord de ma femme. Elle a perdu la tête, si vous disposez d'un moyen...

— Tout de suite ! — Le médecin sortit de la pièce. Dehors, dans le couloir, il fit signe au policier de garde. — Il n'y a pas d'infirmier à l'étage, dit-il à voix basse, mais il faut que je fasse une piqûre au monsieur qui se trouve dans cette chambre. Comme il n'y consentira pas, pourriez-vous me prêter main-forte ?

— Si ce n'est que ça ! — Le policier eut une grimace encourageante. — J'ai bien pensé aussi que ce garçon était loufoque !

— Si vous voulez, répondit le médecin choqué. Venez donc.

Ils pénétrèrent ensemble dans la chambre où le professeur Pohle, préoccupé, vint à leur rencontre, Erika, couchée sur ses enfants, était en proie à une crise de larmes.

Sans un mot, le policier saisit le bras droit de Pohle qu'il lui retourna dans le dos et l'obligea ensuite à se pencher en avant en lui ordonnant de ne pas bouger, autrement il aurait le bras démis.

— Voilà, il ne bouge plus ! lança le policier au médecin.

— Salauds ! rugit Pohle, je ne suis pas fou ! Écoutez-moi donc ! Mon Dieu, il ne n'agit pas de moi... mais de ma femme, des enfants... pourquoi ne veut-on pas me comprendre ?

D'une secousse, ils abaissèrent son pantalon et il sentit l'aiguille de la seringue pénétrer sa chair ; il sut alors qu'il avait perdu... définitivement. Les larmes jaillirent de ses yeux et c'est en pleurant qu'il sombra dans le sommeil qui lui était infligé.

3 janvier. 3:17 heures du matin, heure américaine.

À la Maison-Blanche, Garrison et Messenger avaient réuni quelques sénateurs et les plus hautes personnalités militaires autour du grand écran de télévision. Par le téléphone rouge, on savait qu'au Kremlin, en ce même instant, Voroucov, entouré de son conseil des Ministres, était également assis devant son téléviseur.

L'heure H approchait : l'unique, l'épouvantable. Jusqu'alors, même la plus folle imagination n'avait pu faire entrevoir que des fusées à têtes atomiques seraient lancées vers un seul objectif, la comète Kohoutek !

L'aiguille des secondes parcourait avec un tic-tac sec le cadran projeté sur l'écran. C'était une vision réservée à quelques initiés sur une longueur d'ondes que ne capterait aucun téléviseur courant.

— Encore dix secondes ! lança à l'arrière-plan un général un peu distrait.

Mais chacun lui sut gré de cette interruption... Les nerfs vibraient à se rompre. Même Messenger, qui se dominait toujours, suait d'émotion et s'épongeait le front à l'aide d'un vaste mouchoir, puis il astiquait ses verres de lunettes embués.

Encore cinq secondes... encore trois... encore une...

Feu !

L'image changea sur l'écran et montra une batterie de lance-fusées. Avec des sifflements, les fusées partirent, traînant à leur suite dans le ciel nocturne leurs queues de feu. Une fois encore, la caméra saisit l'image des têtes nucléaires laquées de rouge... chacune de ces têtes contenait une puissance destructrice suffisante pour anéantir toute la Rhénanie ou le territoire de la Sarre. Dans la même seconde passaient dans l'atmosphère de la Russie, dispersées au-dessus de ce pays gigantesque, les fusées atomiques des Soviets zébrant le ciel. Dès cet instant, une puissance destructrice s'était introduite dans l'infini, qui pointée vers la terre eût suffi dix fois à l'anéantir et à la polluer par la radioactivité. Ce qui venait d'être envoyé là comme force explosive ne pouvait être calculé que par les ordinateurs.

— Eh bien, quoi ? lança le président Garrison lorsque les caméras eurent suivi les fusées jusqu'à l'instant où elles s'étaient perdues dans l'obscurité.

En revanche, elles se mirent à saisir l'image de la comète, ce phénomène merveilleusement effrayant, cette tête incandescente incommensurable et sa queue longue de 60 millions de kilomètres. Une masse d'un milliard de tonnes !

L'image changea de nouveau sur l'écran. Du poste de commandement des batteries, un général donna de savantes explications. Le président Garrison se pencha en avant et diminua le son.

— Eh bien, quoi ? répéta-t-il.

— À présent, il nous faut attendre jusqu'à ce que les fusées rencontrent la comète, ce qui arrivera dans douze heures quarante-neuf minutes.

L'un des conseillers scientifiques maniait rapidement un classeur électrique, car il s'attendait à cette question :

— L'explosion de la comète Kohoutek aura lieu à une distance tellement grande de la Terre que la pluie des météorites restera dans l'infini et ne traversera pas notre atmosphère terrestre.

— En êtes-vous sûr ? demanda Messenger pensif.

Sur l'écran, la comète réapparut, sa queue énorme s'étalait dans le ciel septentrional d'un horizon à l'autre.

— Notre atmosphère terrestre peut se comparer à un blindé, reprit le conseiller scientifique, nous le savons depuis l'existence des capsules spatiales qui servirent aux expéditions dans la lune. Celles-ci doivent résister à réchauffement par l'inimaginable frottement auquel elles sont soumises lorsqu'elles réintègrent l'atmosphère. Ces capsules spatiales sont de minuscules grains de poussière comparés à ce qui, après l'explosion de Kohoutek, fusera dans l'infini. Mais aucun danger ne nous menace de ce côté-là...

— Si ce tir atomique réussit, reprit Garrison en se levant, Messieurs, tenez-moi au courant, on peut toujours m'atteindre ! – Il hésita et regarda par-dessus la tête des autres en direction du mur : – Quel aspect présente le pays ?

— Chaotique. Ce Herp Masters a réussi avec un seul article de journal à occasionner plus de destructions que cent dictateurs du format de Hitler.

L'un des conseillers du président feuilleta un paquet de messages télex : On a trouvé Joe Bitter, le rédacteur en chef du *New York Evening*. Il a été abattu à coups de pierre sur la route menant aux Adirondacks Mountains par d'autres fuyards, parce que sa voiture bloquait le passage, ayant une roue au pneu éclaté.

Garrison baissa la tête et ses yeux se fermèrent à demi.

— Combien de morts jusqu'à présent ? demanda le président à voix basse.

— Nous ne pouvons pas citer de chiffres. – Le conseiller avait

soudain la voix enrouées – Nous n'avons pas encore de vue générale de la situation... mais ils sont nombreux...

À Moscou, on était satisfait, les tirs étaient réussis. Les fusées étaient en chemin selon le plan établi. Par le téléphone rouge, Garrison et Voroucov se congratulaient réciproquement pour cette première coopération destinée à servir l'humanité entière.

Mais ce qui était plus important encore, les premiers comptes rendus commençaient à arriver donnant la position exacte des batteries américaines. Le réseau d'espionnage fonctionnait parfaitement. Sur une grande carte des États-Unis, on marqua au quartier général de l'armée rouge des ronds au crayon de plus en plus nombreux. Il y en avait davantage qu'on n'avait prévu. La puissance atomique des U.S.A. se révélait dans son entière réalité.

Il n'en allait pas autrement à la C.I.A. et au Pentagone. Ici aussi, des messages radiochiffrés provenaient de Russie et là aussi on plantait des petits drapeaux rouges sur certaines régions désertiques de Sibérie et dans d'autres territoires où l'on n'eût jamais recherché de fusée atomique. Quelques rampes se trouvaient si proches des frontières russes qu'elles pouvaient tenir sous leur feu tout le monde occidental.

L'espionnage continuait jusqu'au dernier souffle ! Savoir... pour deux jours seulement... si les tirs contre la comète se révélaient sans résultat.

— Mais dans les deux camps, on reconnaissait ceci : si le monde était sauvé, il ne le serait que par la volonté humaine. De chaque côté, il suffisait d'appuyer sur un bouton pour anéantir cette terre par la force atomique, ce qui signifiait que la main mue par la volonté d'anéantir serait également détruite. Il n'y aurait ni vainqueur ni vaincu, il ne resterait qu'un monde retourné à l'état préhistorique.

La certitude de ce vide menaçant était à présent dénoncée par les petits ronds au crayon tracés sur les cartes de Russie et des U.S.A.

Une garantie de paix... si l'on survivait au 5 janvier.

— Il nous faudra avoir des conversations plus fréquentes disait Voroucov à Garrison au moyen du téléphone rouge après avoir contemplé la carte couverte de ronds tracés au crayon.

— Pourquoi, en fait, faut-il qu'une comète survienne pour nous le faire comprendre ?

— Oui, pourquoi ? Garrison eut son habituel éclat de rire de jeune homme, mais avec une note rauque. – La panique aux U.S.A. prenait des dimensions de fin du monde. – On voit à présent combien facilement toute la politique mondiale peut être axée sur un dénominateur commun.

On n'emprisonna pas Herp Masters. À quoi bon ? Il ne cherchait pas à s'évader. Il restait au service central du F.B.I. où il prenait ses repas à la cantine et assistait par la télévision et la radio qui émettaient de

nombreux communiqués, à l'effritement de l'ordre établi aux U.S.A. Les tirs intercontinentaux des fusées atomiques n'étaient pas non plus restés secrets. Dans les régions campagnardes où leurs batteries se trouvaient placées, les questionnaires s'amoncelaient sur les bureaux des gouverneurs – on demandait s'il s'agissait d'une guerre ? Les responsables des municipalités encore présents transmettaient ces questionnaires à Washington : « Que répondre ? »

Les sociétés de télévision émettaient des séquences de revues et des westerns. Mais aucune image de Kohoutek, de cette étoile emportée dans une chute sans rémission, aucun communiqué concernant le chaos régnant sur les grandes routes. Ce que l'on voyait au F.B.I. était une émission particulière due à des équipes de cameramen qui se trouvaient en mission sur les grandes voies de communication. On voyait aussi des meurtres et des violences, le désespoir, des luttes pour la vie, qui avaient été filmés avec une atroce minutie.

— C'est ça que j'ai voulu empêcher, Herpi..., répétait Lil Abbott à voix basse. – Elle se tenait derrière Masters et avait posé ses mains sur ses épaules. – Je ne t'ai trahi que pour cette seule raison : ne l'as-tu pas compris ?

— Ça va, ma petite... – Herp fumait sans arrêt, ses mains tremblaient constamment, il devait être bourré de nicotine. – Tu as fait ce que tu as pu. – Il jeta un regard vers le chef du F.B.I. de New York qui parlait dans deux téléphones à la fois. – Pourquoi tente-t-on encore de maîtriser ces fous ?

— Mais ce sont des êtres humains, Herpi !

— Tu estimes que ces types-là sont encore des humains ?

Il désignait d'un geste l'écran de la télévision qui montrait un croisement de routes où chacun se battait contre un autre pour n'avancer que d'un mètre à peine.

— C'est toi qui en as fait ce qu'ils sont devenus à présent ! Toi seul, Herpi !

— Pourquoi ne fument-ils pas bien tranquilles dans un coin comme moi ? – Masters alluma une nouvelle cigarette : – On ne peut plus se sauver nulle part, pourquoi la raison leur fait-elle défaut ?

— Parce que personne ne possède votre cerveau infernal ! rugit le chef du F.B.I.

— Pas même vous ?

— Moi non plus !

— Et pourquoi s'enfuient-ils ?

— Le 6 janvier, lorsqu'on vous aura lynché, Masters, alors j'irai à la pêche avec une joie sincère et je me guérirai d'avoir dû subir votre présence. N'importe quelle rivière gelée où je devrais forer un trou dans la glace me serait plus agréable que votre compagne !

— Je réfléchis également à ce sujet, Sir.

— À quel sujet ?

— Je me demande s'il y aura un 6 janvier. Si oui, je vous demanderai une grâce particulière.

— Laquelle ?

— Celle de me prêter, l'espace de quelques secondes, votre revolver de service, Sir.

— Non, Herp ! – Le chef du F.B.I. secoua la tête : – Vous n'en sortirez pas à si bon compte, vous avalerez la « soupe au chaos » cuisinée par vous-même !

— Personne ne le pourrait.

— Vous croyez aussi au 6 janvier, quoi ?

— Non ! répliqua tranquillement Masters.

Le chef du F.B.I. le considéra fixement d'un air incrédule :

— Répétez-moi ça, Herp, bégaya-t-il, vous ne croyez pas... ?

— Non.

— Mon Dieu, je ne vous comprends que maintenant seulement !

Le chef du F.B.I. appuya ses mains à plat sur ses tempes.

— Vous avez donc écrit ce maudit article non pas pour obtenir un succès sensationnel, mais parce que vous croyez vraiment que la comète tombera sur la terre !

— Oui.

— Herp, alors vous êtes fou ! Nous vous avons tous pris ici pour un vulgaire plumitif qui a voulu une fois dans sa vie susciter une sensation mondiale !

— C'est bien ce que je suis – Herp Masters leva le regard vers Lil Abbott dont les yeux étaient comme morts déjà et vidés de toutes leurs larmes. – Après-demain, Sir, nous ne contrôlerons plus nos nerfs... c'est pourquoi je suis aussi calme à présent. Ça ne vaut plus la peine de manifester ses sentiments.

Peter Pohle dormit d'un sommeil qui ressemblait à une syncope.

On l'avait porté jusqu'à son lit et il se trouvait maintenant étendu auprès de ses enfants. Il avait maigri ces derniers jours de manière terrifiante, sa pâleur, ses joues creuses faisaient pitié. Il dormit pendant le spectacle sinistre et radieux qui illuminait le ciel : la tête de feu et la queue de la comète emplissant le firmament. En revanche, Erika, assise devant la fenêtre, gardait les yeux levés vers ce fanal éblouissant qui après-demain tuerait tout.

Dans la salle de réunion des médecins où ceux d'entre eux qui avaient été mis au courant de la situation et les fonctionnaires de la commission extraordinaire se trouvaient isolés ensemble, le second interne perdit soudain le contrôle de ses nerfs.

Ce ciel d'une clarté aveuglante, l'approche de l'anéantissement final tel que l'avait décrit le professeur Pohle, brisa en lui le « grand

ressort ».

Il se mit brusquement à rugir, poussa le conseiller criminel et le fit tomber de sa chaise, puis il atteignit la fenêtre fermée en quelques bonds et s'élança vers l'extérieur à travers les vitres. Il s'écrasa en bas sur la pelouse recouverte d'une épaisse couche de neige, aussitôt marquée d'une flaque de sang qui s'élargit peu à peu, mais le malheureux blessé se redressa et traversa en titubant le jardin de la clinique. Il ne parut pas entendre les voix qui l'appelaient... cependant chacun de ses pas restait marqué en rouge sur la neige.

Lorsqu'il perçut derrière lui le frôlement des pas de ceux qui le poursuivaient, il se mit à courir et ne sentit pas le sang jaillir de ses jambes déchirées.

Ils ne l'atteignirent qu'au grand portail d'entrée et cela surtout parce qu'il perdait trop de sang.

— Je veux rejoindre ma femme ! cria-t-il avec toutes ses dernières forces. Je veux être avec elle lorsque cela arrivera ! Lâchez-moi ! Lâchez-moi !

Le concierge regardait avec effroi ce médecin qui se roulait dans la neige souillée de sang. Puis ses collègues entourèrent le malheureux, défirent les ceintures de cuir de leurs pantalons dont ils entourèrent ses jambes et le transportèrent dans la loge vitrée du concierge d'où ils téléphonèrent à la clinique chirurgicale. La voiture de la clinique psychiatrique parut. On garrotta le médecin qui envoyait des ruades tout autour de lui puis, lui ayant fait une piqûre, on l'emporta à toute vitesse.

Les artères de ses jambes avaient été tailladées et son visage semblait avoir été mis à mal par un « mixer ».

— Comment a-t-il pu parcourir cette distance... dit le médecin-chef à mi-voix, lorsque le groupe des médecins regagna leur salle de réunion. — Avec de telles blessures ! Quel désespoir s'était emparé de lui ! — Il en avait le souffle coupé et tournant la tête, son regard s'attacha aux traces sanglantes marquant la neige. — Pourquoi ne nous laisse-t-on pas rejoindre nos familles ?

— Vous connaissez l'ordre que nous avons reçu de garder le silence.

Le directeur de la défense du territoire fédéral passa son bras sous celui du médecin-chef. C'était un geste amical, mais en même temps une tentative pour trouver un peu de réconfort. Chacun le comprit.

— Et si nous jurions de ne rien révéler ?

— Peut-on tenir un tel serment ? Alors que l'on regarde sa femme, ses enfants en sachant que, après-demain peut-être... comment tenir ?

— Non ! lança le médecin-chef, cela dépasse les forces humaines ! Allons, Messieurs, attendons le 5 janvier !

Il baissa de nouveau la tête. À présent, pour regarder le ciel, il fallait une volonté surhumaine. La queue de la comète traversait la

nuît comme un ruban d'or déchiqueté.

5 janvier.

À la Maison-Blanche, tous les membres de l'entourage du président Garrison s'étaient rassemblés, y compris sa femme, ses enfants, ses gendres. Les généraux avaient revêtu leurs tenues de gala avec toutes leurs décorations. Il était 0 heure, les cloches se mirent à sonner sur tout le continent. Les routes d'Amérique offraient la vision d'un furieux chaos.

À Moscou, il faisait jour ; le conseil des Ministres et le présidium du Parti entouraient très émus la grande table ovale. Autrement, la vie en Russie et en Europe continuait comme auparavant.

Voroucov avait le premier téléphoné à Garrison lorsqu'on apprit officiellement l'échec du tir atomique de l'humanité contre la comète Kohoutek qui n'avait été qu'une farce, au sujet de laquelle les forces de la nature qui, là-haut, s'étaient concentrées en un milliard de tonnes, semblaient rire.

Les postes d'observation n'avaient pas même vu un léger éclair... on eût dit que la comète avait aspiré les têtes nucléaires des fusées.

Mais ce n'était pas là ce qui s'était passé. Il était arrivé ce que Sotov avait prévu. La force unimaginable du champ magnétique qui entourait la comète comme une aura, avait fait exploser les fusées avant même qu'elles eussent pénétré le domaine immédiat de Kohoutek qui poursuivait sa route imperturbablement. En cet instant, elle n'était plus éloignée de la terre que de 100 millions de kilomètres. Ceci paraît un chiffre énorme, mais par rapport aux dimensions de l'univers, ce n'est qu'un pas.

— Nous avons fait tout ce qui était humainement possible, conclut Garrison s'adressant à Voroucov ; à présent, nous ne pouvons plus qu'attendre... quant à moi, je vais prier.

— Je vous appellerai demain, Monsieur le Président, répondit Voroucov.

— Faites-le, ce sera un plaisir...

Là-dessus, Garrison raccrocha, puis il regarda Messenger qui s'était emparé du second écouteur.

— Son optimisme est contagieux, répondit le ministre des Affaires étrangères. Je lui emboîte le pas et j'ai grande envie d'un bon whisky !

Le carillon des cloches pénétrait à l'intérieur des maisons et les cloches eurent une influence à laquelle nul n'avait songé. Les combats meurtriers sur les routes cessèrent. Les fuyards tombèrent à genoux et se mirent à prier. Les files d'autos stoppèrent. L'exode fou devant l'anéantissement prenait fin.

5 janvier.

Avec la voix de bronze des cloches, tout ce qui demandait à vivre à cor et à cri s'apaisa soudain. À présent, l'être humain n'était plus que la créature de Dieu la plus misérable, qui ne pouvait plus que supplier : Dieu, aie pitié...

Au quartier général du F.B.I. new-yorkais, Herp Masters et Lil Abbott se tenaient devant la fenêtre ; ils s'étaient enlacés et attendaient. Quand paraîtrait la comète semblable à un poing incandescent, Herp l'ignorait, car les calculs de Mortonson ne l'indiquaient pas encore. Mais il s'étonnait d'un fait, lui, le journaliste : la température restait constante, ce formidable dégagement de chaleur qui aurait dû se manifester depuis longtemps déjà n'était à aucun degré perceptible. La neige ne fondait pas, les murs ne tiédissaient pas, un froid hivernal continuait de régner et les lampadaires dans les rues reflétaient leur clarté dans les ruisseaux gelés.

Dans les observatoires et les instituts scientifiques, chez les chefs d'État gouvernant le monde, de même que dans les « états-majors tactiques », ainsi qu'on désignait les batteries atomiques, les lignes téléphoniques commençaient à chauffer. Les calculs sortaient en pirouettant des ordinateurs : la Kohoutek ne dévie pas de sa voie... la Kohoutek ne rencontrera pas la terre... la grande parabole de sa trajectoire ne change pas... elle poursuit la route calculée précédemment en direction de Vénus et pénétrera dans le voisinage de Jupiter. Tout se passera ainsi que l'a prévu celui qui l'a découverte : le 7 janvier, la comète atteindra son aspect le plus beau et sera la vision du siècle : à l'extrême épanouissement de son rayonnement, elle se trouvera au-dessus de Vénus également lumineuse... grandioses épousailles, vision aux dimensions préhistoriques... puis elle poursuivra sa route dans l'infini, l'inconcevable.

À quatre heures du matin, heure américaine, lorsque la comète disparut derrière une épaisse couverture de nuages, tandis que la terre ne rôtiissait pas encore dans une chaleur de 100 degrés, on était loin des 190 degrés annoncés lors de l'entrée de la comète dans l'atmosphère terrestre. Herp Masters se tourna vers le chef du F.B.I. :

— Donnez-moi votre revolver, dit-il d'une voix rauque. Je vous en supplie, Sir...

— Nous n'en avons pas encore fini avec le 5 janvier. À minuit, Herp. Il faut que vous ayez votre chance tout entière !

— Rien ne change là-haut.

— Erreur. Beaucoup de choses ont changé. Les États-Unis sont sortis du gouffre que vous aviez suscité, Herp !

— Je n'ai fait que publier les prévisions du professeur Mortonson et selon ce que j'ai appris, il n'était pas le seul à jouer les Cassandre, il y avait Sotov en Russie, Peter Pohle en Allemagne, et toute une série

d'astronomes. Pourquoi ne pend-on pas Mortonson ?

— Ce n'est pas possible.

— Pas mal... quant à moi, vous prétendez...

— Voici bien des jours que Mortonson s'est empoisonné, car il se refusait à assister à la fin du monde. Peter Pohle est dans une maison d'aliénés ; quant à Sotov, aucune nouvelle ne nous parvient de Russie.

— Mais ils n'ont pas pu se tromper tous ! cria Masters.

— C'est impossible. Les mathématiques sont une science exacte : un chiffre est un chiffre, et celui-ci reste constant !

— Mais il semble qu'une comète soit tout comme une jolie femme : dangereuse, capricieuse et imprévisible. Que sais-je ? – Le chef du F.B.I. haussa les épaules. – Attendons les explications des savants, ils sauront sûrement découvrir la raison de ce qui s'est passé. On peut tout expliquer, même les phénomènes sidéraux. – Il s'approcha de la fenêtre et contempla le ciel nocturne nuageux et grisâtre. – En tout cas, nous sommes encore en vie... et il neige, rien ne présage la fin du monde.

Les télex crépitaient de nouveau en livrant de longs communiqués. Sur les routes, un nouveau chaos commençait : le reflux vers les villes. Des groupes de pillards avançaient à contre-courant dans les rues des cités et livraient bataille à la police. Les magasins étaient encore abandonnés, on pouvait se mettre à couvert... la fin du monde n'aurait pas lieu.

Puis une voix s'éleva, celle du présentateur du poste émetteur R.B.C. : Où est Herp Masters ? dit-il.

— Ça se déclenche contre vous, Herp, dit le chef du F.B.I. Malheureusement, je suis fonctionnaire et ne suis donc pas libre de suivre mes penchants qui me pousseraient à vous projeter dans la rue avec un écriteau au cou ! – Il s'approcha de Masters et lui posa la main sur l'épaule : – Herp Masters, je vous arrête pour un crime qui n'a pas encore reçu son nom. – Puis à voix basse il ajouta : – Je pense qu'aucun juge ne pourra vous condamner... mais vous vivrez le reste de vos jours dans une chambre dont la porte n'aura pas de bouton.

Minuit en Europe.

5 janvier, 0 heure.

Les cloches se mirent à sonner.

Peter Pohle dormait pendant cette aube du 5 janvier. Assommé par deux nouvelles piqûres. Erika était assise devant la fenêtre avec ses deux petites filles. La comète se cachait derrière un rideau de nuages, mais ce rideau ne rougissait pas, ne s'enflammait pas, ne se dispersait pas en un brouillard brûlant se muant en eau, aucun vacarme rugissant n'emplissait la coupole céleste... Le silence régnait. Seul, le carillon des cloches pénétrait jusqu'au fond du cœur.

— Nous allons prier, dit Erika aux enfants. — Sa voix se brisa et elle regarda vers le lit où Peter était étendu, pâle comme s'il était déjà mort. — Nous prierons pour papa afin qu'il guérisse vite, nous prierons pour que le bon Dieu protège ce monde et pour lui demander de le garder toujours aussi beau qu'il est... Nous prierons pour que...

Elle baissa la tête.

— Mais tu pleures maman ! s'écria Monika. Pourquoi pleures-tu ? À cause de papa ?

— Je suis tellement heureuse, répondit Erika. Si heureuse...

— Et c'est pour ça qu'il faut pleurer, maman ?

— Oui, mon petit, oui.

Elle attira vers elle les deux petites et se rappela en frémissant que celles-ci seraient déjà mortes depuis plusieurs heures si, pour la première fois, elle n'était entrée en lutte contre la volonté de son mari : elles seraient mortes empoisonnées par leur propre père qui s'imaginait voir une comète tomber des cieux !

— Nous allons prier pour papa, ou faut-il que tu pleures encore ?

Erika fit non de la tête. Elle joignit les mains et les jumelles l'imitèrent, puis elles prièrent tandis que sonnaient les cloches et, en cet instant, le monde eût pu disparaître tant leurs âmes étaient libérées de tout lien terrestre.

Plus tard, les jumelles s'endormirent dans le second lit que l'on avait installé dans la chambre. Erika, de nouveau assise à la fenêtre, regardait la neige tomber du ciel gris. Les cloches s'étaient tues. Elles avaient carillonné pendant toute une heure ; cependant, dans les presbytères, les paroles acerbes, les remarques sévères n'avaient pas manqué.

À 4 heures du matin, le médecin-chef entra dans la chambre de Pohle. Il était un peu ragaillardi, sentait l'alcool et se comportait comme après une sortie pendant le carnaval. Il s'assit au bord du lit de Peter Pohle, tapota les joues du dormeur et éclata de rire :

— Dire qu'il est forcé de dormir pendant cet instant merveilleux ! La terre continue de rouler sa bosse dans l'infini ! Mais je tiens à entendre ce qu'il dira, lorsque je lui annoncerai : « Bonjour, mon cher, nous sommes aujourd'hui le 6 janvier... »

Erika Pohle ne bougea pas de son coin de fenêtre, mais ses yeux exprimaient un tel mépris que le médecin-chef cessa aussitôt de tapoter le visage de Pohle endormi. Il croisa ses jambes et s'efforça, malgré son ivresse, de se tenir droit sans bouger la tête.

— Ne comprenez-vous pas l'humour, chère Madame, dit-il avec une désinvolture un peu poussée. Vous devriez pourtant, en cet instant, bouillonner de joie !

— Pourquoi ? — Erika regarda vers ses enfants. — Parce que vous vous payez la tête de mon mari ?

— Il semble que pour les astronomes, il en va de même que chez les météo : ils ont toujours une explication toute prête pour nous éclairer sur la cause de la non-réalisation de leurs prévisions ! Tout comme nos pathologistes : lorsque le malade est mort et qu'ils l'ont disséqué, ils révèlent enfin ce qui clochait vraiment. J'attends avec impatience la dissection de Kohoutek !

— Pourtant vous avez cru vous-même à la fin du monde...

— Moi ? Jamais !

Le médecin-chef eut un rire peu convaincant.

— Vous aurait-on, autrement, enfermé dans votre salle de réunion ?

— Des fonctionnaires par trop zélés en sont responsables. C'est typiquement allemand, d'ailleurs. Nous avons considéré cela comme une bonne blague !

— Même l'accident grave de votre interne ?

— Je ne suis pas dans sa peau. — Le médecin-chef se leva brusquement. Soudain, il paraissait parfaitement dégrisé : — Nous aurons encore à nous entretenir de certains problèmes qui s'imposeront à nous avant de prendre aucune décision.

— Voici justement ce que je voulais vous demander : lorsque mon mari s'éveillera, pourrions-nous retourner chez nous ?

— Vous, Madame, certainement, ainsi que les enfants.

— Et mon mari ?

— Lui ? Non.

— Pourquoi ?

— Il a été l'objet d'une arrestation de la police et son cas relève de la sécurité du territoire... D'ailleurs, je ne puis le libérer qu'après un examen sérieux.

— Pourquoi prétendez-vous l'examiner ?

— Au point de vue psychiatrique.

— Vous croyez donc que Peter est fou ?

— À bien considérer les incidents qui ont eu lieu de son fait, on ne peut pas faire abstraction d'un certain état nettement anormal. Je pense, Madame, que vous vous en rendez compte.

— Vous oser encore me le demander ? — Erika bondit en serrant les poings, mais elle savait que cette attitude était vaine dans une chambre à la fenêtre grillée, dont les portes n'avaient pas de boutons, inutile de crier ou de tenter quoi que ce soit, ce qui d'ailleurs pouvait être utilisé par la suite comme preuve de sa faiblesse nerveuse : — Peter est aussi normal que vous ou moi !

— Nous allons « tester » ça, ainsi qu'il convient, chère Madame, nous sommes ici pour cela. — Le médecin-chef enfouit ses mains dans les poches de sa blouse blanche : — Lors de chaque examen, nous serons tous hantés par cette question des plus délicates : que se serait-il passé si nous n'avions pas mis à temps le docteur Pohle à l'abri des

verrous ?

— Il ne serait rien arrivé ! hurla Erika.

— Les choses ne sont pas si simples.

— En réalité, Peter voulait seulement nous voir partir pour l'Australie les enfants et moi. Pas davantage. Il voulait nous savoir en sécurité... est-ce une folie ? Il n'aurait parlé à personne de ses calculs astronomiques, je le sais, il me l'a dit... mais lorsque vous l'avez emprisonné et qu'il a su que nous n'étions pas parties pour l'Australie alors qu'il était persuadé de notre anéantissement en Europe, alors il a révélé la vérité ! Et vous y avez cru aussi !

— C'est ridicule, chère Madame, excusez-moi d'être obligé de redresser une erreur de votre part... – Le médecin-chef de la clinique psychiatrique avait les doigts agités de mouvements nerveux au fond des poches de sa blouse. – Parmi les lois de base de la psychiatrie, il y a le principe qui veut que le médecin emboîte le pas aux idées excentriques de son malade afin de pénétrer dans son domaine psychique.

— Vous étiez blanc comme votre blouse, lorsque Peter vous a démontré que le 5 janvier Kohoutek tomberait sur la terre. Vous lui avez dit que toutes les portes de la clinique étaient ouvertes pour lui désormais... à quoi mon mari a répondu : il est déjà trop tard. Alors vous et vos internes vous avez fichu le camp comme pris de panique.

— C'est votre version ! Et elle est absurde !

Le médecin-chef élevait la voix plus qu'il ne l'eût voulu :

— Chacun rira de vous si vous racontez ça !

— J'en jurerai !

— C'est votre droit. Mais vous serez obligée de subir ici un examen pour que l'on puisse s'assurer que vous n'avez pas été « dépersonnalisée » par la psychose de votre mari.

— Vous me menacez ? dit Erika d'une voix contenue et singulièrement hostile. Vous me menacez moi aussi, si je dis la vérité, de me déclarer comme folle ? Vous êtes lâche à ce point, Monsieur le Professeur ?

— Vous êtes émue non sans raison, Madame. – Le médecin-chef se détourna et se dirigea vers la porte. Sur le seuil, il se détourna encore en s'adossant au chambranle : – Tout le monde comprendra votre état d'âme après ces journées d'épreuves que vous avez vécues si vaillamment. À présent, il vous faut du repos. Demain, le monde vous apparaîtra sous un autre jour... – Il rit enchanté de cette phrase à double sens. – Je suis sûr que nous aurons alors une conversation libre de toute passion irraisonnée.

— Je veux rentrer chez moi avec mon mari et mes enfants ! hurla Erika.

À présent, elle ne se souciait plus de réveiller les jumelles. Mais

celles-ci dormaient, éteintes par cette nuit où le monde aurait dû sombrer, où il fallait prier pour papa, mais où seules les cloches s'étaient manifestées par leurs carillons.

— J'ai prévenu le personnel que vous pouviez quitter la clinique avec vos filles à tout moment qui vous conviendra.

— Avec mon mari.

— Sans votre mari.

— Je crierai tant et si longtemps que mon mari finira par m'entendre !

— Nous vous calmerons, Madame.

— Je préviendrai tout de suite nos avocats !

— Faites-le. – Le médecin-chef haussa ses larges épaules. – Cela sera de toute façon nécessaire, votre époux n'est pas seulement l'un de nos malades, il va être « aspiré » par une instruction judiciaire d'où il sortira très difficilement. Nous pouvons du moins prétendre l'avoir, sorti à temps du circuit infernal avant que celui-ci ne mène à une inimaginable catastrophe. Tout ce qui va suivre dépendra désormais du nombre de personnalités acquises à sa cause qui jugeront votre mari.

Il s'inclina d'un mouvement raide, jeta encore un rapide regard sur Peter Pohle endormi et sortit.

La porte claqua, cette porte sans bouton fermant une pièce dont on ne pouvait pas s'échapper.

« Il me faut m'en aller d'ici », se dit Erika en s'approchant de nouveau de la fenêtre. Dehors, il neigeait à gros flocons. Elle appuya son front à la vitre et ferma les yeux.

« Il nous faut sortir d'ici le plus rapidement possible. Mais comment emmener Peter ? Mon Dieu, aide-moi à le sauver ! »

À New York, des combats de rue avaient lieu entre la police, les pillards et les bourgeois regagnant leurs foyers.

La police ne tenait plus le coup. Des blindés montés par des militaires pourvus d'armes à feu automatiques roulaient à travers les quartiers des villes et les nettoyaient comme pendant une révolution. Presque sans arrêt, la radio, la télévision, les voitures munies de haut-parleurs émettaient un appel à la nation du président Garrison qui demandait le retour à la raison. Une milice bourgeoise se constitua rapidement et, comme au temps de la colonisation, le voleur était abattu sur place. La vieille et impitoyable loi des westerns régnait de nouveau : la main la plus rapide triomphe ! Et malgré cette sollicitude à l'égard des biens de ce monde, des millions de dollars furent perdus en quelques heures, ce qui causa un préjudice d'une portée incalculable.

En ces premières heures du 5 janvier, le F.B.I. avait mieux à faire

que de s'occuper de Herp Masters. On l'enferma dans l'une des cellules du F.B.I. et l'on renvoya chez elle Lil Abbott malgré ses protestations : Elle resta plantée dans la rue devant la centrale du F.B.I., puis elle s'adossa au mur en pleurant, après quoi elle erra par les rues où le retour des fuyards causait des embouteillages inextricables.

Lorsqu'elle entendit tout près d'elle le crépitement des pistolets automatiques, elle se réfugia dans une cabine téléphonique et toute tremblante s'accroupit dans un coin.

Un téléphone ! Elle considéra la boîte noire plaquée au mur et se souvint que Herpi lui avait parlé plusieurs fois d'un célèbre avocat qu'il avait connu à l'occasion de certains grands procès et au sujet desquels il avait écrit des articles et des comptes rendus d'audiences. Ils s'étaient rencontrés par la suite et Herp Masters, depuis lors, méditait le projet d'écrire un livre sur M^e John Hopman qui serait un « best-seller » que toute l'Amérique dévorerait : « Mes grands acquittements ».

John Hopman...

Lil se releva, décrocha le combiné, puis elle chercha dans l'annuaire le numéro de l'avocat. Lorsqu'elle l'eut trouvé elle composa le numéro et attendit. Il y eut une attente angoissée, puis une voix se fit entendre, une voix très claire :

— Hopman.

— Lil Abbott. Mr Hopman, il faut que je vous parle tout de suite.

— Nous connaissons-nous, Mrs Abbott ?

— Miss Abbott.

— Excusez-moi, je ne pouvais pas le deviner au téléphone !

— Je suis la fiancée de Herp Masters, Sir...

À l'autre bout du fil, on n'entendit plus rien. « Il a raccroché, se dit Lil envahie par une vague d'inquiétude. Il a raccroché simplement en entendant le nom de Herp, n'y a-t-il donc plus personne au monde qui puisse souffrir Herp ? N'a-t-on pas le droit de se tromper ? »

— Allô ! cria-t-elle. Allô ! Mr Hopman, êtes-vous là ?

— Je suis toujours là, répondit la voix claire. Miss Abbott, vous êtes la première personne qui me téléphone : je suis rentré voici dix minutes seulement... j'étais en route dans les montagnes...

— Vous ! Vous aussi, Mr Hopman ? Lil se remit à pleurer : – Alors, il est inutile que je vous parle davantage. Au revoir Mr Hopman.

— Arrêtez, Miss Abbott ! Ne raccrochez pas ! Où êtes-vous ? – La voix claire devenait insistante. – Naturellement, je suis parti aussi ! Chacun aime vivre et courrait tout autour du monde pour préserver son existence. Écoutez : où est votre ami ? Si vous le savez, courez bien vite le prévenir ! Depuis une heure, on a déclenché une chasse insensée pour capturer l'homme le plus connu des États-Unis. Les postes émetteurs de radio sonnent l'hallali ! Dernière information :

Herp Masters est prisonnier du F.B.I...

— C'est exact, Mr Hopman ! s'écria Lil en heurtant du front la boîte noire du téléphone.

— Bon Dieu ! Il y a déjà des milliers de personnes qui s'en vont prendre d'assaut l'immeuble du F.B.I. pour en arracher Herp Masters. On veut le lyncher ! Miss Abbott, venez me voir tout de suite !

— Mais il faut que je retourne au F.B.I. ! cria Lil, et sa voix se brisa. — Il faut que je retourne près de Herpi !

— Lil ! rugit Hopman.

Mais déjà Lil avait laissé tomber l'écouteur qui se balançait au bout du fil et la voix de Hopman criait dans le vide : « Lil... »

Elle retourna en courant au F.B.I., se fraya à coups de poing un passage dans la foule qui, de nouveau, submergeait les rues et de loin elle vit, dominée par les haut-parleurs qui dispensaient les appels à la raison, la horde aux bras levés menaçants qui déferlait... masse humaine décidée à se venger sur l'homme qui, avec cent soixante-seize lignes dans un journal, avait mis l'Amérique hors de ses gonds.

Dans l'immeuble du F.B.I., on avait sorti de la réserve des armes tous les moyens de défense nécessaires et on les avait remis aux hommes de service. Des bombes de gaz lacrymogène se trouvaient prêtes à servir, même des lance-grenades et des mitrailleuses lourdes. Du toit et d'une fenêtre du second étage, tonitruaient des haut-parleurs : le chef du F.B.I. tentait d'arrêter ce massacre en marche à l'aide de paroles lénifiantes.

Pendant ce temps, les lignes téléphoniques chauffaient. On alertait l'armée ; une colonne de blindés accourue à l'aide restait bloquée dans les rues new-yorkaises enchâssée dans un bloc fait de milliers de voitures. La police ne pouvait être d'aucun secours, elle maîtrisait à peine la plèbe qui continuait à piller les magasins vides. Surtout de Harlem et de Bowery, des pillards s'écoulaient à flots vers le centre de la ville pour assaillir les magasins à grandes surfaces et les supermarchés. Central Park ressemblait à un champ de bataille... Ici, pillards et militaires se livraient une bataille de position dans les règles.

Devant le bâtiment du F.B.I., la masse hurlante des citoyens new-yorkais s'arrêta. Le F.B.I. n'était pas le seul à disposer de haut-parleurs. De la masse populaire aux milliers de têtes surgirent aussi les bouches arrondies des haut-parleurs.

— Livrez-nous Herp Masters ! cria une voix, puis un rugissement couvrant tout autre vacarme souligna ces premières paroles. — Avez-vous l'intention de sacrifier d'autres victimes pour protéger ce salaud ? Sortez-le ! Foutez-le à la porte tout simplement, nous n'en demandons pas plus !

Le chef du F.B.I. qui se trouvait au second étage derrière son haut-parleur, regardait fixement la foule en bas. Il n'y avait plus de rue, mais cette masse humaine hérissée de têtes et de bras. Aussi loin que son regard pouvait atteindre, il ne voyait que des bêtes humaines ivres de vengeance et que ce sentiment privait de leur raison, comme l'avait fait la peur quelques heures auparavant.

— Combien de temps pourrons-nous les contenir ? demanda-t-il en se détournant légèrement.

— S'ils donnent l'assaut... quelques minutes, répondit l'un des hommes du F.B.I. — Comme les autres, il avait passé un gilet à l'épreuve des balles et son masque à gaz oscillait sur sa poitrine. — Nous ne pouvons pas en abattre autant et il nous faut garder notre homme... les coups de feu en l'air ne les intimident plus.

— Les gaz lacrymogènes...

— Ils continuent à avancer en ruisselant de larmes. Ils sont possédés du désir de se venger.

— Je ne peux tout de même pas jeter Herp dehors. Mes amis, nous représentons la légalité !

— La légalité ? Où est-elle, Sir ? — L'un des fonctionnaires du F.B.I. montra d'un geste la rue d'où s'élevaient les beuglements rythmés : « Herpi dehors ! Herpi dehors ! Herpi dehors ! » L'homme du F.B.I. s'éloigna de la fenêtre : — Voilà la loi ! Nous ne faisons pas le poids par rapport à ces braillards !

— Il faut tenir jusqu'à l'arrivée des militaires.

— Impossible. Ces types-là en bas se fichent pas mal qu'on leur tire dessus, qu'on en descende cent ou quatre cents... ils grimperont sur les morts et poursuivront leur assaut. Pouvons-nous prendre cette responsabilité : des centaines de morts ?

— Ce serait un cas de légitime défense, James, rugit le chef du F.B.I. On nous attaque !

— Et pourquoi ? À cause d'un petit journaliste qui a l'Amérique toute entière sur la conscience !

— Je ne peux pas le livrer ! Vous le savez tous aussi bien que moi ! — Le chef du F.B.I. recula vers le fond de la pièce : — Tenez prêts les lance-grenades lacrymogènes et placez à toutes les fenêtres des mitrailleuses. Dans la cour, les lance-bombes fumigènes. Pour tous, ordre de tirer à volonté lorsque cette racaille donnera l'assaut ! — Il se dirigea vers le téléphone. La centrale du F.B.I. à Washington demandait quelle était la situation exacte. — Un bâton merdeux ! lança-t-il, nous attendons l'attaque d'une minute à l'autre. Les militaires ne passeront pas, j'ai demandé des hélicoptères. Bon Dieu, ça va donner une boucherie. Avez-vous, à Washington, une solution meilleure que celle de leur livrer Herp Masters ?

— Une idée seulement. — L'homme de Washington parlait avec le

plus grand calme : – Réfléchissez à la question. Éloignez Herp. Vos issues de secours dans les arrière-cours sont-elles également assaillies ?

— Pas encore.

— Alors, sortez-le.

— Pour le mener où ?

— Ça... c'est l'affaire de Herp, Henry. Réussissez votre coup et évitez un bain de sang inutile.

— Vous en parlez à votre aise à Washington ! hurla le chef du F.B.I. Vous avez le cul au chaud ! Terminé.

Il jeta l'écouteur et retourna à la fenêtre.

La voix de la foule scandant ses exigences avait conquis tout le ciel de New York. On n'entendait plus que : Sortez Herpi ! Sortez Herpi ! On eût dit que les maisons elles-mêmes criaient de toutes leurs fenêtres comme autant de bouches grandes ouvertes.

Étouffée dans la masse furieuse, Lil Abbott regardait le bâtiment du F.B.I. d'un œil fixe. Que faisaient-ils là-dedans ? Allaient-ils vraiment renvoyer Herp en lui faisant passer la porte ? Capitulaient-ils ? Pouvaient-ils leur reprocher de sacrifier la vie d'un homme contre des centaines de morts ?

— Sauvez Herpi ! cria-t-elle de sa voix perçante.

Elle avançait désespérément au sein de la tourmente hostile ; seuls ceux qui se trouvaient contre elle l'entendirent et la regardèrent ébahis. Les têtes de ses voisins se tournèrent vers Lil, c'étaient des visages rouges, crispés par le fanatisme.

— Sauvez Herpi ! cria-t-elle encore.

Quelqu'un la frappa sur la bouche, la paume ouverte beuglant : Misérable putain ! Un autre la frappa à la tête avec la manivelle d'un cric d'automobile. Lil sentit son sang jaillir de sa bouche et couler de son menton. Ses genoux plièrent, mais elle ne pouvait pas tomber, la foule l'étayait de tous côtés. Elle resta donc debout, ballottée par cette mer humaine. Elle posa enfin sa tête ensanglantée sur l'épaule de l'homme marchant devant elle et se raccrocha des dix doigts à gauche comme à droite à la masse mouvante des corps.

— Il n'a pas voulu ça..., balbutia-t-elle dans un souffle au sein de la tempête des voix. Il a cru que c'était vrai... faut-il mourir pour avoir cru un malheur de bonne foi ?

Herp Masters fut tiré de sa cellule. Il avait entendu les rugissements même dans le sous-sol. Mais à présent seulement, alors qu'il pénétrait dans le hall du rez-de-chaussée, il reçut de plein fouet le cri échappé de cent gosiers : « Dehors Herpi ! Dehors Herpi ! »

Il s'arrêta et regardant calmement le chef du F.B.I. :

— Mettez-moi dehors, Sir, dit-il, et vous en aurez terminé avec ce

problème qui ne sera plus le vôtre.

— Vous avez le don génial de tout simplifier ! Car c'est alors seulement que commencera « mon problème » ! Suis-je un assassin ?

— Vous le deviendrez lorsqu'ils pénétreront de force dans l'immeuble du côté de la rue.

— C'est évident. Aussi on va vous emmener tout de suite...

— Où ?

— Vous le saurez bientôt.

— Il n'y a pas de lieu sûr pour moi en ce monde !

— Allons-y.

Le chef du F.B.I. le précéda. Ils arrivèrent dans l'arrière-cour où les voitures étaient garées. Une voiture d'aspect anonyme laquée de vert sombre attendait, un chauffeur vêtu d'un costume usagé se tenait déjà au volant. Le moteur était en marche.

— Entrez ! dit le chef du F.B.I. d'une voix enrouée.

— Où est Lil ? dit Masters en s'arrêtant devant la portière.

— Nous l'avons renvoyée chez elle.

— Et elle y est allée ?

— Ce n'est pas un asile, ici, Herp.

— Alors je veux être conduit au Hack's Hôtel.

— Vous êtes fou ? On vous y lynchera aussitôt pour vous pendre ensuite à ce minable petit lustre du hall.

— N'est-ce pas là « mon problème », Sir ?

— Non. Nous vous éloignons d'ici, mais nous ne vous livrerons pas consciemment à l'endroit même où vous risquez d'être mis en pièces. Si c'est ce que vous voulez, nous n'avons qu'à ouvrir la porte sur la rue.

Herp Masters se tourna pour regarder derrière lui. Les lance-grenades étaient prêts à tirer, les lance-bombes lacrymogènes avaient leurs canons pointés sur la porte principale du F.B.I.

— Et si je ne veux plus vivre ? dit-il à voix basse.

Le chef du F.B.I. ne répondit pas. Des salves de mitrailleuses giclaient à présent par les fenêtres du quartier général. Simples salves de mise en garde tirées en l'air... mais, dans la rue, la foule formait les premières sections d'assaut.

— Montez enfin, Herp ! gronda le chef du F.B.I. Chaque minute peut décider d'un bain de sang ! Allons, montez !

Masters pénétra à l'intérieur de la voiture, claqua la portière et ferma les yeux. La voiture verte suivit une venelle débouchant dans une petite rue, puis elle atteignit une avenue et s'agglutina enfin au flot des véhicules qui, là aussi, avançait péniblement à travers la ville.

Dix minutes plus tard, lorsqu'on fut assuré que Herp était hors d'atteinte pour le moment, le chef du F.B.I. se plaça de nouveau derrière le haut-parleur. Au-dessus du complexe abritant le F.B.I., des

hélicoptères tournaient en rond ayant à bord des bombes fumigènes et des grenades lacrymogènes.

— Herp Masters n'est plus chez nous ! lança le chef du F.B.I. à la foule qui s'égosillait toujours et qui avait tout préparé pour l'assaut final.

On avait placé trois grosses motos au premier rang ; elles devaient servir de bélier pour enfoncer la porte.

— C'est un mensonge ! rugit en réponse l'un des haut-parleurs disséminés dans la foule. Livrez-le donc !

— Il a été emmené par un hélicoptère ! Assurez-vous-en vous-même : nous allons ouvrir la porte et nous laisserons entrer une délégation qui pourra pénétrer dans toutes les pièces : Herp Masters n'est plus chez nous !

Un hurlement de rage lui répondit. Le flot humain battit la porte du F.B.I. à la manière d'une lame de fond : « Vengeance ! vengeance ! vengeance ! »

Lil Abbott fut entraînée en avant ; machinalement, elle avançait pas à pas. « Herp n'est plus là, pensait-elle en se mettant à pleurer de joie... ils ne le prendront pas... ils ne pourront pas le mettre en pièces... il vivra... Herpi... »

Trois heures plus tard, quelque part au bord de l'Hudson, le chauffeur de la voiture vert foncé stoppait et adressait à Masters un signe de tête en gardant la bouche serrée sur un rictus hostile.

— Descends, salaud, fous le camp !

— Ici ?

— Où veux-tu aller : ici ou autre part...

— Mais ensuite ?

— Ça, c'est ton affaire, j'ai reçu l'ordre de te déposer quelque part. Ce que tu feras à partir de maintenant ne concerne plus le F.B.I. Si tu veux, retourne au Hack's Hôtel !

— Merci. — Herp descendit et se frappa le front de l'index. Son visage s'était comme pétrifié : — Vous avez fait ce que vous avez pu. Vous êtes de chics types. Je saurai bien m'en tirer !

— Espérons que non. Et si tu passes au travers, porc, prends le temps de considérer ton ouvrage ; alors, peut-être auras-tu envie de te pendre !

La voiture verte s'éloigna rapidement dans la circulation intense régnant aux environs des quais. Masters la suivit des yeux, puis il se dirigea vers le quai et plongea son regard dans les eaux sales de l'Hudson.

« Comment survivre ? pensait-il. Comment un homme comme moi doit-il se comporter pour passer ces premiers jours qui vont suivre ? Toute l'Amérique me connaît, je suis l'homme le plus haï et le plus activement recherché, chacun cite mon nom... et comme j'ai rêvé de

cette célébrité ! Oui, le grand écrivain Herp Masters... et me voici planté au bord de l'Hudson, célèbre comme pas un avant moi, mais pourchassé par toute une nation... »

Il s'assit sur une bitte de fer, étendit ses jambes sur des câbles de nylon qui amarraient un bateau à la bitte et retira encore une cigarette du fond de sa poche. « La dernière, peut-être l'ultime cigarette de son existence », pensa-t-il en l'allumant, puis il la fuma lentement avec délices.

Au coin d'un hangar, une petite fille l'observait. Elle avait peut-être dix ans, des cheveux blonds de lin et portait un blue-jean délavé.

Erika Pohle avait réussi à téléphoner à son avocat. Celui-ci la rejoignit aussitôt à la clinique psychiatrique où il se heurta à un mur de glace rayonnant l'hostilité. Le médecin-chef ne le reçut pas ; il était sans doute occupé par un traitement prolongé comportant des électrochocs. L'interne de service ne pouvait donner aucun renseignement ni autoriser une entrevue avec le professeur Pohle, son malade. Son épouse ? Elle, certainement, n'étant pas une malade de la maison... pas encore... les enfants évidemment pas davantage. Mais l'état du professeur Pohle exigeait l'isolement complet.

L'avocat, le jeune M^e Richard Wenzler, ne voyait aucune possibilité de briser ce solide front médical pour le moment. Il téléphona au ministère de l'intérieur, au ministre de la Justice de la province... on pouvait prévoir que tous les bureaux donneraient la même réponse : toutes les décisions dépendent du verdict des médecins.

Le serpent se mordait la queue.

M^e Wenzler se décida à livrer combat. Non pas parce qu'il était payé pour cela, ni parce que le professeur Pohle lui était particulièrement sympathique. Non, pour lui il s'agissait à présent de lutter contre la dissimulation de faiblesses personnelles : on se servait du professeur Pohle comme d'un alibi commode en cette occasion.

— Je sortirai votre mari de ce guêpier ! déclara M^e Wenzler lorsqu'il eut discuté du moindre détail avec Erika.

Ils étaient assis dans le grand hall moderne fonctionnellement conçu de la clinique psychiatrique. On avait mis une chambre de plus à la disposition d'Erika où elle pouvait s'installer avec ses enfants jusqu'à ce que l'on ait décidé du sort du professeur Pohle. Une concession si rare que M^e Wenzler remarqua : ils sont tout de même quelque peu tourmentés par leur mauvaise conscience.

— Et comment libérerez-vous Peter ? demanda Erika à voix basse en saisissant la main de l'avocat dans un geste de détresse.

— J'ai le crâne blindé qu'il faut pour ça ! Je suis Westphalien. Pour commencer, nous ameuterons la presse, ainsi que Zola le fit pour Dreyfus : l'opinion publique lancée dans la lutte contre l'injustice.

Les journaux allemands présentèrent le cas du professeur Pohle avec un grand luxe de gros titres, mais cette affaire n'éveilla aucun écho et demeura la « sensation » d'un jour. La plupart des lecteurs tenaient Pohle pour un déséquilibré, car l'homme capable de prédire la fin du monde pour le 5 janvier en y croyant ne pouvait guère être normal. Il n'était que naturel qu'il fût sous les verrous et le fait que la presse en faisait un tel étalage s'expliquait à la suite de quelques jours sans grèves, sans crises ou autres vieux fléaux qui avaient besoin d'être animés par un scandale. Mais la « sensation » à l'échelle nationale de M^e Wenzler se dégonfla le soir même où les boîtes à ordures contenant les journaux du matin furent déversées dans les camions de ramassage. Qui pourrait s'intéresser à un astronome que la Faculté tient pour dément ?

Le médecin-chef, après cette campagne de presse, daigna enfin avoir une entrevue avec M^e Wenzler et ne prétexta aucun électrochoc urgent pour éviter de le voir. Il l'accueillit d'un sourire ironique lorsque le jeune avocat s'assit en face de lui.

— Votre zèle, cher Maître, est déplorable, dit-il avec une jovialité blessante en l'occurrence. Votre salve de semonce fut un échec. Vous êtes libre de vous entretenir avec le professeur Pohle. Il se sent bien, d'ailleurs il est dans une forme physique remarquable et joue à chat perché avec ses jumelles, exercice que je vous recommande, et il ne désire nullement être remis en liberté. Qu'en dites-vous ?

— Je ne vous crois pas, répliqua M^e Wenzler.

— Parlez-lui vous-même. Lorsque le 6 janvier, il s'est éveillé de son sommeil apaisant et qu'il constata que l'univers n'était pas en ruine – ce dont je lui fis d'ailleurs compliment – il demanda d'être soumis à une expertise concernant son état mental : il l'a demandée lui-même, M^e Wenzler ! – Le médecin-chef se balançait sur sa chaise de bureau dont il tapotait de son crayon le revêtement de cuir. – Son comportement est clair pour nous. Il veut obtenir un compte rendu écrit, selon lequel il est normal. Puis il veut retourner au lieu de ses travaux à Saint-Agatha, afin de se livrer à des calculs lui permettant de savoir pourquoi la comète Kohoutek n'a pas heurté la terre. Mais, entre-temps, on a pu le savoir. Des astronomes américains et russes ont trouvé la solution du problème : du fait d'un énorme influx magnétique imprévisible dans l'espace sidéral compris entre Jupiter et Mars, la comète a brusquement dévié à une distance de 175 millions de kilomètres de la terre.

— Je l'ai également lu. – M^e Wenzler se leva brusquement : – Puis-je, à présent, voir mon client ?

— Naturellement ! – Le médecin-chef se leva aussi :

— Vous serez étonné et réjoui de constater les heureuses dispositions morales du professeur Pohle.

Le professeur Pohle reçut M^e Wenzler à la manière d'un heureux chef de famille. Ses enfants jouaient dans sa chambre avec un chemin de fer électrique. Erika, assise entre les rails, plaçait les aiguillages et nul ne semblait gêné par la fenêtre grillée et la porte sans bouton. L'infirmier n'entrait qu'après avoir frappé, ouvrait la porte et prenait note de ce qu'ils désiraient.

Effondré par ce spectacle, M^e Wenzler se laissa choir sur le lit lorsque l'infirmier se fut éloigné.

— Voici qui n'est pas normal, Professeur Pohle, dit-il d'une voix étranglée. Voyons, vous n'êtes pas fou ! Pourquoi jouez-vous au pauvre fou ? Je tâche de vous en sortir en ameutant la presse et pendant ce temps vous jouez avec un train électrique dans une maison d'aliénés !

— Ce n'est pas en protestant que je recouvrerai la liberté, répondit à mi-voix le professeur. Les inconvénients des éclats de voix ne me mèneraient qu'au contraire. Votre charivari orchestré par la presse m'a fait plus de tort qu'il ne m'a servi. Je sais, je sais... c'est une injustice qui crie vers le ciel ! On ne peut invoquer aucune loi pour me retenir ici. Mais nous vivons encore dans une situation d'exception, nous ne devons pas l'oublier.

— Que voulez-vous dire par une situation d'exception ? La comète n'a pas chu sur la terre que je sache ?

— J'ai reçu hier la visite de l'un de ces messieurs du gouvernement. Je ne dois pas vous dire son nom. Ce monsieur m'a annoncé officiellement que je serai libéré le 1^{er} février.

Peter Pohle se plaça au milieu du cercle formé par les rails, s'accroupit et redressa une locomotive tombée sur le côté. Erika haussa les épaules d'un air résigné, lorsque M^e Wenzler la regarda étonné : Je n'ai rien à ajouter à ceci, signifiait son attitude, j'ai renoncé désormais à m'étonner de quoi que ce soit.

— Comment cela au 1^{er} février ? reprit M^e Wenzler.

— À ce moment-là, Kohoutek aura quitté le voisinage proche de la terre et disparaîtra dans l'infini. – Peter Pohle fit de nouveau courir en rond le train-jouet ; les jumelles piaillaient de joie. – Savez-vous les dimensions de l'univers ? Selon nos calculs, il aurait un rayon de 3 500 millions d'années-lumière. Comme la lumière parcourt 300 000 kilomètres à la seconde, cela veut dire qu'une année-lumière correspond à 10 billions de kilomètres. Ainsi, calculez l'équivalence de 3 500 millions d'années-lumière et rendez-vous compte du chemin que cette brave comète Kohoutek a encore devant elle.

— C'est fou ! – M^e Wenzler ouvrit son porte-documents et en retira quelques journaux : – Avez-vous lu ce qui s'est passé aux U.S.A. ?

— Non, on ne me donne pas de journaux, les médecins ont la bonté de me dire les dernières nouvelles.

— À New York, le chaos règne, ainsi que l'inobservance de la loi. La garde nationale et l'armée livrent des batailles en règle à la population. Là-bas, un reporter, Herp Masters, a réussi à s'emparer des calculs du professeur Mortonson concernant la fin du monde et les a publiés deux jours avant la catastrophe présumée. L'effet fut atroce. À présent, on ne contrôle plus l'hystérie des masses.

— Vous comprenez enfin pourquoi on m'a enfermé dans une clinique psychiatrique, pourquoi on a tout si parfaitement tenu secret. Il serait arrivé la même chose en Europe. — Peter Pohle parcourut les titres du journal, entre autres : « Le seul moyen d'éviter une hystérie à retardement en Europe. » — Ces sortes d'articles sont provocateurs, il y a toujours des gens qui s'en servent pour fabriquer des contrevérités.

— Mais vos calculs, Professeur Pohle ? demanda M^e Wenzler à voix basse, qu'en était-il ?

— Ils étaient exacts. On ne pouvait prévoir la déviation de la comète. Lorsque, au 1^{er} février, je serai sorti d'ici, je vous montrerai à Saint-Agatha la trajectoire que Kohoutek aurait dû décrire ! Rien de plus logique que les mathématiques, mais dans l'univers l'illogisme ne cesse de nous surprendre. Nous pouvons nous livrer à des estimations précises, mais nous ne pouvons que prévoir les faits, car nous ne sommes qu'un grain de poussière dans l'univers.

Peter Pohle tritura en boule un journal entre ses mains et le jeta au milieu de la pièce :

— Voici notre galaxie, dit-il, notre galaxie avec la Voie lactée au centre. Savez-vous combien d'étoiles font partie de notre Voie lactée ? 100 milliards ! Et nous ne pouvons en voir à l'œil nu sur toute la terre où nous sommes que 5 000 ! Cette petite boule de papier représente les 100 milliards d'étoiles où nous ne sommes qu'un point microscopique ! Le corps céleste compact le plus proche se trouve situé à 160 000 années-lumière. C'est la grande galaxie de Magellan. Mais cela aussi n'est qu'un rien. La galaxie la plus proche en grandeur et en composition de notre système stellaire est la constellation d'Andromède à 2 millions d'années-lumière. Cher Maître, qu'est l'homme en comparaison de tout cela ?

M^e Wenzler hocha la tête et referma son porte-documents : — Je vois, dit-il, que vous vivez selon d'autres critères que le reste des humains. — Il considéra Pohle d'un air pensif : — Vit-on mieux lorsqu'on possède vos connaissances ? Plus tranquille ? Plus satisfait ?

— Non. — Pohle faisait justement rouler deux trains-jouets sur leurs rails et les jumelles attendaient impatiemment qu'ils percutent l'un dans l'autre. — Non, reprit-il, mais on ne s'énervait plus pour des futilités, et c'est dans ce domaine que se situe mon isolement actuel. S'il est nécessaire, acceptons-le ! La terre est hors de danger, je n'ai plus à lutter pour sauver les miens !

— Mais ce qu'il advient de vous est d'une insondable injustice ! On viole la loi !

— C'est votre affaire ! – Pohle rit de bon cœur. – Que prétendez-vous tenter encore, mon cher ?

— Je lutterai pour obtenir votre réhabilitation.

— Vous n'y arriverez jamais ! Ce 5 janvier comptera par la suite pour un jour comme les autres.

— Pas aux U.S.A. !

— Nous sommes en Allemagne, cher Maître. – Pohle oublia volontairement de s'occuper de l'aiguillage : les deux trains se rencontrèrent brutalement et déraillèrent avec fracas. Les jumelles jubilantes applaudirent. – Remercions Dieu qu'il n'y ait pas eu chez nous un Herp Masters.

— Qui es-tu ? lui demanda la petite fille au jean délavé.

Elle se trouva soudain derrière Herp qui sursauta en entendant tout près de lui cette voix claire. L'enfant lui sourit et enfonça ses mains dans les poches de son pantalon. Le vent qui passait sur l'Hudson soulevait sa chevelure d'un blond de lin : c'était un vent froid, humide, qui annonçait un changement de temps.

— Je ne suis personne ! lança Herp. Laisse-moi seul.

— T'a-t-on renvoyé ?

— Que veux-tu dire ?

— Je t'ai vu descendre de l'auto et l'autre homme démarrer aussitôt. Pourquoi ? Qu'as-tu fait ?

— J'ai écrit un article de journal, pas davantage.

— Et il est tellement mauvais ?

Herp regarda l'enfant qui avait des yeux bleu clair et qui s'exprimait en un anglais singulier. Elle paraissait réfléchir à chacune de ses phrases avant de les prononcer, comme si elle les traduisait d'une langue étrangère.

— D'où viens-tu ? demanda-t-il tandis qu'il sentait le froid humide pénétrer ses vêtements.

— De Suède. Mon père a un bateau, celui-là là-bas. Nous venons de prendre à bord une cargaison de blé.

— Comment t'appelles-tu ?

— Elgard Bordson.

— Laisse-moi tranquille, Elgard.

— Viens sur le bateau avec nous ! jeta la petite. Tu as froid, je le vois. Papa te préparera un grog. Es-tu sans travail ?

— Non.

Herp Masters regardait fixement l'Hudson sali. « Jamais nulle part on me redonnera du travail, pensait-il. Partout où j'irai, on m'abattra sans un mot. Je suis l'homme le plus rejeté du monde qui exista

jamais. Celui qui me tuera sera considéré comme un héros. Il n'y a plus de travail pour moi. »

— Chez nous, sur le bateau, on a encore besoin d'un débardeur : es-tu fort ?

— Je crois.

— Viens avec moi, comment t'appelles-tu ?

— Herpi.

— Herpi ? Quel drôle de nom ! Aimes-tu rire ?

— Autrefois, oui.

— Plus à présent, Herpi ?

— Non.

— Parce que tu n'as plus de travail ?

— Peut-être. – Masters se leva de sa bitte de fer. « Pourquoi n'irais-je pas en Suède ? Là-bas, dans ce vieux continent. Personne ne m'y connaît et n'aura envie de me faire la peau. » – Tout ça est une longue histoire, Elgard.

— Tu me la raconteras ?

— Peut-être. – Il caressa ses cheveux emmêlés et considéra à quelque distance le cargo massif. – Allons-y...

Sven Bordson était un marin comme on se les imagine. Il portait un bouc, ses yeux se blottissaient parmi mille rides, il avait des épaules larges et était plus jeune qu'il n'en avait l'air. Il avait pris l'habitude de voir sa fille lui amener un vagabond rencontré sur les quais... elle recueillait des hommes errants qu'elle amenait à bord. Le plus souvent, ils s'en retournaient à terre en vol plané... mais Elgard s'en souciait peu. Elle avait un sens social développé qu'on ne pouvait soumettre à aucun raisonnement.

Aussi Sven Bordson accueillit-il Herp avec une réserve évidente, même lorsqu'il constata que, cette fois, sa fille ne lui amenait pas un vagabond. Il ne lui tendit pas la main, mais le jaugea longuement du regard.

— Ce n'est pas moi qui y ai pensé, dit Herp sur un ton d'excuse. Elgard m'a décidé à la suivre, mais je m'en vais tout de suite en vous priant de ne pas m'assommer avant.

— Pourquoi vous assommerais-je ?

— Avez-vous la télévision à bord ?

— Naturellement.

— Alors vous me comprendrez aussitôt.

— Comment vous appelez-vous ? demanda Sven Bordson d'une voix enrouée.

Masters vit qu'il serrait les poings : deux lourdes massues qui lui briseraient le crâne comme une coquille d'œuf.

— Je suis Herp Masters..., dit-il avec une profonde aspiration.

— Herp... Masters... – Sven Bordson baissa la tête et appuya son

menton sur sa poitrine. – Vous ?

— Oui, allez, cognez !

— Venez dans l'entrepont. – Sven Bordson désignait une porte en acajou. – C'est ma cabine. Sait-on que vous êtes à bord chez moi ?

— Non, Elgard m'a cueilli alors que j'étais l'homme le plus isolé de la terre.

— Ça va, descendons, je vais vous préparer un grog... vous en avez besoin.

La tiédeur de l'entrepont était bienfaisante, mais le grog corsé que Sven Bordson prépara sur son réchaud à gaz et dont il but trois verres parut à Herp meilleur encore. Au quatrième verre, Bordson posa sa large main sur le bord du verre.

— Vous allez tomber comme une masse, si vous continuez... Mon garçon, vous avez détruit l'Amérique : j'ai assisté à ça de mon bateau et l'espace de quelques heures, j'ai cru moi-même que tout allait vers sa fin. Pour s'enfuir, il était déjà trop tard, autrement je serais déjà en chemin pour l'Australie. Comment peut-on publier sérieusement une telle idiotie ? Vous n'avez donc pas de conscience, Masters ?

— Je n'en avais que trop, Mr Bordson. Imaginez-vous ma situation : je sais qu'un certain jour le monde sera détruit, personne n'y prend garde, personne n'est renseigné, on vit comme d'habitude, on sera sacrifié bêtement parce que personne n'ose dire la vérité... Que feriez-vous en ce cas-là ?

— Je tiendrais ma gueule, et je prierais...

— Vous aussi ?

— Que pouviez-vous changer à cette maudite réalité ?

— On aurait sauvé quelques millions d'humains.

— À présent, quelques milliers de personnes sont mortes de peur, d'hystérie, du mépris des lois établies. Mon vieux, le monde ne va pas sombrer aussi facilement ! Voyez-vous ça, une étoile qui s'amène et pan !

— Il s'agissait d'une comète de 1 000 milliards de tonnes.

— Et quand bien même ! Personne ne peut comprendre... et il faut laisser les humains dans cette ignorance. Ce n'est pas la comète qui était dangereuse, mais c'est vous qui représentiez le grand péril. Le comprenez-vous enfin ? Et si l'on vous recherche à présent pour vous pendre, ce n'est que naturel.

— Versez-moi tout de suite un dernier grog, dit Herp d'une voix étranglée, et puis dites-moi comment vous croyez que l'existence continuera pour moi. Me rejetterez-vous à terre, Bordson ?

— Certainement pas. – Bordson emplit le verre. – Vous partez pour la Suède.

— Mais comment vous arrangerez-vous avec la douane et le

contrôle des passeports ?

— Vous serez le premier passager de contrebande dont le capitaine sait la présence, mais qu'il ne livrera pas.

— Merci. Et pourquoi ?

Herp buvait à présent plus lentement son quatrième verre. Il éprouvait peu à peu le bien-être et en même temps la torpeur qui envahissait son cerveau. L'espace d'un instant, il crut à un piège : « Il me soûle pour me remettre ensuite à la police. C'est un sale coup ! » Mais il plongeait alors son regard dans les yeux bleus du capitaine suédois, les mêmes yeux bleus francs et bons que la petite Elgard, et la peur le quitta.

— Pourquoi ? répéta Bordson. — Il m'est difficile de vous répondre, peut-être parce que moi-même, vieil âne, j'ai cru pendant quelques heures à la fin du monde... à cause de votre saloperie d'article. Pourquoi devrait-on vous en vouloir d'y avoir cru aussi, alors que vous connaissiez les notes du Professeur Mortonson ? — Il regardait Herp assis titubant sur sa chaise et qui se retenait au rebord de la table. — À présent, vous voilà soûl, Herp. Je vais vous mener à ma couchette et lorsque vous vous éveillerez demain matin, nous serons en pleine mer. Nous discuterons plus tard de votre avenir. Je parlerai à l'équipage tout à l'heure. Il rentrera de sa virée à terre dans deux heures environ, puant la putain et les poches vides. Allons-y, retenez-vous à mon bras... je vais vous mettre en sécurité...

Dans la soirée, le Suédois largua les amarres et descendit le cours de l'Hudson. Une heure plus tard, les employés de la douane et les fonctionnaires chargés du contrôle des passeports montèrent à bord. Ils prirent connaissance des certificats de chargement, comparèrent les photos des passeports aux photos d'individus recherchés par la police et trouvèrent tout « okay ». Que Herp Masters pût se trouver sur le bateau suédois était une idée tellement absurde qu'elle ne vint à l'esprit de personne.

D'ailleurs, Sven Bordson avait déclaré à son équipage : « Quiconque ouvrira la gueule dans l'espoir de gagner une « récompense » sera par la suite jeté sous la quille en pleine mer. C'est clair ? » Et les matelots avaient été d'accord... ils connaissaient leur vieux qui avait encore les manières des Vikings et aussi leur force.

Lorsque Herp s'éveilla, la petite Elgard était assise près de sa couchette, occupée à peigner la longue chevelure de sa poupée.

— Nous sommes sortis de la zone côtière de trois milles, dit-elle gaiement. Tu peux être tranquille, Herpi !

— Comment te remercier, Elgard ? répondit Herp d'une voix mal assurée.

Il s'assit et se tint la tête à deux mains. Son crâne était plein de dissonances pénibles, quatre grogs bien tassés ne sont tolérés que par

un homme de la trempe de Bordson.

— Joue donc avec moi ! s'écria Elgard, tous les autres ne savent pas jouer, ils cassent mes poupées avec leurs grosses mains. Mais toi, tu as des mains fines. Viens, tu seras le père, moi la mère, et voici notre fille.

« Que fait Lil en ce moment ? pensait Herp tandis qu'il s'accroupissait sur le plancher de la cabine pour langer la poupée. Comment l'atteindre ? Lui envoyer un télégramme de Suède ? Mais n'est-ce pas dangereux ? La Suède me livrera-t-elle aux U.S.A. ? Va-t-on me pourchasser tout autour du globe ? Mon Dieu, Lil, je ne te reverrai jamais plus, il faut que je change de nom, d'aspect physique, que je devienne un homme neuf qui doit oublier trente-deux années de son passé.

Mais peut-on oublier Lil ? »

— Tu ne m'écoutes pas ! s'écria Elgard sur un ton de reproche. Lil va prendre froid...

Herp sursauta comme s'il avait reçu un coup de fouet.

— Que dis-tu ? Comment s'appelle ta poupée ?

— Lil, c'est un nom suédois.

— Un joli nom, dit Herp d'une voix rauque. Un nom merveilleux, Elgard. — Il serra la poupée sur sa poitrine, l'embrassa et sentit ses lèvres frémir. — Nous... nous jouerons toujours avec Lil. J'aime bien les poupées qui s'appellent Lil.

— C'est aussi ma poupée préférée. — Elgard entoura d'un bras le cou de Masters : — Tu es gentil, Herpi...

Le bateau tanguait sur une grosse houle. Une forte tempête de janvier soufflait sur l'Atlantique.

M^e Wenzler s'attaquait aux moulins comme Don Quichotte.

Partout où il faisait une conférence, on lui donnait raison, mais il n'en atteignait pas son but pour autant. La personne du professeur Pohle restait ensevelie dans le silence. Même la presse qui avait d'abord publié l'article dénonçant l'arbitraire de l'arrestation du professeur enfermé dans un asile psychiatrique, hésitait à présent à publier quoi que ce fût à son sujet. Non pas parce que les journaux en avaient reçu l'interdiction de la part des plus hautes autorités, non... la liberté de la presse existait, mais on déclara nettement à M^e Wenzler :

— Que voulez-vous ? Faire un martyr du professeur Pohle ? C'est tout de même stupide ! Soyez content qu'il soit considéré comme fou... ce qui le rend inoffensif...

— Comment imposer une telle existence à un homme ? s'écria Wenzler.

— Le docteur Pohle en décidera. Il a pour le distraire ses étoiles, ses

années-lumière, sa petite famille, l'année prochaine il se fera peut-être bâtir une petite maison entourée d'un jardin... À ce moment-là, nul ne saura plus ce que fut Kohoutek. Vous voulez parier ? On dira : Kohoutek, c'est un nouvel aspirateur à poussière ! Le film est passé, cher Maître.

— Le docteur Pohle en sera brisé, un jour. Il se dit content et détendu, mais au fond, il souffre de passer pour « l'imbécile national ». Pourquoi ne publiez-vous pas ses calculs ? Je les ai ici. — M^e Wenzler ouvrit sa serviette : — Au mois de décembre, tous les astronomes étaient d'accord pour dire que la comète tomberait sur la terre, mais aucun ne l'a proclamé ouvertement.

— Et il faut que nous soyons les idiots qui le diront maintenant ? — Les rédacteurs en chef avec lesquels Wenzler avait pris contact eurent un rire amer : — C'est une plaisanterie, cher Maître !

— Je vais donc mettre en train une campagne au moyen de placards...

— Les colonnes d'affiches et les murs qui leur sont réservés se gondoleront de rire ! Ne soyez pas plus royaliste que le roi ! Vous souvenez-vous du cas de l'un de vos collègues qui voulant absolument avoir raison, finit en cellule capitonnée ? Prenez garde !

— On réserve donc à Pohle un enterrement de première classe ?

— Non, on veut que la paix règne dans le pays. La comète est déjà une vieille lune historique !

Mais Wenzler ne renonça pas. Sa dernière visite à Pohle dans sa clinique lui avait fait constater un changement effrayant. Erika s'en était aperçue et on ne pouvait plus la tirer de la chambre de son mari dont les yeux n'étaient plus les mêmes : son regard sans expression semblait se perdre vers d'inaccessibles lointains.

— Il ne peut plus rire, affirma Erika à M^e Wenzler dehors dans le couloir. — Il joue bien avec les enfants, mais à la manière d'un automate, même sa voix a changé... elle est monocorde, elle n'a plus ce timbre typique. Mon Dieu, que se passe-t-il en lui ?

— Nous observons les mêmes phénomènes, déclara un peu plus tard le médecin-chef à Wenzler, nous sommes là pour tout observer.

— Et qu'est-ce que cela signifie ? demanda Wenzler.

— Le professeur Pohle traverse une mutation de personnalité... — Le médecin-chef, évitant le regard de M^e Wenzler, regarda vers le mur où l'on voyait un dessin représentant une coupe anatomique du cerveau humain. Seuls, les médecins trouvent plaisir à contempler de telles images. — Le professeur Pohle est psychiquement en pleine métamorphose.

— Et où cela mènera-t-il ? demanda l'avocat à voix basse. Où, Monsieur le Professeur ?

— Il faut attendre pour le savoir. Cet état n'est modifiable par

aucune médication. Nous prescrivons des tranquillisants, des vitamines, nous essayons, au cours de longues conversations, de l'arracher à ce monde nouveau dans lequel il se laisse glisser... on ne peut faire mieux.

— Parlez franchement ! – M^e Wenzler entendit vaciller sa propre voix. – Que se passe-t-il ?

— C'est tragique ! – Le médecin-chef s'arracha de la contemplation du dessin anatomique : – Tout indique que le professeur Pohle sera la dernière victime de la comète Kohoutek.

Effondré par cette affreuse révélation, M^e Wenzler retourna dans la chambre de Pohle. Les petites jumelles étaient assises au milieu de l'anneau luisant formé par les rails de leur train jouet et criaient de toutes leurs forces : teuf ! teuf ! en suivant d'un regard heureux les deux trains miniatures tournant en rond. Le professeur Pohle lisait les journaux que son avocat lui avait apportés et Erika assise à la table faisait une patience.

C'était l'image d'une famille heureuse, n'avait été la fenêtre grillée et la porte sans bouton.

Le professeur Pohle replia le journal et le déposa à côté de lui.

— Vous avez parlé au médecin-chef ? demanda-t-il à M^e Wenzler qui s'efforçait de dissimuler son désarroi. – Vous savez donc de bonne source que je deviens fou peu à peu ?

L'avocat, la gorge serrée, regarda vers Erika qui avait arrêté sa patience et tirait nerveusement son mouchoir.

— Nous avons parlé de votre « réhabilitation », répondit Wenzler d'une manière assez peu convaincante.

— Ne mentez pas aussi lourdement, répliqua aussitôt Pohle. Je suis peut-être un amoureux des étoiles, mais j'ai suffisamment les pieds sur terre pour deviner l'opinion qu'on a de moi. Les propos tenus à mon sujet par le médecin-chef sont ridicules. Un fou pourra peut-être s'en contenter, mais pour moi ce sont des plaisanteries. J'ai pourtant décidé de « marcher » de mon mieux, pour autant que les psychiatres toléreront mon jeu... ils sont toujours ravis lorsque je les quitte.

— Et pourquoi vous livrez-vous à ce jeu diaboliquement dangereux. Monsieur le Professeur ? demanda M^e Wenzler à bout d'arguments.

— J'ai cru jusqu'à présent que l'on me remettrait en liberté le 1^{er} février, comme on me l'avait promis. Cela dans le plus parfait incognito, sans bruit, je me serais retrouvé simplement à ma table de travail de Saint-Agatha. Mais quelqu'un à présent doit serrer une vis qui me coïncera ici ! Je ne crois plus aux promesses.

— Alors vous faites exactement ce qu'il faut éviter de faire : vous jouez le rôle d'un homme qui devient idiot peu à peu ?

— Un fou inoffensif jouit des mêmes avantages qu'un enfant... on le nourrit, on le cajole, on le laisse en paix.

— Je ne vois rien qui justifie toute cette comédie, Professeur Pohle !

— Jusqu'à hier, je pensais : « Pour moi, le plus sage est de rester tranquille. » Mais à présent, je sais qu'on veut m'anéantir en silence, se défaire de ce Pohle qui a confirmé l'exactitude des calculs de Mortonson. Le danger, c'est que je ne sais pas me taire, et je suis devenu un facteur de risque pour le nirvâna général. Je leur ai fait trop peur... La comète aura disparu des cieux à la fin de janvier, mais moi ils me gardent sous clé !

— Et comment sortirez-vous d'ici ? – M^e Wenzler s'assit sur le lit. Soudain, il se sentait les jambes molles :

— L'opinion publique se fiche de vous. Vous n'êtes plus assez intéressant. Rien de pire qu'un homme qui s'est trompé aux dépens de la collectivité !

— Voici qui est clair. Aussi je me réjouis que vous puissiez encore venir me voir, cher Maître.

— Moi ? – L'avocat eut soudain le sentiment d'un danger imminent. – Je tenterai tout ce que les lois me permettent de faire.

— Les lois ne vous permettront rien du tout ! – Peter Pohle franchit d'un grand pas les rails du chemin de fer et avança vers l'avocat : – Nous sommes de la même taille, la même corpulence, nous portons lunettes l'un comme l'autre. La seule différence, c'est que vous avez les cheveux noirs et frisés comme un Italien. Il serait sans doute possible ces jours-ci de se procurer une perruque qui, de la manière la plus simple, me métamorphosera assez pour que l'on me prenne pour vous. Ensuite, nous échangerons nos vêtements et je sortirai de la clinique sous l'aspect de M^e Wenzler. Jusqu'à ce que l'on en vienne à remarquer que vous jouez à ma place avec mes filles, il s'écoulera un bon moment. Cette avance me suffira.

— Impossible ! – L'avocat secouait la tête. – Cette mascarade me coûtera ma clientèle et l'ordre des avocats me bannira de son sein après un jugement...

— Certainement pas si je vous ai « agressé ».

— En présence de votre femme ?

— Croyez-vous que ma femme s'opposera à ce que je me libère ? Personne ne l'en croira capable !

— Et où irez-vous si ce plan réussit ?

— Laissez-moi ce petit secret, Maître, je vous donnerai de mes nouvelles aussi rapidement que possible.

Peter Pohle tendit la main à son avocat, une main qui ne tremblait pas et ses yeux au regard si lointain un moment plus tôt, rayonnaient de nouveau de l'énergie que lui connaissait M^e Wenzler.

« Nous l'avons tous méconnu, pensa-t-il. Ce n'est pas un rêveur... il sait exactement ce qu'il veut ! »

— D'accord ? Vous jouez avec moi ? demanda Pohle.

— Si ça rate, vous savez que vous ne sortirez jamais plus d'ici ?

— Ai-je plus de chances d'en sortir à présent ?

M^e Wenzler se tourna vers Erika qui tirait toujours son mouchoir et qui était livide.

— Qu'en dites-vous, chère Madame ?

— Je marche dans la combinaison, naturellement. – La voix d'Erika résonnait étrangement métallique. – Je ferai tout ce qui pourra aider Peter.

— Quand... quand fera-t-on cette tentative ?

M^e Wenzler parlait d'une voix étranglée.

— Dès que vous aurez pu vous procurer la perruque nécessaire, Maître.

— Ce sera possible dès après-demain.

— Alors, disons après-demain.

Dans le hall d'entrée du rez-de-chaussée, M^e Wenzler rencontra encore le médecin-chef. C'était un hasard, le médecin était appelé pour accueillir un nouveau venu.

— Comment allez-vous débrouiller cette affaire « juridiquement » ? demanda le médecin-chef. Je pense que nous devons travailler la main dans la main.

— Je vais ausculter ce cas, jeta Wenzler ironiquement.

— Parfait, c'est ce qui, avec le temps, nous mènera le plus loin...

Puis on se serra la main comme deux bons alliés.

Ce même jour, M^e Wenzler achetait chez un coiffeur une perruque noire qu'il fit accommoder d'après le modèle de sa propre coupe de cheveux.

La radio apprit à Herp Masters et à Sven Bordson comment New York retombait dans les griffes de l'ordre établi. Les prisons étaient bondées, il fallut rassembler les pillards dans les stades couverts, où des militaires armés jusqu'aux dents et la police les gardaient.

La recherche de Herp Masters prit les proportions d'une hystérie collective. Un homme fut lynché dans l'Idaho, parce qu'il s'appelait Masters, c'est-à-dire James Masters, mais personne ne le crut parce que personne ne le connaissait et que sa voiture portait un numéro d'immatriculation new-yorkais. À Horseville, petit trou à la frontière du Nebraska, la population assomma un homme dans la rue parce qu'il ressemblait au portrait-robot de Herp partout placardé. Lorsqu'on comprit que c'était un pauvre vagabond, il était mort.

Sans trêve, le F.B.I. devait déclarer dans un communiqué laconique : erreur, ce n'est pas le vrai Herp Masters. Qui devait-on prendre à partie ensuite : toute la ville ?

— Il faut que vous tentiez quelque chose, Herp, conclut Sven Bordson après la dernière émission de radio. Faut-il que d'autres

innocents paient pour vous ? Trouvez le moyen de faire savoir que vous vivez en dehors des États-Unis.

— « En dehors » est une bonne formule ! – Masters se laissa aller en arrière et ferma les yeux. Il était devenu un vieil homme au cours de ces derniers jours. Visage grisâtre, joues creuses, nez pointu, le masque d'un mort.

— Voulez-vous émettre un message radio ? Ils viendront en hélicoptère me chercher à votre bord !

— Pas en pleine mer. Ce cargo est suédois, vous êtes sur le sol suédois.

— Alors on nous cueillera dans le premier port où nous ferons escale. Un type comme moi, on n'hésite pas à le livrer !

— Mais dans votre pays, on est en train d'assommer des innocents parce qu'ils vous ressemblent ! Pouvez-vous le tolérer ? – Bordson repoussa son verre. Plus rien ne lui faisait envie : – Nous pouvons émettre un message radio sans donner notre position, ni le nom de l'émetteur...

— Tous les postes qui le capteront sauront que ce message a été émis en mer.

— Comment cela ? Nous passerons sur une onde courte quelconque l'annonce que Herp Masters a quitté les U.S.A., rien de plus.

— On qualifiera avec raison ce message de « bluff », Sven. Songez-y, un message anonyme...

— Mais nous aurions fait notre devoir, Herp !

Bordson serra ses poings l'un contre l'autre et Masters comprit ce qui rongait Sven, il lui fallait calmer sa conscience : une sorte d'autosuggestion apaisante.

— Que voulez-vous émettre ? demanda Masters d'une voix lasse.

— Nous en discuterons ensemble, Herp. Venez, allons dans la cabine radio.

À New York, Lil Abbott était placée sous la protection du F.B.I. Elle ne voyait personne, restait dans sa chambre du Hack's, s'y faisait servir ses repas, ne touchait pas au téléphone même lorsque celui-ci sonnait à vous épuiser les nerfs. Malgré cela elle savait parfaitement que le F.B.I. attendait comme le chat devant un trou de souris. Ce n'était qu'une question de temps – on trouverait Herpi.

Il y avait pourtant un homme qui, semblait-il, n'aimait pas à entendre accabler Herp Masters. C'était le boy de l'hôtel qui accomplissait les gros travaux. Ce garçon hirsute qui trimait pour quelques dollars par semaine était l'homme de peine et le souffredouleur de la maison.

Lorsque New York avait été vidée de ses habitants, Berni, ainsi qu'il se nommait, avait pris part à la « grande pêche ». Ayant visité une

bijouterie et bourré généreusement un sac à provisions de marchandises précieuses, il avait certes raflé de quoi vivre trois ans dans l'aisance. À présent, il espérait que la vie se normaliserait bientôt, alors il convertirait ses larcins en dollars. Il n'avait donc pas de raison de haïr Herp Masters et il le déclara à Lil Abbott.

Pendant deux jours, Lil observa Berni, puis elle lui dit :

— Veux-tu me rendre service, Berni ?

— Oui, tout ce que l'amie de Herpi voudra !

— Fais insérer dans dix journaux un petit avis, voici le texte.

Lil tendit un feuillet au boy.

Le jeune garçon lut ce que Lil y avait écrit : « En Alabama croît un arbre... » Est-ce tout ?

— Oui.

— Dans dix journaux ?

— Oui.

— Si ça vous amuse, Miss !

Il fourra le feuillet dans sa poche, reçut pour la peine 50 dollars et sortit de la chambre en hochant la tête.

« En Alabama croît un arbre... » Herpi, où es-tu ?

Lil Abbott attendit quatre jours. Les avis avaient paru, mais Herp ne se manifesta pas. Lil fit acheter tous les journaux et les parcourut chaque matin. Nulle part elle ne trouva de réponse, c'est-à-dire la seconde strophe de la chanson : « Il abrite la maison de mon père... »

Cela lui eût suffi et eût signifié pour elle : je suis vivant ! Attends-moi, Lil.

Le cinquième jour, un monsieur peu voyant d'aspect vint lui faire visite : le chef du F.B.I. de New York. Lil n'eut pas le temps de faire disparaître la pile de journaux.

— Vous attendez des nouvelles, Lil ? Je ne veux pas savoir par quel moyen vous communiquez entre vous, mais je puis vous dire que votre attente est vaine.

— Herp est mort ? cria Lil. Vous l'avez abattu ?

— Pas du tout ! Au contraire, il vit ! Pour notre plus grande satisfaction. Nous avons capté un message radio émanant d'un émetteur sur ondes courtes, écoutez-moi ça ! Le chef du F.B.I. tira une feuille de papier de sa poche : « Herp Masters n'est plus aux U.S.A. Empêchez qu'on tue des innocents ! »

Lil Abbott se laissa tomber sur le lit, le visage parcouru de crispations nerveuses. Puis elle pleura comme délivrée.

— Vous y croyez ? sanglota-t-elle.

— Si étrange que ce soit, oui, bien que nous ayons coutume de mettre au panier tous les messages anonymes. La dernière phrase est d'un caractère trop sérieux pour n'être qu'une plaisanterie...

— Et où... où peut être Herpi ?

— C'est ce que nous ne savons pas. L'émission radio était très claire, ça ne devait pas venir de loin, sans doute du Canada, pensons-nous.

— Alors il est en sécurité ! conclut Lil heureuse.

— Pas tout à fait. — Le chef du F.B.I. souriait de travers : — Nous avons reçu de la police canadienne la promesse d'une collaboration entière dans les recherches.

Le chef du F.B.I. s'assit, prit quelques journaux et les feuilleta. Il parcourut aussi les rubriques des grandes pages d'annonces. C'était pour lui comme de rechercher la clé d'un code. Chacune de ces petites annonces pouvait représenter un message, du piano à vendre au caniche perdu répondant au nom de Happy.

— Herp donnera signe de vie, n'est-ce pas, dit-il en jetant les journaux sur le parquet.

— J'attends qu'il se manifeste.

— Mais vous ne savez pas dans quel journal ?

— Non.

— C'est regrettable, Lil. Nos experts vont dès à présent passer au crible tous les journaux new-yorkais, afin d'y trouver une annonce répétée dans plusieurs quotidiens. Pour être plus sûr de son affaire, Herp fera paraître dans au moins trois grands journaux le même texte. Alors nous le tiendrons.

— Et que ferez-vous de lui ? cria Lil. Pour commencer, vous le relâchez, par peur que l'on ne prenne votre maison d'assaut, et maintenant vous voulez de nouveau l'emprisonner ?

— La grande excitation s'est calmée. À ce moment-là, nous désirions avant tout éviter les effusions de sang. Face à des centaines de fanatiques, on ne peut plus rien faire. À présent, la situation a évolué. Demain, on publiera dans les journaux que Masters a quitté le pays. Cela apaisera les derniers vestiges d'hystérie et nous ramènerons Herp à New York en toute tranquillité.

— Et alors ?

— Ne comprenez-vous donc pas que Herp est le plus grand assassin de masses de l'histoire des U.S.A. ?

— Non ! Herp n'a pas tué un seul homme.

— Pas à l'aide d'une arme, sans doute... mais tout de même il a tué de sa main en pianotant sur les touches d'une machine à écrire pour rédiger cet article dément ! On peut aussi tuer avec des mots ! L'assassin assis à une table à écrire vaut le criminel qui a l'arme à la main !

— Il n'existe pas de loi qui condamne Herpi !

Lil regardait sans crainte le chef du F.B.I. Elle se tenait devant lui comme une chatte, prête à bondir. « Il ne pense qu'à la vengeance, songeait-elle. Tous ils veulent se venger parce qu'ils ont flanché.

Lorsqu'on croyait que la comète Kohoutek tomberait sur la terre, ils tremblaient comme des poules mouillées. Pas Herp... Il était à la fenêtre le 5 janvier et regardait le ciel où s'étendait la gigantesque queue de feu de la comète... Tout à fait calme, il m'entourait d'un bras dans l'attente de la fin. Il y avait cru fermement et s'est conduit comme un héros. »

— Vous ne pouvez pas condamner un homme pour la seule raison que ses contemporains ont perdu la tête ! jeta-t-elle.

— Ce n'est pas mon affaire. — Le chef du F.B.I. décrocha le téléphone qui venait de sonner. La rédaction d'un journal était au bout du fil, on demandait si Lil Abbott donnerait une exclusivité : « Ma vie avec Herp Masters. » — Acceptez-vous ? demanda-t-il.

— Non !

— Léchez-vous le cul ! dit grossièrement l'homme du F.B.I. en raccrochant. — J'ai reçu des ordres de Washington, Lil. Il est toujours le n° 1 des personnes recherchées. Sans doute craint-on que Herp ne révèle au public certains côtés du drame et qu'il s'en serve à son profit. On pense qu'il en sait davantage qu'il n'en avait dit dans son article.

Le chef du F.B.I. se leva et se dirigea vers la porte, mais il s'arrêta d'abord devant Lil pelotonnée sur elle-même, les genoux au menton, dans son fauteuil au cuir usé.

— Lil ?

— Allez-vous-en à la fin !

— Vous savez que l'on surveille chacun de vos pas ?

— Oui.

— Vous n'avez aucune chance de rencontrer Herp sans que nous le sachions.

— Je sais.

Elle baissa la tête et attendit que le policier se fût éloigné.

« Il ne sait rien de Berni, pensa-t-elle triomphante : ils chassent un éléphant et ne voient pas la mouche... »

Bien qu'il n'y fût pas tenu, M^e Wenzler se fit annoncer chez le médecin-chef et lui demanda une autorisation de visite.

— Je sais, Monsieur le Professeur, dit-il, je puis à tout moment entrer et sortir à mon gré, mais je considère comme nécessaire que vous en soyez averti. Il ne devrait pas y avoir de choses cachées entre nous à présent que nous nous sommes expliqués et mis d'accord.

Le médecin-chef se montra satisfait de tant de compréhension. L'état du professeur Pohle s'était visiblement aggravé. Il restait prostré dans un coin sans dire un mot, laissait les jumelles jouer et mener grand tapage tandis qu'il regardait fixement au loin... Sa femme semblait remarquablement résignée ; elle était la plus courageuse des épouses, ainsi que le proclamait le médecin-chef à ses collègues

rassemblés au bureau des médecins.

Peter Pohle salua d'abord M^e Wenzler du même regard absent qu'il posait sur la personne de chacun des médecins. Seulement, lorsque l'infirmier se fut éloigné, son expression s'éclaira. M^e Wenzler respira, soulagé.

— Vous seriez digne de recevoir la palme destinée au meilleur comédien, dit-il d'une voix enrouée. Vous m'avez même trompé... moi ! Lorsque je suis entré... « Bon Dieu, tout est fichu, ai-je pensé, j'ai vraiment éprouvé un choc ! »

— J'ai suffisamment figolé mon personnage devant la glace du poudrier de ma femme, dit Pohle en serrant la main de Wenzler. Comment se comporte ma nouvelle chevelure ?

— Voilà. – M^e Wenzler sortit la perruque de sa serviette : – Je l'ai essayée, elle ne se différencie pas de mes cheveux. Répétons un peu la comédie.

Ils échangèrent leurs lunettes et Pohle se coiffa de la perruque, et soudain ils crurent voir l'un et l'autre son sosie. C'était d'un tel mimétisme qu'Erika elle-même se frotta les yeux en disant : « C'est incroyable... »

Il est très simple de devenir un autre homme. La voix de Pohle vacilla un peu :

— Maître, êtes-vous toujours d'accord pour jouer ce jeu ?

— Serais-je ici s'il en était autrement ?

— Jamais je ne pourrai vous remercier comme je le voudrais, vous le savez.

— Je ne me serais pas décidé à prendre ce risque si je ne savais que vous ne profiterez pas indignement de cette nouvelle situation. M^e Wenzler ôta son veston, défit sa cravate, déboutonna sa chemise. – Puis, brusquement, il s'arrêta. Peter Pohle avait déjà ôté son pantalon et se tenait en caleçon au milieu de la pièce. – Encore une question : Avez-vous l'intention, une fois libre, de mener grand tapage au sujet de votre cas ?

— Non, on ne pourrait agir plus bêtement, je chercherai aussitôt un coin tout à fait tranquille où installer ma famille et où notre humble bonheur pourra s'épanouir.

— Et où situez-vous ce paradis ? Sur une île déserte ou dans une forêt vierge ?

— Vous allez être surpris, Maître... Allons, passez-moi votre pantalon... rien de plus ridicule qu'un homme en caleçon !

Une demi-heure plus tard, M^e Wenzler quittait la clinique. Il rencontra même l'interne qui le salua en passant ; M^e Wenzler lui répondit d'un geste aimable.

Devant la clinique, il entra dans sa voiture, lança sa serviette sur le siège arrière et partit en trombe ainsi qu'on s'y attendait de la part de

M^e Wenzler.

L'infirmier ne revint dans la chambre de Pohle qu'au bout de deux heures, il apportait le déjeuner.

Mais il resta figé sur le seuil, le regard rivé au spectacle qui s'offrait à lui.

Au milieu de la pièce, les deux petites filles assises à même le parquet se chamaillaient, se reprochant réciproquement d'avoir fait dérailler le train. Erika Pohle, assise à la table, répondait aux cartes de vœux reçues au nouvel an, car elle en avait enfin le temps mais, sur le lit, il y avait solidement garrotté, avec un bâillon dans la bouche, M^e Wenzler qui regardait l'infirmier avec des yeux étincelants.

L'infirmier posa le plateau du déjeuner sur un siège, fit demi-tour et sortit en courant. Dès le seuil, il se mit à crier : « Au secours ! au secours ! Le professeur Pohle s'est enfui ! »

Le médecin de service entra en trombe dans la chambre, arracha le bâillon de M^e Wenzler, mais dans l'affolement général, il oublia de lui délier ses pieds.

— Que s'est-il passé ? hurla-t-il. Où est Pohle ? – Puis il se tourna vivement vers Erika qui continuait tranquillement sa correspondance, et comprit enfin que tout s'était passé ici avec l'assentiment ou l'aide de M^{me} Pohle. – Vous... bégaya le jeune médecin. Vous avez...

Puis il sortit de la chambre en courant et se heurta sur le seuil au médecin-chef qui avec l'interne de service s'élançaient justement hors de l'ascenseur.

— Le professeur Pohle a surpris M^e Wenzler et l'a garrotté ! s'écria-t-il. Et M^{me} Pohle...

— Quelle blague, l'interrompt l'interne, j'ai vu M^e Wenzler s'en aller il y a de cela deux heures, je lui ai même adressé un geste amical...

— Mais il est étendu sur le lit, garrotté...

M^e Wenzler s'était assis, le dos au mur lorsque le médecin-chef et les autres médecins envahirent la chambre. Dès le premier regard, il était évident que c'était bien M^e Wenzler qui se trouvait sur le lit. À cette vue, l'interne perdit son sang-froid et se mit à rugir :

— Je vous ai tout de même vu partir... je vous ai...

Alors il comprit à son tour ce que le médecin-chef avait constaté aussitôt : M^e Wenzler portait le complet du professeur Pohle, sa chemise, ses souliers ; ils avaient même échangé leurs chaussettes dans un évident souci de perfection.

— Défaites les liens de M^e Wenzler ! lança le médecin-chef qui se contenait avec peine en s'adressant à l'infirmier avec un geste autoritaire.

Il n'y fallut guère de temps... les nœuds n'étaient pas serrés, assez pourtant pour qu'il fût impossible de se détacher soi-même.

M^e Wenzler se frotta les poignets et les chevilles et resta assis sur le lit à croire que sa captivité l'avait épuisé.

— Qu'avez-vous à me dire ? demanda le médecin-chef.

— Rien ! – M^e Wenzler s'essuyait le front et le visage comme pour éponger un flot de sueur. – Je demande à voir tout de suite un représentant du ministère public.

Le procureur était déjà en route. Il arriva alors que le médecin-chef soumettait l'avocat à un interrogatoire serré. Quant à Erika Pohle, elle ne répondait plus à aucune question, dut-on hurler et lui répéter qu'elle s'était rendue coupable d'une grave complicité.

— Procédons logiquement, dit pour commencer le procureur après que le médecin-chef lui eut exposé d'une voix indignée « les incidents inimaginables » en question et ajouté que le gouvernement avait le plus grand intérêt... pour la sécurité même de la République fédérale... à ce que la légalité fût respectée... après quoi le médecin-chef ne sut plus que dire.

Le procureur Hancke, qui s'était fait accompagner de quelques autres fonctionnaires du ministère de la Justice, semblait bienveillant et jovial autant que son physique de petit homme rondouillard le faisait supposer. Cependant, M^e Wenzler n'était pas homme à se laisser circonvenir.

— Vous avez donc été assailli par le professeur Pohle qui vous a ligoté lorsque vous êtes venu le voir dans l'exercice de vos fonctions d'avocat ? reprit le procureur Hancke.

— Oui, répondit Wenzler.

— M^{me} Pohle a assisté à toute cette scène sans essayer d'intervenir pour détourner son mari de cette entreprise ?

— Non ! lança Erika, mon mari voulait sortir de cette clinique où il était retenu contre tout droit !

— Sur l'ordre du gouvernement ! cria le médecin-chef. J'ai reçu une lettre confidentielle du ministère de l'intérieur. Et je puis même produire aussi une lettre du ministère de la Justice. Je puis montrer ces documents qui se trouvent dans mon bureau !

— Je sais ! – Le procureur eut un geste qui imposait le silence. – Il m'importe d'abord de reconstituer cet acte de violence. Il est évident, Madame, que vous ne vous êtes pas opposée aux agissements de votre mari et il ne vous est pas du tout venu à l'esprit que vous vous rendiez ainsi complice d'un acte répréhensible.

— Évidemment non ! lança vivement M^e Wenzler, soulignant un peu témérairement la perche tendue à Erika par le procureur Hancke.

— Mais vous, Maître, reprit le procureur en considérant l'avocat à travers ses épais verres de lunettes cerclées de corne, vous vous êtes donc laissé maîtriser aussi facilement alors que vous êtes un sportif notoire !

— Vous savez, Monsieur le Procureur, de quelle force musculaire peuvent disposer les désespérés !

— Les désespérés ! Vous voulez dire les fous ! jeta le médecin-chef rouge comme un dindon.

— Laissons cela. – Le procureur eut de nouveau un geste à la fois autoritaire et cordial : Ce que je n'arrive pas à comprendre, Maître Wenzler, c'est que vous ayez encore vos cheveux.

— C'est tout naturel.

— Pas tant que cela : le professeur Pohle a dû vous scalper sans doute, car il a passé tous les « contrôles » coiffé de vos boucles noires.

— Vraiment ?

M^e Wenzler jouait la plus grande surprise.

— Un vrai prodige ! poursuivit le procureur avec un sourire sarcastique. – Bien : il vous a pris votre costume, votre chemise, votre cravate, même vos souliers et vos chaussettes... étiez-vous à ce point sans défense ?

— Inconscient.

— Ah ! c'est ça... Mais vos cheveux... – Le procureur Hancke aspirait son mégot. – Le professeur Pohle possédait donc une perruque ? Comment se fait-il que celle-ci se trouvait ici, dans une clinique psychiatrique, dans cette pièce verrouillée aux issues grillagées située au second étage ? N'est-ce pas un prodige ?

— C'est inexplicable, reconnut M^e Wenzler sans se démonter. – Voyez-vous une solution à cette énigme, Docteur ?

Le médecin-chef bouillait de colère :

— Vous avez apporté cette perruque ! Vous ! rugit-il. C'était un coup monté !

— Monsieur le Procureur, je proteste contre ces accusations infâmes ! dit froidement M^e Wenzler. Je suis avocat, je n'ai rien d'un aventurier. Est-il nécessaire que M. le médecin-chef assiste à cet entretien ?

Le médecin-chef fit une profonde aspiration ; le procureur eut un mouvement sec de la tête :

— Oui ! il est le maître ici. On a enlevé un de ses malades ! Continuons : cette superbe chevelure noire, chère Madame, comment expliquez-vous qu'elle ornait également aujourd'hui même la tête de votre époux ?

Erika Pohle haussa ses épaules étroites :

— Ces cheveux se sont trouvés subitement sur sa tête...

— Naturellement, et même il se pourrait que la comète Kohoutek les lui ait jetés en passant à la hauteur de notre globe, plaisanta le procureur. Kohoutek a été rendue responsable de tant d'événements fâcheux : la crise du pétrole, des accidents d'avion, des raz de marée, des erreurs politiques... pourquoi n'eût-elle pas lancé cette

malencontreuse perruque ? Les prodiges se renouvellent en ce monde quoi qu'on dise... – Puis soudain, sa voix devint dure et lança cette question comme une grenade explosive – Où est allé le professeur Pohle ?

Erika frémit comme frappée brutalement, mais Wenzler gardant toute sa présence d'esprit, domina aussitôt la situation que le procureur avait cru prendre en main.

— Comment ceux qui ont eux-mêmes subi la contrainte de la force pourraient-ils répondre ? rétorqua-t-il vivement.

— Vous éveillez ma compassion ! – Le procureur se leva et écrasa sa cigarette dans un crachoir émaillé : – Nous sommes cependant tous convaincus et il est clair, malgré tant d'obscurité, que la fuite du professeur Pohle est une question politique et non pas un cas d'évasion du domaine hospitalier ? Tout témoignage en sa faveur ne peut que donner tort au gouvernement !

— Mon mari ne déclarera jamais ouvertement combien le monde fut proche de sa fin ! s'écria Erika.

— Alors pourquoi cette fuite ?

— Parce qu'on voulait l'enfermer pour toujours !

— Vraiment ?

La question s'adressait au médecin-chef.

Celui-ci haussa les épaules en regardant vers la fenêtre grillagée :

— Je n'ai reçu d'ordre que de haut lieu, dit-il évasif.

— Est-ce une réponse suffisante ? s'écria M^e Wenzler triomphant.

— Poursuivons ce jeu de la « bouteille à encre ». – Le procureur Hancke enfonça ses mains dans les poches de son pantalon d'un geste juvénile. Il avait vraiment l'air inoffensif, ce qui expliquait ses grands succès d'enquêteur. – Où donc le professeur Pohle a-t-il pu s'enfuir ?

— À l'étranger, répliqua sèchement Wenzler.

— Sans passeport ?

— Il a un passeport.

— Ah !

— Le mien, il me ressemble à présent à s'y méprendre.

— C'est juste, j'oubliais : le professeur Pohle vivra donc quelque part à l'étranger ayant revêtu le personnage de M^e Wenzler ?

— Je ne le crois pas, dit Wenzler avec prudence, tel que je connais mon client, dès qu'il sera en sécurité, il me renverra mon passeport, demandera qu'on lui envoie le sien, et coulera ensuite les jours paisibles d'un bourgeois normal.

— Vous connaissez bien votre client ! constata le conseiller sur un ton sarcastique, il faut donc que nous attendions que le professeur donne signe de vie du coin du monde qu'il aura choisi. – Il regarda vers Erika qui avait l'air soulagée. Son visage émacié rayonnait de nouveau de cette sérénité intérieure que seule une grande joie peut

susciter. – Et vous me garantissez, si impropre que ce mot soit en l'occurrence car vous ne disposez d'aucune garantie, que votre mari se taira et ne révélera rien au public ?

— Oui ! Il veut seulement éviter d'être considéré comme un fou.

— Vraiment ? Et comment, reprit le procureur en haussant les sourcils, se figure-t-il cette réhabilitation ?

— Par la consécration de ses travaux de chercheur et sa réinsertion dans sa spécialité, c'est-à-dire une situation au centre de recherches de Saint-Agatha.

— Il se refusera à se servir de cet avantage pour créer le moindre trouble ?

— Je ne l'en crois pas capable.

— Nous le ferons savoir en haut lieu.

Le procureur Hancke baisa la main d'Erika, frappa de la main l'épaule de M^e Wenzler et quitta la clinique. Le médecin-chef hésita, puis dit :

— Il n'y a sans doute plus de motif pour que vous restiez dans cette chambre de clinique, madame Pohle, et comme nous avons besoin du moindre lit...

— Je rentre tout de suite chez moi, dit Erika gentiment. Ces portes qu'on ne peut pas ouvrir soi-même me démoralisent !

Puis ils se retrouvèrent seuls, Erika, Wenzler et les enfants. Les petites filles étaient restées sagement assises sur leur chaise sans souffler mot.

— Que voulait l'oncle ? demanda enfin l'une d'elles.

— Est-ce à cause de papa ? voulut s'enquérir la seconde.

— Oui, il voulait parler à papa.

— Parce qu'il a reçu de l'oncle Wenzler des cheveux tout neufs.

— Ouf ! lança Wenzler en s'asseyant au bout du lit avec un éclat de rire. J'ai craint à tout instant d'entendre cette révélation ! Mes petites, vous avez montré le plus beau courage en gardant si bien le bec clos ! À présent, attendons le message de papa !

Le professeur Pohle, devenu selon son passeport et l'aspect extérieur de sa personne M^e Wenzler, voyagea sans encombre en direction du nord. Avant même que la radio eût alerté tous les postes-frontière en donnant le signalement d'un certain avocat du nom de Wenzler, il avait pris un passage pour le Danemark et voguait sur la Baltique.

De son paquebot, il téléphona à son collègue Ingmar Gustafsen, en Suède. Celui-ci rit aux éclats et promit à Pohle de l'accueillir comme un frère : il y avait même au planétarium d'Oresund une place libre... Pohle pouvait l'occuper tout de suite. Un chercheur de cette qualité était utile toujours et partout, même s'il abordait sa nouvelle patrie

par la nuit et le brouillard. On pouvait en fait parler de nuit et de brouillard, car lorsque le transbordeur venant du Danemark s'approcha de la Suède, il pénétra dans un brouillard si épais que les sirènes de brume du bateau ne cessèrent de hurler, ce qui donna au professeur Pohle l'impression de nager dans un univers laiteux.

Au port l'attendait Gustafsen qui serra Pohle sur sa poitrine lorsqu'il eut descendu en trébuchant la passerelle.

— Soyez le bienvenu, évadé des cachots politiques ! lança Gustafsen en riant. Demain, vos collègues donneront une fête à tout casser en votre honneur, la première fête depuis le 5 janvier, jour de la renaissance de notre vieille terre !

— Est-ce que cette « chierie » remettrait ça » ici ? lança Pohle à voix basse.

Gustafsen secoua la tête :

— N'insultez pas Kohoutek, Peter ! Mortonson, Sotov, ainsi que d'autres, tous ont eu raison. La comète était sur une trajectoire qui la menait à la collision avec la Terre. Tous les calculs étaient exacts... Mais cette capricieuse a décrit un virage auquel nul ne pouvait s'attendre, elle a retrouvé son ancienne voie et a passé devant nous sans dommage. Jamais encore le monde ne s'est trouvé aussi près de sa fin que ce 5 janvier. Mais oublions ces angoisses, dont nous ne parlerons plus.

À New York, on n'avancait pas. Lil Abbott avait quitté le Hack's Hôtel pour s'installer dans un petit studio loué tout en haut d'un gratte-ciel.

Il semblait bien que Herp Masters avait quitté les U.S.A. L'avis que Lil avait fait insérer dans la presse évoquant certain arbre dans l'Alabama n'avait pas éveillé d'écho. Ainsi ce message sur ondes courtes ne devait pas être une blague. Herp était en sécurité quelque part en dehors des frontières, peut-être même vraiment au Canada où il s'était fondu dans l'immensité de ce pays ou dans l'une des grandes villes, devenu parfaitement anonyme et introuvable parmi les masses citadines.

En Amérique, on procédait au grand nettoyage après le chaos né de la peur, du mépris de la discipline comme de la fuite éperdue. Les dommages se chiffraient par milliards. Pas un seul citoyen cependant ne reconnaissait avoir eu la frousse à en perdre la raison. On mettait tout sur le dos de Herp Masters, auteur de cet article... Ce reporter devenait le synonyme de chaos. On disait : un désordre digne de Masters... Ce dont celui-ci avait toujours rêvé s'était accompli, seulement à rebours de son attente et de manière peu glorieuse. Il était devenu l'homme le plus connu d'Amérique, mais la personnification du journaliste pervers.

Cet homme *est mort* où qu'il vive actuellement, déclarait-on au quartier général du F.B.I. à Washington. Pour le gouvernement, il l'était depuis longtemps déjà. Messenger se trouvait de nouveau assis à l'une des longues tables de négociations où l'on espère trouver une solution aux crises internationales... Que signifiaient encore Herp Masters et le professeur Pohle ?

Herp, sur son bateau suédois, écrivait une nouvelle série d'articles lorsqu'il ne se croyait pas tenu de jouer avec la petite Elgard ou de faire une partie d'échecs avec le capitaine.

— Croyez-vous que quelqu'un lira jamais cette série d'articles ? lui demanda une fois Sven Bordson alors qu'il venait d'en parcourir quelques pages manuscrites.

— Non ! répondit Herp.

— Alors pourquoi écrivez-vous ?

— Pour me justifier à mes propres yeux, Sven.

— Vous en éprouvez donc le besoin ?

— Oui. — Herp rassembla les pages de son manuscrit.

— Si Elgard ne m'avait pas recueilli sur les quais de l'Hudson, je me serais suicidé une demi-heure plus tard. J'en étais là ! Mais à présent, je veux vivre, car j'ai un devoir à accomplir !

— Lequel, Herp ?

— Arracher les humains à leur indifférence !

— Vous n'y parviendrez jamais, Herp ! Cherchez-vous une situation de reporter, faites venir votre Lil auprès de vous et acceptez la vie telle qu'elle est. — Sven Bordson déplaça une pièce sur l'échiquier. — Tous ceux qui ont voulu changer le monde ont échoué. Et d'autres gars que vous, Herp, car qu'êtes-vous donc ? Un petit chieur d'encre ! — Puis Sven joua et fit un coup heureux. — Vous êtes sur le point d'être échec et mat, Herp.

Sven Bordson gagna la partie en quelques coups. Herp jouait distraitement, ou comme un débutant. Bordson repoussa l'échiquier :

— Laissons cela, vous jouez comme une mazette, à quoi pensez-vous ?

— À Lil dont vous venez de parler : elle ne sait pas où je suis.

— Elle sait que vous êtes en sécurité.

— Mais où ?

— Si elle le sait, vous ne serez plus en sécurité, répliqua Bordson sèchement. On la surveille, vous me l'avez dit vous-même.

— Ne peut-on pas émettre un message radio : « Herp est en Europe ? » L'Europe est vaste. Avec un avion, j'aurais fait déjà dix fois le voyage pour m'y rendre !

— Et vous y trouverez tout de suite un « émetteur amateur » qui enverra ce message par le monde ?

— Pourquoi pas ?

— Tenez-vous le F.B.I. pour une société d'imbéciles ?

— S'il ne leur est pas venu en pensée que j'avais pu monter à bord d'un navire...

— Attendez, Herp, nous n'avons pas encore pénétré dans un port. Peut-être qu'un comité d'accueil nous y attend.

— Où faisons-nous d'abord escale, Sven ?

— À Brest.

— Quand y arriverons-nous ?

— Dans douze jours à peu près.

— Faut-il toucher bord à Brest ?

— Oui, il faut remplir nos citernes de mazout. Je suis un cargo, non pas un pétrolier : en arrivant, les soutes de mes diesels seront presque vides.

— Dans douze jours, le monde pensera à autre chose, Sven.

— Possible... Mais on n'oubliera pas Herp Masters, du moins pas aux U.S.A. : « le chaos Masters ». Vous avez entendu ça à la radio, Herp ! Ça restera une formule classique !

Sven Bordson se versa encore un grog bien corsé. Dehors, un froid agressif vous assaillait. On se trouvait au large de Terre-Neuve. Des bancs de glace à la dérive étaient signalés. Les postes de radar, la surveillance côtière ne cessaient d'émettre des bulletins. Le cargo avait réduit son allure de moitié : il y avait eu par trop de rencontres avec des icebergs dans ces parages.

— Réjouissez-vous que nous abordions à Brest, reprit Bordson. Là, vous pourrez vous procurer n'importe quel passeport. Devenez un autre homme, Herp ; pourquoi pas un Écossais ? On dit que ce sont les moins déplaisants parmi les humains. Je vois déjà l'Écossais Percy McHawkins... ça sonne bien ! Et vous continuerez à vous frayer un passage à travers la vie. Je veux bien vous aider dans cette voie... parce que Elgard vous aime... c'est la seule raison !

Trois jours après, on capta dans la station émettrice de New Bedford un message à peine audible que l'on transmit aussitôt à Washington, qui alerta New York où le chef du F.B.I. rendit visite à Lil Abbott dans son nouveau studio.

— Herpi joue au plus fin, voyez-moi ça ! dit-il en déposant le message dactylographié sur la table de glace de style rigoureusement moderne. — Lisez, Lil : Herp Masters en Europe ! Terminé... rien de plus. Et répété trois fois de suite, s'il vous plaît, pour qu'on ne s'y trompe pas. Après quoi, silence. Qu'en pensez-vous ?

— Je suis très heureuse, reconnut Lil honnêtement.

Elle prit la feuille de papier, la relut et y déposa un baiser. Le chef du F.B.I. eut un sourire un peu contraint.

— Vous y croyez ?

— Oui.

— Pas moi. Il est vrai que l'émission radio était très faible, mais on peut manipuler ça à volonté. Herp pour moi est tapi quelque part dans les environs et rit sous cape. C'est ma version ! Savez-vous pourquoi ? S'il était en Europe, il aurait pu écrire ou envoyer un télégramme. Le timbre de la poste n'eût pas constitué une indication dangereuse... on peut envoyer un télégramme de Paris et se trouver quatre heures après à Athènes. N'importe qui y eût pensé, surtout un débrouillard tel que Herp. Mais non, il envoie un message radio, alors qu'il est en route... Pourquoi ? Parce qu'il n'aurait pu envoyer qu'une lettre timbrée de New Haven... et parce qu'il n'abordera pas autre part. Il se trouve aux U.S.A. dans la nasse ! Pour lui, tous les aéroports sont interdits. Il vit comme un rat dans les bas-fonds. En Europe ! De quoi rire. Là-bas, il serait tellement en sécurité qu'il pourrait nous envoyer des cartes postales !

Le chef du F.B.I. se versa un verre de whisky lorsque Lil eut approché de son fauteuil un petit bar roulant.

— Savez-vous à quel total s'élève la note des destructions occasionnées par l'article de Herp ?

— On trouve ça dans tous les journaux.

— Ce sont des chiffres officiels, la réalité est bien plus effrayante.

— Je ne veux pas la connaître ! – Lil se bouchait les oreilles. – Je vous le répète pour la centième fois : Herp n'a pas voulu ça !

— Mais il a atteint ce résultat. – Le chef du F.B.I. vida lentement son verre de whisky. – Vous nous considérez comme des êtres inhumains, n'est-ce pas Lil ? Comme des hommes avides de vengeance ? C'est faux. Nous serions heureux si Herp se trouvait en sécurité et disparaissait pour toujours.

— Et si je vous le promettais ? demanda Lil tout bas.

— Le pouvez-vous ?

— Peut-être... lorsque je saurai exactement où se trouve Herpi en Europe. Je le déciderai à ne jamais plus retourner aux U.S.A.

— Masters a réussi une chose : il a arraché le masque qui dissimulait le visage humain, conclut lentement l'homme du F.B.I.

— On devrait l'en remercier, Sir ! Il était temps...

— Le remercier ? – Le fonctionnaire jouait l'homme scandalisé : – Qui voulut jamais se voir tel qu'il est ? Non. Herp Masters restera pour tous le cauchemar de ce siècle !

Il y a toujours moyen de franchir les frontières, les interdits. Aucun mur n'est assez épais pour qu'aucun son ne le pénètre par quelque fissure.

Ce fut le reporter Mark Neumond, un vieil ami de Herp, qui, sous l'aspect d'un garçon laitier, parvint jusqu'au studio de Lil Abbott et lui dit :

— Herpi a téléphoné de Brest, mais il ira t'attendre en Écosse, à Prestwick. L'aérodrome le plus proche est Glasgow.

Puis il déposa sa boîte de lait, étendit ses jambes en prolongement du fauteuil dans lequel il s'était assis et ne dit mot lorsque Lil se mit à pleurer de joie sans parvenir à se calmer.

Par la suite seulement il reprit la parole :

— Voici tes billets d'avion, Lil, tout a été organisé selon les instructions de Herpi au téléphone : premier vol pour Paris... et il te faudra alors secouer la poussière de tes semelles, tout ton passé, puis tu prendras ton vol pour Londres et Glasgow lorsque tu seras tout à fait certaine que personne ne te suit ! Herpi t'attend à la gare de Prestwick. À partir de demain, il sera à l'arrivée de tous les trains en gare de Glasgow ; d'autre part, Herp s'appelle à présent Gregor McLaugh et... tiens-toi bien, Lil : il est devenu roux !

— J'ai envie de t'embrasser, Mark ! s'écria Lil, je pourrais faire pour toi ce que tu voudras !

— Ne te retiens pas, bébé ! lança Neumond avec un large sourire. Je mérite bien un dédommagement pour n'être pas autorisé à vendre ce scoop du siècle !

Il s'avoua ensuite satisfait avec un baiser et deux whiskies bien tassés. Une demi-heure plus tard, il était le seul laitier de New York qui, semblait-il, s'était enivré avec du lait. Il sortit en titubant de l'immeuble de Lil et rentra chez lui en taxi.

— Monsieur, lui dit son chauffeur lorsqu'ils furent arrivés, je passerai commande de votre lait !

— Si vous saviez... bredouilla Mark Neumond... boy... si vous saviez...

Lil Abbott fut pistée par le F.B.I. jusqu'à l'aéroport de New York.

— Paris ! s'était exclamé le chef à la centrale. Paris ? Est-ce qu'il se trouverait tout de même en Europe ? Comment, diable, Herp a-t-il pu correspondre avec elle ?

D'où télex adressé à la C.I.A. de Paris : la piste de Lil Abbott ne devra être perdue de vue en aucune circonstance.

Mais les « ordres » sont une chose... plus facile pour ceux qui les donnent que pour ceux qui les reçoivent. Aussi la surveillance dont Lil était l'objet se termina-t-elle à Orly.

Lil s'en fut aux toilettes des dames et ne reparut pas. Une employée de la C.I.A. trouva ouverte la fenêtre d'une consigne à bagages... un très vieux truc toujours payant et peu flatteur en ce qui concerne le résident parisien ! Inutile de se livrer à des recherches, Lil Abbott avait pris le large : chercher une fille dans Paris, peine perdue.

Lil attendit deux jours, puis elle monta à bord d'un avion de la ligne de Londres. Ce qui était absolument sans danger, car les

dirigeants français s'étaient refusés, comme on pouvait le prévoir, de se mettre à la disposition de la C.I.A., un Français n'est pas le valet des Américains, son honneur le lui interdit.

Aussi Lil atterrit-elle sans encombre à Londres, mit pied à terre et réussit à prendre encore le dernier train pour Prestwick et, à 0 h 27 exactement, le train pénétrait en gare terminus de sa randonnée. Lil était penchée à la fenêtre et de loin elle aperçut dans la lueur falote des lumières du quai, un gentleman écossais des plus distingués, ayant les cheveux roux et portant lunettes.

— Gregor ! cria-t-elle en agitant les bras. Gregor ! Gregor ! Elle s'efforçait de crier ce nom bien qu'elle eût sur les lèvres : Herpi ! Herpi ! Mais cela passa vite... il fallait s'habituer à aimer un Écossais du nom de Gregor McLaught...

Herp attendit que le train fût arrêté, puis il avança, se tenant bien droit et d'un pas mesuré tout à fait britannique, vers le wagon de Lil et l'aïda à en descendre, puis il l'embrassa de manière fort distinguée.

— Herpi, murmura Lil, suspendue à son cou, Herpi, je vais m'évanouir de joie. Tiens-moi bien fort, fort, j'ai les jambes coupées...

Il la saisit par un bras et la porta presque du quai jusqu'à une voiture de louage.

Là seulement, dans cette petite cage de zinc, Herp embrassa Lil vraiment et lui dit :

— Lil, je te fais cette promesse : jamais plus je ne chercherai à détruire les pieux mensonges dont vivent les humains. J'ai commencé à écrire mon premier roman. Raconter des histoires merveilleuses... c'est un beau métier. Depuis des millénaires, les conteurs de légendes sont appréciés. C'est tout ce que je puis t'offrir pour le moment. Acceptes-tu quand même de devenir ma femme ?

— Me verrais-tu ici, nigaud, s'il en était autrement ? lança Lil tendrement.

— Okay ! Le pasteur a été prévenu, dans quinze jours nous nous marierons à la paroisse de Saint-Patrick à Prestwick...

Puis il fit démarrer sa très minable voiture. Le moteur haleta, avec un vacarme qui les assourdit... mais ce clou, roulait quand même et les emporta dans la nuit humide et brumeuse.

Au bout de 20 mètres, le brouillard les avait engloutis... et on en resta là : le monde n'entendit plus jamais parler de Herp Masters ni de Lil Abbott...

Peter Pohle aussi laissa passer une semaine avant d'envoyer de ses nouvelles à Erika. Il le fit fort discrètement. M^e Wenzler, qui recevait quotidiennement une montagne de courrier dont beaucoup de missives publicitaires, trouva parmi les prospectus les plus alléchants la réclame d'une maison qui vendait du saumon fumé de la Baltique.

Peu salé, fumé au bois de chêne et aux baies de genièvre – une gâterie.

Un nom de lieu s'y trouvait souligné à l'encre rouge : Oresund.

M^e Wenzler comprit aussitôt. Le soir même, il alla voir Erika. Les jumelles dormaient déjà et c'était préférable car elles n'entendirent pas le cri jeté par leur mère lorsque Wenzler lui dit :

— Peter est en Suède, à Oresund ; il a réussi.

— Et maintenant ? balbutia Erika, la voix étranglée par la joie. Et maintenant ?

— Et maintenant vous partez pour la Suède avec les enfants...

— Secrètement ? C'est impossible, Maître.

— Faites-moi confiance. – M^e Wenzler eut un rire narquois : – Nous réussirons à vous enlever avec les petites. La justice n'est pas rigoureuse à ce point qu'elle interdise aux avocats quelques idées savoureuses...

Le lendemain, Erika se mit à faire ses valises. Une pour elle, une autre pour les enfants, pas davantage. Emporter aussi peu de bagages que possible, avait recommandé M^e Wenzler. En Suède, il vous faudra recommencer du début... C'est dur, je le sais, mais vous réussirez à renoncer aux souvenirs...

C'était vite dit. Comment décider de ce qui remplira deux valises parmi toutes les choses qui semblaient précieuses à Erika ?

On pouvait acheter du linge partout... mais il y avait là deux gravures anciennes auxquelles Peter tenait tant, une collection de photos, une véritable icône russe, un vase de Saxe hérité de sa grand-mère, une très ancienne Bible reliée en parchemin avec des rehauts d'or... Était-ce important ? Pouvait-on laisser tout derrière soi, simplement, fermer la porte et se dire : à présent, une nouvelle vie commence... Et elle comprit soudain ce que c'était que d'être rejeté de sa patrie, de n'avoir aucun repos, d'être un proscrit qui jamais ne se sent vraiment chez lui, car il a laissé son cœur « à la maison », là où il est né.

La destinée d'un évadé... celle de millions d'humains de nos temps modernes...

Le soir venu, elle avait rempli ses valises. Celles-ci lui paraissaient tellement légères... qui donc a dit qu'il ne nous reste de la vie, en fin de compte, qu'une chemise ?

Lorsque M^e Wenzler la revit, Erika était assise auprès de ses valises comme dans un hall de gare.

— Le train est parti, lui dit-elle, et le prochain train n'a aucune destination...

— Sa destination sera Peter ! expliqua Wenzler. Est-ce que cela ne vous suffit pas, chère Madame ?

— Me surveillera-t-on encore ?

— Sans doute. L'acharnement allemand ne se dissipe pas si

facilement. Votre mari se trouve pour deux raisons sur la liste des personnes recherchées : comme fugitif porteur de secrets d'État et comme fou échappé d'un hôpital psychiatrique. Car le médecin-chef n'est pas disposé à réviser son diagnostic sans s'être d'abord livré à un examen approfondi. Ainsi donc, le professeur Pohle doit être retrouvé ! Jusqu'à ce moment-là, il sera considéré comme un fou qui s'est évadé. C'est la vengeance de la médecine bafouée ; j'ai tenté de mettre en jeu le meilleur de mon talent oratoire, c'était comme si je m'étais rué sur un mur de caoutchouc... mais nous le percerons !

— Comment ?

— Vous allez emmener les enfants faire une cure d'air sur les bords de la Baltique.

— En hiver ?

— L'air de mer est excellent en hiver pour guérir les bronchites. N'êtes-vous pas atteinte de bronchite, chère madame ?

Erika sourit faiblement.

— Oui, de bronchite chronique, si on me le demande.

— Vous voyez bien !... et les enfants sont vulnérables... c'est une bonne prophylaxie. Vous habitez l'hôtel « À l'hirondelle de mer » à Presen, c'est un coin romantique sur l'île de Fehmarn... de là il n'y a pas loin jusqu'au port du ferry-boat de Puttgarden. Vous y séjournerez cinq jours jusqu'à ce que l'on soit convaincu que vous n'avez pour seul but que la guérison de votre bronchite. Puis vous monterez à bord du ferry... et lorsque vous aurez levé l'ancre à Puttgarden, votre nouvelle existence commencera !

— Une vie meilleure ?

— Qui sait ? – M^e Wenzler haussa ses larges épaules.

— Pour votre mari, il sera sûrement préférable de vivre dans un milieu où il ne sera pas considéré comme un fou guéri.

— Mais il avait vu juste ! La comète a changé d'orbite !

— Juste ? Qui donc reconnaîtra comme juste ce qui s'oppose à lui-même ? Et votre mari fut l'un de ceux qui prédirent leur fin à des millions d'individus. Qui l'oubliera jamais ? Rien de plus inadmissible qu'un prophète tourné en ridicule !

— Où retrouverai-je Peter ?

— Je vous le ferai savoir. Par certains chemins détournés, je vais entrer en contact avec votre mari. Mais je me propose d'abord de faire venir de la Baltique un excellent saumon fumé.

Les autorités restées à l'affût de Peter Pohle bien qu'elles ne vissent plus de motif à leur vigilance, notèrent que M^{me} Pohle et les enfants s'en allaient passer leurs vacances d'hiver dans l'île de Fehmarn, à l'hôtel « Hirondelle des mers », où leur arrivée était annoncée dans les règles : quatorze jours pension complète.

Comme il était interdit de confier leur surveillance à la gendarmerie locale, deux personnages d'aspect anonyme s'installèrent à Presen, mais capitulèrent d'ennui au bout de quatre jours d'hiver insipides sur l'île de Fehmarn où Erika et les jumelles se reposaient.

Elles se remettent vraiment des aventures de ces dernières semaines, fit-on savoir à la centrale de Cologne ; on n'a relevé aucun indice indiquant des « contacts » éventuels avec l'évadé Peter Pohle. Ce serait d'ailleurs peu prudent ici où l'on ne peut rien dérober à la vue de qui que ce soit.

C'était exactement ce climat de confiance qu'avait souhaité créer M^e Wenzler avec ce séjour à Fehmarn.

Les deux sbires s'en allèrent. D'ailleurs, à Cologne, on avait la conviction que Fehmarn n'était pas la clé du domaine secret de Pohle, que le secret de sa retraite était détenu par M^e Wenzler. Si Pohle entretenait des relations secrètes, c'était avec son avocat.

Au cours de ces quatre jours, Wenzler avait tout mis au point. Il avait passé commande de saumon fumé de la Baltique en précisant : Je désire uniquement du saumon en provenance des pêcheries d'Oresund. Prière d'envoyer le colis le 25...

Tout cela sur une carte de correspondance de la firme réservée aux commandes qui passa le contrôle postal et prit l'avion postal à destination de la Suède.

Aussi le 25, Peter Pohle demanda-t-il d'une voix frémissante à son ami Gustavsen lorsqu'il eut reçu la précieuse carte des mains d'un employé de la fumerie de saumons :

— Où irons-nous chercher Erika et les enfants ?

— À Trelleborg.

— Et ça ne peut pas rater ?

— Non. Vos voyageuses changeront trois fois de « ferry », pour plus de précaution. Leif Smoborg ira en voiture au-devant de votre famille et l'accueillera dès Rodbynhavn, sur l'île de Lolland au Danemark. Il veillera à ce que personne ne la suive.

Leif Smoborg était astronome comme Pohle et travaillait à l'observatoire d'Oresund. Tout le monde s'était montré serviable, compréhensif à l'égard de l'exilé, comme s'il se trouvait parmi eux depuis des dizaines d'années. Personne n'évoquait plus le souvenir du 5 janvier, car ici aussi on avait calculé l'imminence de la catastrophe.

— Je ne saurai jamais comment vous remercier, disait Peter Pohle d'une voix qui vacillait, puis il étreignit Gustavsen : – Vous m'avez libéré de l'impression d'être un triste clown...

Le 25, Erika et les jumelles montèrent à bord du ferry en partance pour Rodbynhavn. Les petites ne se tenaient plus de joie. C'était leur premier voyage en bateau.

Erika se retourna plusieurs fois, mais elle ne vit personne qui parût la surveiller.

Au port de Rodbyhavn les attendait Leif Smoborg qui leur adressa de grands signaux en apercevant Erika. Même si Peter Pohle ne lui avait pas confié une photo, les jumelles soulignaient l'identité de leur mère.

— Dès à présent, je suis votre ange gardien, déclara Smoborg gaiement après s'être présenté à Erika et avoir glissé dans les mains des enfants deux grosses tablettes de chocolat.

— Comment va Peter ? – Erika saisit fiévreusement les mains de Smoborg. – Quelle mine a-t-il ? Parlez-moi de lui !

— Il n'y a pas beaucoup à dire ! – Smoborg prit le bras d'Erika avec un grand rire. – Peter se porte fort bien, il s'est déjà fait beaucoup d'amis et toutes nos femmes attendent avec impatience la venue de cette Erika que je vais ramener ! Vous aurez à boire beaucoup de tasses de thé dans les semaines à venir, il vous faudra manger beaucoup de gâteaux, elles veulent toutes vous inviter.

Ce fut l'instant où Erika se mit à pleurer comme un enfant.

À Trolleborg, Gustafsen et Smoborg se détournèrent discrètement lorsqu'Erika et Peter coururent l'un vers l'autre, les bras ouverts, tandis que les jumelles criaient de leur voix claire : Papa ! Papa !

Ils formèrent tous quatre un faisceau serré d'où émergeaient des bras et des jambes lorsque les jumelles se suspendirent à leur père. Gustafsen entraîna Smoborg vers une taverne du port :

— Buvons un solide brandevin, dit-il d'une voix enrouée. J'ai des larmes gelées au coin des yeux.

Un moment après, ils étaient tous réunis dans une camionnette qui traversait des paysages enneigés de la Suède méridionale.

— Nous avons une petite maison de bois au bord de la mer, expliquait Peter à Erika en lui caressant les cheveux. Je l'ai louée, mais je pourrai l'acheter plus tard lorsque nous aurons le nécessaire en poche. J'aurai mercredi prochain une voiture d'occasion. Les nouveaux meubles sont achetés à crédit, chérie, nous remontons la pente...

Il déposa un baiser sur ses paupières, puis il prit les jumelles sur ses genoux – chacune un genou – et les serra contre son cœur. Devant eux se déployait la campagne immaculée, ils traversèrent de jolis villages, des forêts silencieuses recouvertes de neige... Paysage de conte de fées qui allait devenir leur patrie.

Lorsque surgit la grande coupole arrondie du planétarium d'Oresund, Erika détourna la tête.

— Je déteste les étoiles, dit-elle à mi-voix, si je le pouvais je les soufflerais du ciel comme de la poussière !

— Rien n'est plus éternel que les étoiles, répondit Pohle, le regard

rivé au dôme d'acier luisant, contre lequel passait leur voiture. — La petite maison de bois se trouvait sur l'autre côté de la baie ; de ce point du rivage, on ne voyait pas la coupole que cachait la forêt. — Ceux qui aiment les étoiles savent combien est vaine toute amertume éprouvée en ce monde.

Cette nuit-là, Gustafsen et Peter Pohle étaient assis sous le gigantesque télescope et leurs regards fouillaient l'infini. La nuit était claire, l'univers s'offrait à eux en même temps qu'il leur dispensait une fois de plus la certitude que l'infini est inconcevable. L'homme confère des limites à toutes choses, un espace sans limites est inimaginable.

— Qu'est-ce que l'infini ?

Devant eux, la comète Kohoutek retournait précipitamment au néant. Redevenue un point lumineux, une tache parmi des millions d'autres taches brillantes. Comme pourchassée, elle s'enfonçait dans l'espace inconcevable dont elle ne resurgirait peut-être qu'au bout de dix millions d'années.

La planète appelée Terre existera-t-elle encore ? Ou ne sera-t-elle plus qu'une étoile éteinte ? Rasée par les atomes dont l'homme avait trouvé la fission ? D'ailleurs, une comète telle que Kohoutek est-elle nécessaire pour anéantir ce monde ? L'homme n'y suffit-il pas, y étant davantage prédestiné ?

Peter Pohle fit tourner son tabouret à pivot et s'éloigna du télescope ; Gustafsen lui lança un regard de biais :

— Est-ce là ton adieu à Kohoutek ?

— Oui, dit Peter Pohle en passant son mouchoir sur ses paupières rougies et brûlantes.

— Tournons-nous vers Vénus, je veux contempler un spectacle réjouissant !

Leur rire résonna sous la coupole et dans ce rire éclatant la comète Kohoutek sombra à jamais.

La vie est si belle... encore faut-il qu'une comète menace de tomber du ciel, pour le comprendre enfin.

Achevé d'imprimer en juillet 1983

sur les presses de l'imprimerie Bussière

à Saint-Amand (Cher)



N° d'édit. 1572. – N° d'imp. 1555. –

Dépôt légal : 1^{er} trimestre 1980.

Imprimé en France